

K-77-5-

# La Revue Populaire

Magazine Littéraire  
Illustré Mensuel

11e Année, No 4

AVRIL 1918

PRIX : 10 CENTS



Autour d'une table improvisée, les travailleurs, après une journée bien remplie, font un frugal repas composé de gâteaux de sucre d'érable. (Voir page 15).



**GRATIS — POUR VOUS MESDAMES ? — GRATIS****EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS****TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES  
PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR  
MYRRIAM DUBREUIL****AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSE, RETABLIR VOS  
NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE****REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL**

Approuvé par les meilleurs médecins du monde, des hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **REFORMATEUR**. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

**REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL**

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le **REFORMATEUR** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'étaient pas développée. Le

**REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL**

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

**ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS**

**GRATIS.** — Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons Gratis une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.  
Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 heures à 5 heures P. M.

**Mme MYRRIAM DUBREUIL, 451 Rue RIVARD**  
Dept. 8, Boite Postale 2853. Montréal, Canada.





LA PLUS IMPORTANTE  
LIBRAIRIE et PAPETERIE  
FRANÇAISE du CANADA  
Fondée en 1885

**LIVRES**

religieux  
classiques  
français  
canadiens

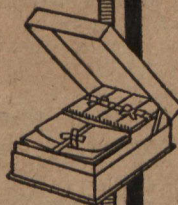


**FOURNITURES**

de classes  
de bureaux  
de dessin

**ARTICLES**

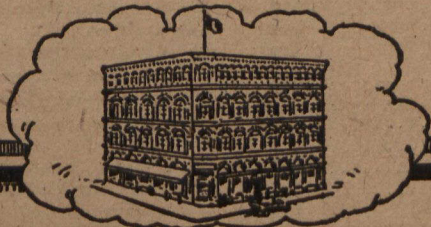
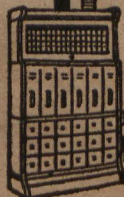
religieux  
et de fantaisie



**PAPIERS PEINTS**

Tapisseries

Librairie **GRANGER FRERES** Limitée  
Place d'Armes et Notre-Dame O., Montréal





## EXTRAIT DU SOMMAIRE DU MOIS D'AVRIL 1918

	Pages		Pages
Chant d'Espérance .....	7	Le cheval et ses maladies (Suite) .....	122
La légende des oeufs de Pâques .....	8	Un mathématicien prodigieux .....	125
<b>Pages Canadiennes.</b>		Testament original .....	126
L'accroissement du Canada .....	9	Journaux hétérogènes aux Etats-Unis..	126
Elevage des renards argentés .....	10	La tiare papale .....	126
Forêts menacées par le feu .....	10	Le tarentismo se guérit-il? .....	127
Provision de gazoline .....	11	L'arbre qui mange une ville .....	127
Une chasse prohibée .....	11	Pour le récompenser .....	128
La construction .....	11	Le foulage des draps .....	129
Retour à la terre .....	11	L'arbre à manne .....	130
Les religions au Canada .....	12	Douces moeurs .....	130
Villes populeuses du Dominion .....	12	<b>Cours Populaires: L'antilope, le zèbre,</b>	
Contre les feux de forêts .....	12	etc. ....	131
Les grands lacs .....	12	Comment les turcs désignent le temps ..	134
Population par province .....	12	Un million d'ancêtres .....	134
Superficies improductives .....	12	Débarcadère unique au monde .....	135
<b>Travaux d'amateurs. Une table pliante..</b>	<b>13</b>	Le temps du trésor caché .....	136
Machine batteuse d'oeufs .....	14	Méthodes de taxation .....	136
La bille de billard .....	14	Parles précieuses .....	136
<b>L'Erable à sucre au Canada .....</b>	<b>15</b>	Les routes aériennes .....	137
Le temps des sucres (poésie) .....	20	Les terrains et les vers .....	137
L'industrie du sucre d'érable .....	21	L'Homme dans la lune .....	138
<b>Vieilles chansons. Si mon moine voulait</b>		Des poules comme baromètres .....	138
danser .....	22	Une collection de poupées .....	138
Les habitations aériennes .....	24	L'Homme-bateau .....	139
L'âge des compositeurs .....	24	La gourde-serviette .....	140
Genêt mois d'avril .....	25	La crème dangereuse .....	140
L'Evolution du pain .....	28	<b>Mosaïque: L'Ecole buissonnière .....</b>	<b>141</b>
Un testament extraordinaire .....	28	L'origine de l'imprimerie .....	141
L'arbre qui fume .....	28	Pour économiser .....	141
<b>Magie en Famille. La clef prisonnière..</b>	<b>29</b>	L'Esprit chinois .....	141
L'anneau et la tourterelle .....	29	Les lettres et la poste .....	142
Le foulard fordant .....	30	Billets de banque transformés .....	142
Boire sans oter le bouchon .....	30	\$1 mille milles à l'heure .....	142
<b>La saison des nids .....</b>	<b>31</b>	Théâtres d'enfants .....	143
<b>Par téléphone .....</b>	<b>34</b>	Du thé à \$4.32 la livre .....	143
<b>Les ornements chez les Incas .....</b>	<b>34</b>	Curieuse mimosée .....	143
<b>Roman: L'INCONNU, par Henry Franz. 35</b>		Lampes économiques .....	144
Un projet fantaisiste .....	113	Les religions aux Etats-Unis .....	144
Ce qu'un cocher gagne en Angleterre..	114	La montagne-table .....	144
Des monarques insensés .....	114	Des millions pour la musique .....	145
Echos du Concert Européen: Deux clowns	115	Une horloge en paille .....	145
Pour la dynamite .....	115	Origines de la houille .....	145
Les corps d'armée .....	115	L'inlandsis .....	145
Des femmes dévouées .....	115	Remarquable pont en ciment armé .....	146
Servantes bulgares .....	116	Le rodadero .....	147
Etranges tribus .....	116	Le crâne du Cid .....	147
Obus boches .....	116	La machine à éprouver les voiles .....	148
La légion de la Mort .....	116	Oiseau qui sert de bougie .....	149
Echec boche .....	116	Ce que nous mangeons .....	149
La cavalerie .....	117	Un arbre dur comme du fer .....	150
Guerres longues et courtes .....	117	D'où vient l'oranger .....	152
Engrais de guerre .....	117	Les chameaux sans bosse .....	154
Journaux d'autrefois .....	117	Des cuisiniers bien payés .....	154
La géographie et la guerre .....	118	Grands navires démontables .....	156
Les explosifs .....	118	Comment on écrit avec des lampes .....	158
Contraste .....	118	Quelques géants .....	158
<b>La Revue Encyclopédique:</b>		Chanteur à ses propres funérailles .....	160
Dernières inventions, notes scienti-		Punition et crime .....	160
fiques, etc. ....	120		





POUR LE TRAITEMENT DE  
l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose,  
du Rachitisme et de toutes les  
affections pulmonaires

# L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus  
puissant de nos jours. Résultats assurés.

**PRIX: \$1.25** la bouteille.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX  
**PHARMACIES MODELES DE GOYER**

AGENTS SPECIAUX

180 rue Ste-Catherine Est  
Tel. Est 3208

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve  
Lasalle 1664.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

## COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA.

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 3 Janvier 1913.

Il n'y aura pas de réimpression pour la publication non autorisée de cette annonce.



4ième Mois

AVRIL

30 Jours

*Astrologie.*—Mois des braves qui méprisent le danger; il favorise aussi la fortune mais plutôt par le travail que par les héritages. Il confère, avec la beauté physique, l'énergie du caractère et assure l'amitié d'amis dévoués.

Pierre du mois: l'Agate (diverses couleurs). Cette gemme préserve de tous périls et augmente les chances de réussite.

Jrs de Sem.		FETES DIVERSES ET SAINTS DU JOUR
1	Lundi	S. Hugues, évêque ..... 91e jour
2	Mardi	S. François de Paule ..... 92e jour
3	Mercredi	S. Richard, évêque ..... 93e jour
4	Jeudi	S. Isidore, évêque et doct. .... 94e jour
5	Vendredi	Ste Aspasia ..... 95e jour
6	Samedi	S. Célestin, pape ..... 96e jour
7	<b>DIMANCHE</b>	<b>QUASIMODO</b> ..... 97e jour
8	Lundi	S. Denys, évêque ..... 98e jour
9	Mardi	Ste Marie l'Egyptienne ..... 99e jour
10	Mercredi	Ste Césarine ..... 100e jour
11	Jeudi	S. Léon le Grand ..... 101e jour
12	Vendredi	S. Amable ..... 102e jour
13	Samedi	S. Justin ..... 103e jour
14	<b>DIMANCHE</b>	S. Valérien ..... 104e jour
15	Lundi	Ste-Anastasie ..... 105e jour
16	Mardi	S. Parfait ..... 106e jour
17	Mercredi	S. Anicet, pape et martyr ..... 107e jour
18	Jeudi	S. Eleuthère ..... 108e jour
19	Vendredi	S. Jérôme ..... 109e jour
20	Samedi	S. Théotime, confesseur ..... 110e jour
21	<b>DIMANCHE</b>	S. Anselme ..... 111e jour
22	Lundi	Ste Opportune ..... 112e jour
23	Mardi	S. Georges ..... 113e jour
24	Mercredi	S. Fidèle, martyr ..... 114e jour
25	Jeudi	S. Marc, évangéliste ..... 115e jour
26	Vendredi	SS. Clet et Marcellin, papes, martyrs. 116e jour
27	Samedi	Notre-Dame du Bon-Conseil ..... 117e jour
28	<b>DIMANCHE</b>	S. Paul de la Croix, confesseur ..... 118e jour
29	Lundi	S. Pierre de Vérone, martyr ..... 119e jour
30	Mardi	S. Eutrope ..... 120e jour

## PREVISION DU TEMPS

1 au 4. Vent et neige.

5 au 9. La température baisse.

10 au 12. Variable.

13 au 15. Pluie et grésil.

16 au 20. Vague de chaleur.

21 au 23. Modéré.

24 au 25. Orages électriques.

26 au 30. Couvert, brumeux avec pluie fine.



# La Revue Populaire

Vol. 11, No 4

Montréal, Avril 1918

## ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:  
Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts  
Montréal et Etranger:  
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

Paraît tous  
les mois

POIRIER, BRUNETTE et CIE,  
Éditeurs-Propriétaires,  
131, rue Cadieux, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée  
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-  
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne ga-  
rantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

## : = : CHANT D'ESPERANCE : = :

Trois fois déjà, les fêtes de Pâques sont revenues depuis qu'un empereur démeut a jeté des millions d'hommes les uns contre les autres... Trois fois leur carillon si gai aux jours de paix n'a eu pour écho que le bruit du canon et les cris des mourants déchiquetés par la mitraille...

Une fois encore, l'écho est le même et pourtant ce carillon, si grave aux Pâques précédentes, semble lancer des notes où vibre davantage la joie sainte des jours de fête qui sont de retour.

Dans les tours imposantes des cathédrales comme dans les humbles églises des villages, les cloches sonnent à toute volée et semblent envoyer dans l'espace infini un chant mystérieux de réconfort et d'espérance.

Illusion peut-être, mais illusion très douce et très émouvante pour le réveur un peu poète qui donne la vie aux choses et sait écouter le mystique langage des grands oiseaux de bronze qui peuplent les clochers.

Dans les moelleux et puissants accords qui planent au loin sur la ville ou sur la plaine il entend distinctement s'élever d'abord une prière pour ceux qui sont tombés en martyrs; il semble que les gros bourdons aient des sanglots dans leur voix de basse qui s'atténue parfois pour mugir ensuite dans une envolée plus vigoureuse...

Puis c'est l'orchestre magnifique de toutes les chanteuses et maintenant c'est un chant où toutes les notes s'entremêlent sans jamais se confondre et qui éclate comme une marche triomphale.

Ah! c'est qu'elles ont tout lieu de se réjouir cette année, les cloches de Pâques! Elles ont à célébrer le retour à la chrétienté de la ville sanctifiée par le Sauveur il y a dix-neuf-cents ans, de Jérusalem qui après quatre siècles d'esclavage sous la domination des infidèles a été brillamment reconquise il y a quelques mois...

C'est qu'elles ont aussi, les chanteuses de bronze à nous annoncer la fin prochaine et glorieuse des maux actuels, qu'elles veulent par leur hymne d'espérance, apporter la consolation à nos coeurs endeuillés.

Elles nous rappellent que Celui qui a tout souffert et est mort pour sauver l'humanité est ressuscité selon sa parole comme ressusciteront la liberté, la paix et le calme après l'effroyable tourmente du présent.

Voilà ce qu'elles disent, ce qu'elles chantent et ce qu'elles prédisent pour un lendemain très proche, les cloches de Pâques de cette année.

ROGER FRANCOEUR.



---

## LA LEGENDE DES OEUFS DE PAQUES

---

La coutume d'adresser, à ses amis, le jour de Pâques, des oeufs de sucre ou de chocolat enrubannés de soie a une charmante origine, s'il faut en croire la légende, — et, en tout cas, l'histoire mérite d'être contée.

C'était au XVII<sup>e</sup> siècle. Marguerite d'Autriche, venue des Flandres pour un pèlerinage en pays bressan, s'était arrêtée à Bourg, au moment où les paysans, selon une ancienne habitude célébraient par des réjouissances la Fête de Pâques.

Sur la place du village, filles et garçons dansaient au son de la viole, de la musette et du tambourin. Tous les soupirants, toutes les jouvencelles au coeur tendre s'étaient donné rendez-vous à ce bal, qui devait décider de leur destin. Une tradition locale voulait, en effet, que les amoureux fissent une danse entre des oeufs disséminés dans le gravier de la route; et, s'ils parvenaient à l'exécuter sans en écraser un seul, ils se trouvaient par cela même fiancés, en dépit de l'opposition possible des parents.

Or, comme Marguerite assistait au spectacle de ces jeux naïfs, voici que le son d'un cor se fit entendre et que Philibert le Beau, duc de Savoie, égaré dans la forêt au cours d'une partie de chasse, parut tout à coup à ses yeux.

Après quelques minutes d'entretien, le duc invita la jeune souveraine à danser. Marguerite y consentit avec plaisir. Cavalier et cavalière s'amuserent alors à insérer leurs pas de danse entre les oeufs sans les briser, comme ils avaient vu faire aux paysans. A plusieurs reprises l'épreuve leur réussit. Et sans doute Philibert parut-il un "prince charmant" aux yeux de Marguerite, car elle se prit à lui dire, en souriant: "Duc, il ne nous reste qu'à nous conformer à la coutume de ce pays."

Des acclamations accueillirent ces paroles. Et les paysans escortèrent Marguerite et Philibert jusqu'au château voisin, en criant: "Autriche et Savoie!" tout le long du chemin.

Les noces furent célébrées l'année suivante. Les fiancés avaient choisi la fête de Pâques pour leur mariage; et, en souvenir de la mode bressanne, à laquelle ils devaient leur bonheur, ils firent présent à tous les invités d'oeufs splendides, magnifiquement orfévrés.

Par la suite, ils renouvelèrent ces cadeaux à chaque anniversaire; et, comme les sujets imitent toujours les usages des princes, la coutume s'établit et peu à peu s'étendit d'envoyer des oeufs de Pâques aux personnes à qui on était lié d'amitié.

Il y a aussi, à propos de ces oeufs de Pâques, une jolie légende, que l'on conte aux enfants dans certains pays. Comme les cloches se taisent quelque temps avant Pâques, on dit qu'elles vont au Paradis pour recevoir la bénédiction divine, portées par de grands oiseaux de rêve aux yeux d'étoile. C'est quand ces oiseaux merveilleux rapportent les cloches dans les églises qu'ils pondent dans les cheminées des enfants sages ces oeufs succulents, ornés de faueurs bleues ou roses, qui mettent du bonheur dans les yeux étonnés des tout-petits.





## L'accroissement du Canada

### Une prédiction de Vauban

LA DÉPÊCHE COLONIALE publiait un article relatif à une curieuse prophétie du maréchal de Vauban.

Il ressort de cet article que Vauban, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, avait prédit presque exactement le chiffre de la population canadienne pour 1910, et il se pourrait bien que sa seconde prédiction pour l'année 1970 se réalisât entièrement. Voici au reste ce qu'il disait :

“Au cours d'une de ces soirées hivernales nous relisons récemment les *Oisivetés de M. de Vauban*. C'est un ouvrage presque classique et que nous n'aurions pas la prétention de découvrir à nouveau. Que nos lecteurs soient sans crainte !

Mais il nous sera permis de résumer rapidement quelques-unes des réflexions que cette lecture nous a suggérées. Peut-être même d'autres en lisant ces lignes éprouveront-ils le désir de se remémorer les propos du maréchal ; nous estimons que dans ce cas nous leur aurions rendu service en leur procurant quelques moments agréables, car, au point de vue colonial, ce livre est un bréviaire ainsi qu'un véritable chef-d'oeuvre de précision et de clarté.

Par ces temps où il n'est question que des dangers de la dépopulation, nous nous reportions avec une certaine curiosité aux moyens envisagés par Vauban pour peupler le Canada. Il pense que l'accroissement de la population de la colonie n'exigerait pas une aussi longue attente qu'on pourrait se l'imaginer. Il suppose, en effet, que le roi prenant goût à sa proposition envoie des troupes en quantité suffisante, accompagnées de femmes en même proportion. “Il en coûtera encore moins de femmes, dit-il, puisqu'il y en a un million et plus dans le royaume, que d'hommes qui ne font rien.”

Puis il calcule que de 13,000 à 14,000 âmes qu'il y avait au Canada la population pourrait s'accroître jusqu'à 25,600,000 personnes en 1970 en passant par un chiffre de 6,400,000 âmes en 1910. Son hypothèse, qui pourrait paraître naïve de nos jours, est que chaque ménage doit donner naissance à quatre enfants et que les générations se succèdent de trente ans.

Vauban ne pouvait prévoir et ne prévoyait certes pas le “Dominion”, mais il est cependant curieux de constater que ses



vues se sont en partie justifiées, car cet Etat comprend aujourd'hui environ 7 millions d'habitants, dont la moitié sont d'origine française.

Son calcul, des plus logiques, contient une page entière et semble aussi correct que les raisonnements qui l'appuient.

Il n'est d'ailleurs pas prouvé que ses conclusions, qui ne sont qu'à moitié vraies à l'heure actuelle, ne seront pas exactes en 1970, et qu'à cette époque le Canada ne possèdera pas les 25 millions d'âmes annoncées. C'est un pays d'avenir, aux vastes espaces, où les grandes ambitions territoriales sont légitimes et où les vertus prolifiques de notre ancienne race française n'ont rien perdu de leur activité.

Néanmoins, le maréchal se sera trompé de moitié au moins dans ses prévisions, puisque l'élément étranger y entre, dès à présent, pour cette proportion."

— o —

## ELEVAGE DES RENARDS ARGENTES

IL Y A 25 ans, on commença des expériences dans l'élevage des renards argentés en captivité, mais on débuta avec peu de succès.

Cependant, après quelques années, grâce à l'expérience acquise, on put avec quelques autres, initiés au secret, faire un montant considérable en vendant les fourrures de renards domestiques.

En 1910, un éleveur vendit trois couples de renards argentés et en 1911, la vente des renards pour la reproduction devint générale.

Le prix des renards vivants augmenta d'année en année jusqu'à ce que, vers la fin de l'an 1913, les jeunes renards se vendirent de \$13,000 à \$17,000 le couple et les

reproducteurs éprouvés rapportaient de \$20,000 à \$30,000 le couple.

Dans l'intervalle, des spéculateurs entreprenants firent, avec un succès financier, l'importation et la vente de renards de Terre-Neuve, du Labrador, de l'Ouest du Canada et de l'Alaska; et dans plusieurs cas, ces renards ou leurs petits, furent ensuite revendus comme renards pure race de l'Ile du Prince-Edouard.

— o —

## NOS FORETS SONT MENACÉES PAR LE FEU

Nous pouvons présenter une description détaillée et complète des pertes causées par le feu au Canada.

Les résultats d'une enquête nous montrent que les pertes per capita causées par le feu sont plus fortes au Canada que dans aucun autre pays du monde dont nous ayons des statistiques. Cette perte s'accroît constamment; nous rétrogradons au lieu d'avancer.

Pertes causées par le feu au Canada au cours des cinquante années dernières....	\$350,000,000
Pertes en l'année 1890.....	5,500,000
Pertes en l'année 1914.....	21,500,000
Augmentation: 290%	
De 1890 à 1914 la population s'est accrue d'environ 67%.	
Maisons neuves construites en 1914 évaluées à.....	91,000,000
De ce nombre on a rebâti pour réparer les pertes causées par le feu des maisons évaluées à.....	21,500,000
Les feux et les frais de protection ont coûté au Canada en 1914, environ.....	45,000,000



La protection des forêts contre le feu est donc le grand problème que devront chercher à résoudre, non seulement des compagnies d'exploitation forestières, mais le public en général.

Ce qui s'impose avec le plus de force, c'est une coopération plus active: tout est là. La coopération a accompli des merveilles dans le passé, elle en fera d'autres à l'avenir.



Que les compagnies d'exploitation forestière et les propriétaires de coupes de bois s'unissent, pour combattre ce danger et éclairer l'opinion publique sur la conservation des forêts qui sont notre richesse naturelle.

Quand chacun voudra faire sa part, alors, et seulement alors la lutte pour la protection des forêts contre le feu sera devenue comparativement facile.

### PROVISION DE GAZOLINE

EN 1915, le Canada a dépensé plus de 43,000,000 de gallons de gazoline. De cette

quantité 5 pour cent provenaient du pétrole brut canadien, le reste a été importé directement ou extrait du pétrole brut importé. On voit par là que le Canada dépend des Etats-Unis sous ce rapport et que l'on était conforme aux faits, en énonçant, dans un autre numéro précédent, que le Canada extrayait de son pétrole brut environ 20 pour cent de la gazoline qu'il consommait.

### UNE CHASSE PROHIBEE

LE gouvernement de l'Alberta a prolongé la prohibition de la chasse aux antilopes, qui expire cette année, jusqu'à 1925. L'espèce est presque entièrement éteinte. En Saskatchewan la chasse à ces quadrupèdes est prohibée d'une manière permanente.

### LA CONSTRUCTION

DANS les villes canadiennes, 28 pour cent des maisons ou édifices dans les quartiers de commerce sont en bois ou avec revêtement de brique, la proportion est de 69 pour cent dans les quartiers de résidence.

### RETOUR A LA TERRE

ON ne saurait s'attendre à ce qu'un nombre appréciable de ceux qui ont quitté la ferme puisse être décidé à y retourner; mais il faut faire tout ce qui est possible pour rendre attrayants le travail de la ferme, le foyer et les entourages, afin que les garçons et les filles qui sont maintenant à la campagne y demeurent.



## LES RELIGIONS AU CANADA

Lors du dernier recensement, en 1911, il y avait, au Canada, 2,833,041 catholiques; 1,043,017 anglicans; 1,115, 324 presbytériens; 1,079,892 méthodistes; 382,66 baptistes; 229,864 luthériens; 74,564 juifs; 44,611 mennonites et 26,027 athées.

— o —

## LES VILLES POPULEUSES DU DOMINION

La ville la plus populeuse du Canada, en 1911, était Montréal avec 470,480; Toronto suivait avec 376,538; Winnipeg avait 136,350 et Vancouver 100,401. Ces chiffres n'indiquent que la population de ces villes proprement dites et non des banlieues annexées depuis cette époque.

— o —

## CONTRE LES FEUX DE FORETS

QUATRE mille deux cents hommes sont employés par les municipalités canadiennes pour attendre la naissance d'un incendie et l'exterminer au berceau. Ce service coûte au pays \$4,000,000 par année. On ferait bien mieux d'employer tout ce monde à faire disparaître les causes par la mise en vigueur des mesures préventives.

— o —

## LES GRANDS LACS

Le lac Supérieur a une longueur de 354 milles; le Michigan 316 milles; le Huron 207 milles; Saint-Clair 26 milles; Érié 239 milles; Ontario 193 milles. Le lac Supérieur qui couvre une superficie de 31, 800 milles carrés est la plus grande étendue d'eau douce du monde.

— o —

## LA POPULATION DU CANADA PAR PROVINCE

La province la plus populeuse du Canada est celle d'Ontario avec 2,523,274 habitants; suit Québec avec 2,003,232 âmes. La Saskatchewan suit en troisième avec 492,338; le Manitoba 455,614; la Colombie-Britannique 392,480; l'Alberta 374, 663; le Nouveau-Brunswick 351,889; l'Île du Prince-Edouard 93,728; les Territoires du Nord-Ouest 18,481; le Yukon 18,481.

— o —

## EVALUATION DES SUPERFICIES IMPRODUCTIVES

En égard à la tardiveté du printemps et à la sécheresse de l'été, certaines terres ensemencées en avoine dans les provinces des prairies et dans la Colombie Britannique n'ont pas donné de grain, soit que la récolte ait été totalement détruite, soit qu'elle ait été coupée verte. Selon les rapports faits au Bureau des Recensements et Statistiques par ses correspondants agricoles, les étendues ensemencées en avoine dans ces quatre provinces se totalisaient par 8,620,000 acres; sur ce nombre 573,100 acres, ou 6½ pour cent ont été totalement détruits et 788,700 acres ou 9 pour cent ont été coupés verts. Il s'en suit que 1,361, 700 acres ou 15½ pour cent auraient été improductifs d'avoine, ne laissant à moissonner que 7,258,000 acres.

— o —

Le comté le plus peuplé du Canada est le comté ouvrier de Maisonneuse, représenté par l'honorable Rodolphe Lemieux à Ottawa. Il compte 170,978 âmes dont 85,577 hommes et 85,041 femmes. Il n'a que 6,338 acres de superficie.



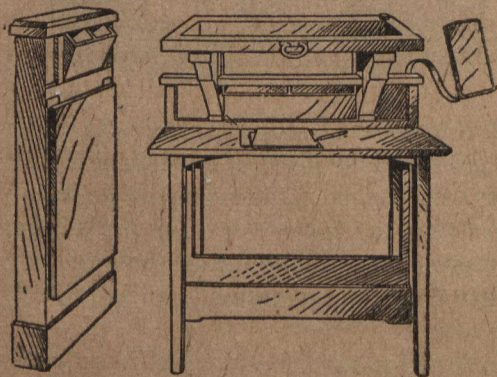


## UNE TABLE PLIANTE

ON vient de fabriquer une table pliante, de nature à rendre d'immenses services et surtout pratique pour les cabines à bord des paquebots, vu l'espace très restreint qu'elle prend.

Elle peut être adaptée dans n'importe quel coin d'une chambre étroite où il n'y a pas de place suffisante pour une table ordinaire.

Elle se dresse et se replie aussi vite et



elle a le double avantage de servir de table et de bureau tout à la fois.

La table elle-même a 3 pieds de long sur 2 de large; sa hauteur est de 2½ pds. Les pieds se replient en dedans, sur eux-mêmes.

Tout a été prévu au cas où l'on voudrait écrire. Nous voyons, en effet, au-dessus de la table, une sorte de seconde tablette qui servira de pupitre.

Cette dernière aura 2½ pieds de long sur 1½ de large et 4 pieds de haut, se trouvant ainsi plus haute que la table ordinaire, et par conséquent plus à la portée de la main de celui qui veut écrire.

Il y aura deux boîtes à ce bureau; une pour le papier à lettres et l'autre pour porte-plumes, crayons et autres accessoires, ainsi qu'un encrier inversable et un support pour livres.

Comme la table, ce pupitre se plie également dans une espèce de boîte qui n'aura pas plus de 3 pouces de large.

La table et le pupitre, une fois pliés, occuperont très peu de place.

Dans une tonne d'eau de la mer Morte, il y a 187 livres de sel; de la mer Rouge, 93 livres; de la Méditerranée, 85; de l'Atlantique, 81; de la Manche, 72; de la mer Noire, 26; de la Baltique, 18 et de la Caspienne, 11.



## MACHINE BATTEUSE D'OEUFs

POUR faciliter le travail du pâtissier, on a imaginé une machine battant les oeufs au moyen de l'électricité.

Voici le dispositif de l'appareil, simple par lui-même, tel que le représente notre gravure.



On adapte à une grosse planche de 6 pouces et  $\frac{1}{2}$  de long une autre de 18 pouces installée dans le sens vertical, au haut de laquelle on fixe un épais bloc de bois, solide, de l'épaisseur de 2 pouces.

À ce bloc on fixe un petit moteur électrique muni d'une tige droite et descendante, au bout de laquelle sont soudées de petites languettes en cuivre qui auront comme fonction de battre les oeufs.

Une attache réunit la partie verticale à la base où se trouve le bassin que l'on pourra monter ou descendre, selon les besoins.

## LA BILLE DE BILLARD

LA petite expérience suivante n'est pas seulement dédiée aux joueurs de billard. Vous pouvez la réussir sur une table ordinaire, avec une bille à jouer ou avec une boule à bas.

Supposons, néanmoins, que vous vous trouviez dans une salle munie d'un billard. Vous placez une des billes près d'une bande, et vous pariez que vous pouvez la faire parvenir à l'autre extrémité du billard en vous y prenant comme l'indique notre croquis.

La paume de votre main est appuyée sur le tapis; l'index, seul, est placé sur la bille à laquelle il s'agit de communiquer une impulsion suffisante en abaissant sur elle le doigt avec force.

Vos camarades vous déclareront aussitôt que rien n'est plus facile à faire. Soit. Laissez-les essayer. Ils constateront avec surprise que la bille n'avance pas, quelle que soit la force du coup donné par le doigt. Au contraire, au lieu de rouler dans le sens voulu, elle se rapproche du joueur.

Tout le monde donnera sa langue au chat. Voici pourquoi.

Il faut, pour réussir, recourir à un petit truc qui consiste, tout bonnement, à mouiller votre doigt avec un peu de salive. La bille roule alors comme si elle avait été frappée d'un coup très fort.

Si vous étudiez le mécanisme de ce phénomène, vous ne tarderez pas à vous rendre compte que lorsque le doigt est sec, il ne glisse pas sur la bille comme on pour-



rait le croire. C'est au contraire la bille qui glisse sous le doigt et qui tourne sur le tapis. Et comme ce mouvement de rotation est en sens inverse de celui que la bille doit avoir pour s'éloigner de vous, au lieu d'aller dans le sens désiré, la bille revient vers vous.

Si le doigt est mouillé, la bille au contraire, est poussée par le doigt qui glisse dessus. C'est aussi simple que l'oeuf de Christophe-Colomb. Mais il fallait le trouver. Et il n'y a guère que les vieux habitués du billard qui connaissent cela.





## L'ÉRABLE A SUCRE AU CANADA

APRÈS ses six mois de grand froid sec et de lumière divine, le Canada vient, ces jours-ci, de voir fondre en une effroyable débâcle sa gangue de glace et ses montagnes de neige. Le traîneau, qui a couru tout l'hiver au ras du sol, emporté au bruit de ses sonnailles par le petit cheval vif, hésite pour la première fois à sortir.

Seules, les hautes roues des voitures, ou les longues bottes de marais osent affronter les mares, ruisseaux, torrents qui s'épandent à loisir sur les routes, neige hier, aujourd'hui eau, demain seulement terre ferme.

Le printemps, qui attendait depuis quelques jours derrière la porte de glace, bon-dit dehors; l'herbe nouvelle a tôt fait de remplacer la neige, et la sève des arbres, blottie dans les racines profondes, jaillit dans tous les troncs, telle l'eau d'un puits artésien.

C'est la saison unique où, dans la province de Québec, "l'habitant" se hâte à l'extrémité de son domaine, vers son lot d'érables, qui lui a offert, dans ses feuilles, à l'automne dernier, avec les armes parlantes de sa chère province canadienne-française, la rutilante palette où jamais peintre vénitien ait entassé les rouges et les ors et les vieux verts.

Tombée depuis longtemps, toute cette parure a fait un humus qui a chauffé et nourri l'arbre, et à présent... fûts clairs et branches grêles se détachent en finesse sur le ciel, dans l'érablière illuminée du soleil devenu chaud.

Une légère écorchure est pratiquée vers le pied de tous les troncs, dans laquelle est placée une "coulisse" en métal, au-dessus d'une "chaudière" en fer-blanc, et, les "chaudières" se trouvant remplies inégalement, c'est un ravissant concert pour le visiteur de la forêt, à l'aube, que ces harmonieuses blessures d'arbres qui chantent à des demi-tons d'intervalle, comme si chaque tronc était une corde de harpe magique touchée par une déesse invisible.

À peine le soleil a-t-il paru, inondant de lumière la dernière tombée de neige dans la forêt, partout entre les arbres serrés glissent de petits traîneaux porteurs chacun d'un tonneau long et tirés par un cheval adroit, qu'accompagnent de beaux gars hâlés, détachés de la nombreuse famille de "l'habitant."

À chaque pied d'érable, les "chaudières" se vident, le tonneau s'emplit, et, glissant sans bruit sur la neige, revient hâtivement à la "cabane de sucre", tout ennuagée de blanche vapeur, entre la petite écurie en planches et la montagne entassée des bûches, car le feu va brûler jour et nuit durant une dizaine de jours.

Là, entre ses nombreuses portes, les murs sont faits de forts rondins assemblés, et le toit porte des solutions de continuité habilement ménagées pour l'échappement continu de la vapeur.

Ici règne le père, se multipliant entre ses trois fourneaux qu'il nomme, à la canadienne, des "fournaises". Il est en géné-



ral aidé par un de ses fils, car il y a trop à faire pour un homme seul : sortir de la cabane, puiser au dehors dans le grand réservoir limpide, où sont déchargés les tonneaux, et verser dans un réservoir plus élevé, d'où, à travers la muraille, "l'eau d'érable" vient tomber, à l'intérieur, dans le vaste bassin ouvert de la première "fournaise", bassin habilement divisé en trois cases par des cloisons qui obligent le liquide à circuler partout, pendant qu'on le pousse encore avec des "palettes" de bois; transvaser avec des seaux "l'eau" devenue un peu plus épaisse et nommée "réduit" dans une énorme chaudière qui cuit en face; — "le réduit" devenu sirop, le trans-

porter de la chaudière vers un petit fourneau de briques, dans une bassine, où il prend une belle teinte jaune; empêcher les bouillons du sirop de passer par-dessus le bord en les battant avec la palette et en y versant du beurre fondu; faire refroidir ensuite la bassine doucement en empêchant le sucre liquide de se prendre sur les bords; verser enfin la bassine refroidie dans la longue armature de bois trouée de moules, où le sucre se cristallise en beaux pains d'un jaune de cire, de une ou deux livres, en carrés, en croix, en coeurs, et pendant ce temps introduire, sans oubli, des parties d'arbres dans les trois "fournaises"; quelle chaude bataille à livrer, et qui ne souffre pas un instant de défaillance.

Dans l'autre moitié de la cabane, une couchette avec des couvertures est préparée dans un cadre de bois, mais les grands fils qui, la nuit suppléent ordinairement leur père, n'ont pas beaucoup de quarts d'heure à y reposer tranquilles.

Il est vrai que ce mode de bassins perfectionnés, qui est déjà un progrès sur les antiques marmites, peut être remplacé à présent par un système plus rapide; mais celui-ci coûte quelques cents piastres, et il n'a pu encore pénétrer dans toutes les cabanes.

Le problème consiste en somme à tirer le sucre de la sève d'érable par évaporation à force de bûches d'épinette, comme le soleil tire le sel de l'eau de mer dans les marais salants: ce sont ici des sortes de prompts "marais sucrants."

Avec l'activité laborieuse des chauffeurs de sucre, contraste la béatitute de tous les



Les gamins trop pressés vont boire aux goudrelles mêmes, le doux liquide sucré.

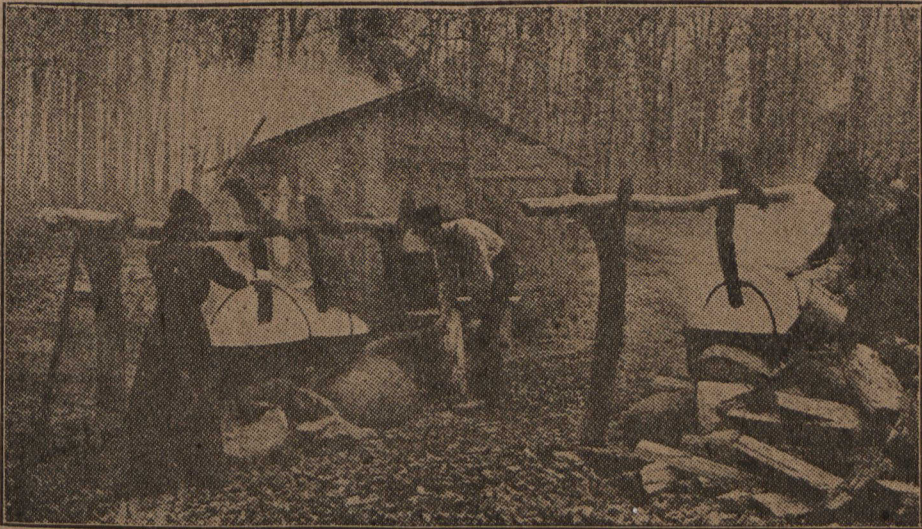


jeunes enfants qui se traînent à terre: pensez donc, ils parcourent, sans se tromper, toute la gamme des gourmandises humaines, pour la recommencer, sans fin: goûter de tout, "licher la palette", c'est-à-dire tremper la palette dans "le réduit"

No 1 et immédiatement dans la bassine chaude (No 3) et passer la langue sur la palette qui donne alors un bon goût de caramel, sans trop songer qu'elle va retourner, telle quelle, en plein dans le premier bassin; s'installer auprès de la bassine qui

l'on court en déverser le blond contenu sur la neige; et aussitôt, avec une pointe de couteau, l'on détache du sol blanc une légère pâte jaune, glacée, malléable comme celle du guimauve et fondante dans la bouche. C'est un régal des dieux!

Songez ce que sont pour les enfants canadiens, au sortir du long hiver et de la claustration, pour eux, des grands froids, cette première fête du printemps, ce transport soudain, non en imagination dans l'Île des plaisirs de Fénélon, ainsi qu'il



Dans de grands bassins de cuivre accrochés à des crémaillères de bois au-dessus d'un feu de camp, la sève est mise à cuire.

refroidit et, avec un doigt ou un couteau, enlever des bordages de beau cristal doré, de cet excellent sucre d'érable tiède, qui sent bon la cassonade et qui est si... sucré.

L'apogée des délices, c'est "la tire"! Sitôt que l'on a résolu d'en faire, l'un des chauffeurs enfourne de nouveaux quartiers d'arbres sous le brasier de la bassine afin de la porter au plus haut degré; puis, dès qu'au pied des érables a été choisie une pente de neige bien propre, l'on enlève vigoureusement la bassine par ses anses, et

nous arrivait, mais en toute réalité, dans la cabane paternelle, en plein sucre.

Aussi quelle place ces jours éphémères, qui reviennent chaque année, n'occupent-ils pas toujours dans leur attente et leurs regrets! n'occuperont-ils pas toujours dans leurs souvenirs! Afin de les renouveler aussi bien que pour aider leur père, des étudiants à cette saison quittent momentanément les cours de leurs universités.

Prononcez devant des Canadiens, au loin, en ville, ces trois mots magiques:



“licher la palette”, et vous surprendrez une flamme joyeuse et émue flambant comme celle de la “fournaise” au fond de leurs prunelles.

Dans son célèbre roman national (“Jean Rivard”), Gérin-Lajoie décrit avec amour les scènes de “sucrerie.” Le pauvre poète exilé, Octave Crémazie, s’écriait de Paris le 6 mai 1877, dans une lettre à son frère: “Quelle agréable surprise de trouver, serré dans la couverture, ce beau sucre d’érable! Tu peux croire que je lui ai

met pour les hôtes des “patates” dans la cendre brûlante d’une des “fournaises”, sur les tisons d’une autre, elle façonne ces crêpes d’un pouce de haut, où sont incluses “des grillades de cochon” et que l’on arrose de sirop d’érable.

Le couvert est mis avec quelques journaux sur la table, entre la huche et le lit des veilleurs, et une crêpe fait le repas d’un invité avec une ou deux “patates”, et comme boisson à discrétion la limpide “eau d’érable” qui est très légèrement su-



Autour d’une table improvisée, les travailleurs, après une journée bien remplie, font un frugal repas composé de

gâteaux de sucre d’érable. fait fête, moi qui n’avais pas goûté depuis bientôt quinze ans à ce bon sucre du pays! Je te remercie de tout mon coeur de cette délicieuse surprise.”

M. W. Chapman, célèbre en plus d’une de ses pièces “le blond sucre d’érable” et aspire à “le déguster, sans fin” avec ses amis, pendant la vie éternelle.

Quand on organise une “partie de sucre”, la brave Canadienne, mère de 15 à 20 enfants, vient de la coquette maison de bois à la cabane et, tandis que son mari

créé, ou bien le “réduit”, où, sur l’insistance de l’hôtesse, nous émiettons du pain.

Nos sympathiques paysans sont fins, gais, pieux et courtois. Ils se donnent beaucoup de mal pendant quelques jours, mais ils ne craignent point de se dire enchantés, au lieu de faire sur leurs gains des éternelles et lassantes cachoteries.

Leurs 2 à 300 érables rapportent, sans aucun soin de culture, 3 à 4,000 pains de sucre qu’ils vendent 15 cents la livre; gain

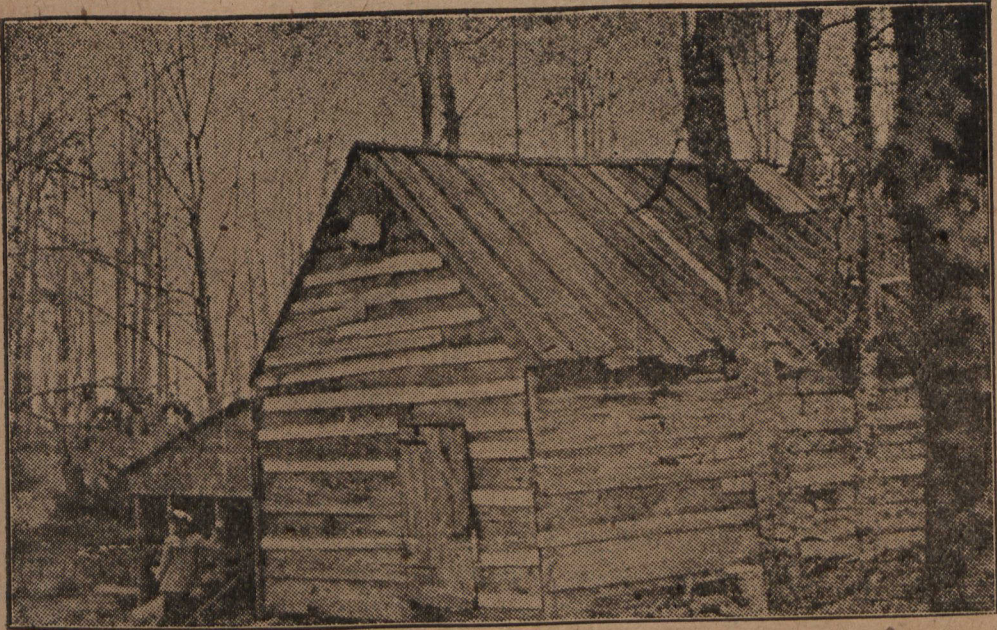


de \$300 à \$400 qui leur tombent dans les mains en huit à dix jours.

Sans doute ils regrettent que cet excellent sucre, si parfumé, si mielleux, ne soit pas plus universellement adopté au Canada, ce qui augmenterait leurs débouchés, et ils en feraient volontiers un grief au pa-

raisonner les crêpes, le riz, la semoule, ou même pour le goûter avec des gâteaux.

Toutes les personnes des pays étrangers qui ont l'occasion de manger du sucre d'érable donné par ces braves gens en sont généralement si friandes, qu'il ne serait sans doute pas impossible d'en pratiquer



Une cabane à sucre dans les Cantons de l'Est.

triotisme de leurs concitoyens. Ils regrettent encore plus que certains fassent de la contrefaçon sans conscience, avec des déchets de sucre, colorés au moyen d'un peu d'écorce d'érable, ce qui déprécie l'article.

Mais le sirop se vend également : l'on en trouve dans toutes les épiceries et l'on s'en sert sur les tables de nos familles pour

dans leur pays une certaine importation, après en avoir fait prendre la mode.

Voilà, en tous cas, un produit net, fort important pour l'habitant de la "Forêt" canadienne, le colon du Bas-Canada : les beaux prospectus de l'Ouest se gardent bien et pour cause, d'en dire un mot, la Prairie n'ayant pas d'érables.





### LE TEMPS DES SUCRES

L'Érable, un arbre précieux,  
L'hiver, nous fournit le chauffage;  
Le printemps un sirop mielleux,  
L'été l'ombre de son feuillage.

Il vaut sur le marché de l'or;  
Son eau, chaque année, ramassée,  
Se cueille, en temps, comme un trésor  
Vu sa valeur, bien condensée.

Il contribue sous tous rapports  
Pour le commerce et l'industrie.  
Altier, du vent sous les efforts,  
C'est l'orgueil de notre Patrie.

Roi des forêts, d'hérédité,  
Par le rendement qu'il nous donne,  
C'est l'arbre le plus exploité;  
A lui l'honneur et la Couronne.

— o —



## L'INDUSTRIE DU SUCRE D'ÉRABLE

DANS la *Revue Scientifique* de Paris, voici ce que l'on dit du sucre d'érable canadien :

"Le sucre d'érable a, paraît-il, un goût tellement fin qu'il est vendu beaucoup plus cher que les autres aux populations de l'Amérique du Nord.

"Le sucre d'érable est cultivé partout dans les provinces de Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick, Nouvelle-Ecosse (Canada) et dans les régions limitrophes des Etats-Unis.

"La province de Québec fournirait à elle seule les deux tiers de la production canadienne qui intéresserait 55,000 producteurs.

"D'après M. Brasse-Brossard, l'extraction du suc d'érable se rapprocherait de celle de la résine dans nos pins maritimes; avec cette simplification qu'au lieu de *quarres* emportant écorce et bois, on se contente de percer en mars, à 3 pieds du sol, un trou d'un pouce de diamètre.

"Le trou peut même être muni d'un robinet. On "tire" le suc dans un seau en fer blanc de 1 à 3 gallons.

"La sève d'érable renferme 4% de matière sèche, dont 3% de sucres (bioses) très altérables.

"On se hâte donc de la concentrer dans des usines qui ont une trentaine de pieds de côté pour un millier d'arbres. Ce sont de simples baraques abritant des bouilloires étamées où l'eau d'érable arrive en serpentant pour se concentrer à l'état de sirop.

"Les matières albuminoïdes forment une écume et les matières minérales un dé-



A peine le soleil a-t-il paru, glissent des petits traîneaux, entre les arbres serrés.

pôt dit "sable de sucre" (silice, malates, nitrates).

"On suit la concentration avec un thermomètre ou un densimètre et on filtre dans une chausse. Bien que le sirop se vende jusqu'à \$2.00 le gallon, on peut fabriquer du sucre mou, granulé ou dur dans une seconde bouilloire.

"M. Gallois, chargé de mission forestière, déclare que l'érable à sucre pourrait être planté à raison de 250 à 300 arbres à l'acre dans les Alpes et le Jura, en particulier dans le Haut-Bugey.

"Il n'occupe du reste en Amérique que des terrains rocheux difficiles à cultiver et sous un climat rigoureux.

"En cette période de crise sucrière, il y a lieu de se demander si de petites installations analogues chauffées au bois ne permettraient pas aux cultivateurs de betteraves d'extraire eux-mêmes des sucres ou des sirops plus ou moins purs mais utilisables."

— o —

Le plus pesant bicycliste du monde portait le nom de Meldon, de Dublin. Il pesait 378 livres.





## AH! SI MON MOINE VOULAIT DANSER!

—◆—

Ah! si mon moi - ne vou - lait dan - ser! Ah!

si mon moi - ne vou - lait dan - ser! Un ca - pu -

chon je lui don-ne - ré, Un ca - pu - chon je lui don-ne -

ré. Dan se, mon moin', dan - - se! Tu

n'entends pas la dan - - se; Tu n'entends pas mon mou -

lin, lon, la. Tu n'entends pas mon mou - lin mar-cher,



## AH ! SI MON MOINE VOULAIT DANSER !

—◆—

Ah! si mon moine voulait danser! (*bis*)  
 Un capuchon je lui donneré (*rais*) (*bis*)  
 Danse, mon moin', danse!  
 Tu n'entends pas la danse,  
 Tu n'entends pas mon moulin, lon, la,  
 Tu n'entends pas mon moulin marcher.

Ah! si mon moine voulait danser! (*bis*)  
 Un ceinturon je lui donnerais! (*bis*)  
 Danse, *etc.*

Ah! si mon moine voulait danser! (*bis*)  
 Un chapelet je lui donnerais. (*bis*)  
 Danse, *etc.*

Ah! si mon moine voulait danser! (*bis*)  
 Un froc de bur' je lui donnerais. (*bis*)  
 Danse, *etc.*

Ah! si mon moine voulait danser! (*bis*)  
 Un beau psautier je lui donnerais. (*bis*)  
 Danse, *etc.*

S'il n'avait fait voeu de pauvreté! (*bis*)  
 Bien d'autres chos' je lui donnerais. (*bis*)  
 Danse, mon moin', danse!  
 Tu n'entends pas la danse,  
 Tu n'entends pas mon moulin, lon, la,  
 Tu n'entends pas mon moulin marcher.

—○—



## LES HABITATIONS AERIENNES

Pour se préserver de l'humidité ou des inondations, des insectes, des reptiles... ou des hommes, beaucoup de peuples, sur des points très différents du globe, ont pris l'habitude d'établir des abris temporaires et même de véritables habitations dans les arbres.



Une hutte aérienne

Le Dr Nachtigal, dans son voyage au Baguirmi, en 1872, raconte qu'il vit des huttes aériennes édifiées sur de grands arbres, dans la forêt de Kimré.

Dans la Nouvelle-Guinée on rencontre un peu partout de ces huttes, reliées au

plancher des vaches par des échelles grossières en rotin ou en bambou qui sont soigneusement enlevées chaque soir.

Des constructions sur pilotis, au bord de la mer ou des lacs ou même sur la terre ferme, se rencontrent dans la Guinée britannique, sur les rives du Zambèze, sur celles du Mékong, au Cambodge.

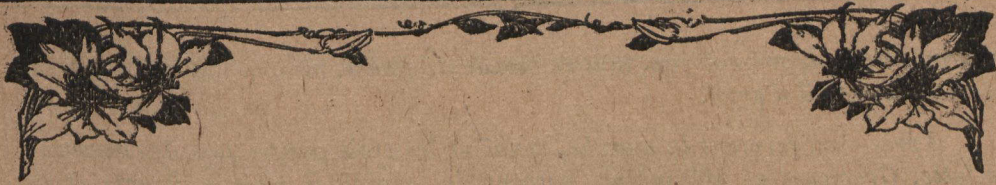
### PEU DE COMPOSITEURS ATTEIGNIRENT 50 ANS

C'EST un fait fait digne de mention qu'un certain nombre de grands musiciens étaient affligés d'infirmités physiques. Mozart, par exemple, qui vécut jusqu'à trente-cinq ans, succomba à la consomption; Schuman, dont l'existence ne se prolongea que jusqu'à quarante-six ans, passa les quelques années qui précédèrent sa mort dans un asile d'aliénés.

Beethoven atteignit l'âge de cinquante-sept ans, mais durant plusieurs années avant sa disparition, fut complètement sourd. Mendelssohn mourut à trente-six ans, Schubert à trente-un, Weber à quarante, Purcell à trente-sept et Bellini à trente-trois.

Il y a cependant quelques exceptions, puisque Bach, Haydn et Handel vécurent jusqu'à soixante-dix ans. Ce dernier, cependant, était devenu aveugle plusieurs années avant sa mort.





## Gentil Mois d'Avr'il

*Cette nuit-là, la dernière du mois de mars, il régnait une grande animation dans le palais de la fée Printemps.*

*Autour de la douce fée, se bousculait toute une bande tapageuse de petits personnages, roses et joufflus comme des anges, avec de longs cheveux blonds bouclés: c'étaient les lutins familiers et les pages qui forment son cortège habituel, portent ses messages et exécutent ses ordres.*

*A tous elle donnait, cette nuit-là, ses dernières instructions, distribuant des tâches avec un sourire indulgent: le temps pressait en effet, et demain au matin les yeux des hommes devaient s'ouvrir sur le spectacle, toujours nouveau pour eux, d'une nature parée et fleurie, transformée en une nuit par la baguette merveilleuse de la fée Printemps.*

*Mais que de menus soucis, que de patients efforts pour orner la terre si hâtivement! Il fallait d'abord donner aux Zéphyrus leurs petites outres remplies de brise parfumée, qu'ils ouvriraient dans la campagne endormie pour répandre des souffles odorants; et les petits Zéphyrus, les plus turbulents des lutins, tapaient impatiemment du pied sur le sol, prêts à s'élaner déjà par les bois et par les plaines.*

*Ces pages mignons, tout vêtus de blanc, étaient spécialement chargés d'accrocher au ciel bleu les rayons de lune qu'ils tenaient, liés en gerbe, dans leurs petits bras; d'autres, armés de pioches minuscules, allaient délivrer les ruisseaux et les sources emprisonnées par les glaces de l'hiver.*

*Ensuite venait l'armée des peintress avec leurs pinceaux fins et leurs godets remplis de couleurs les plus variées, ils s'en iraient, dans les champs et dans les jardins, mettant ici une goutte de carmin sur les corolles des grands coquelicots rouges, là une perle de rosée sur les clochettes du muguet blanc, plus loin une larme bleuâtre sur les yeux rêveurs des pervenches; quelques-uns même emportaient de tout petits fers pour repasser les collerettes délicates des*



*marguerites; et, grâce à eux, tout ce monde de fleurs, pimpant et gai, sourirait demain au soleil d'avril.*

*Après eux, fermant la marche, venaient les trois petites fées des oiseaux : Miette, Gracieuse et Mésangine, portant des corbeilles pleines d'ouate et de plumes légères pour faire des nids douilletts.*

*Quand tout son personnel fut prêt, la fée Printemps adressa à tous une dernière recommandation avec un dernier sourire, puis elle ouvrit elle-même les portes de son palais, et toute la bande impatiente prit son vol dans la campagne.*

*Dans la salle vide, il restait une fillette blonde, qui se tenait timidement dans un coin. La fée l'appela près d'elle et lui dit :*

*"C'est à toi bientôt de te mettre en route. Quand l'aube commencera à blanchir l'horizon, tu pourras partir. Car déjà Mars a terminé son voyage, et c'est toi, mignonne Avril, qui vas le remplacer.*

*"Mes fidèles courriers auront préparé ta route : devant toi les fleurs courberont leurs têtes chargées de rosée, les bourgeons pousseront comme des étoiles au bout des branches, et les oiseaux, dans les arbres, chanteront pour annoncer ta venue.*

*"Je vais te faire plus belle encore que les fleurs, plus fraîche que les bourgeons et plus gaie que les oiseaux."*

*Alors elle lui mit dans les cheveux une lourde couronne de feuillage et de fleurs, lilas, oeillets et violettes; une guirlande de lierre courait tout le long de sa robe blanche, et ses petits souliers de satin rose avaient, en guise de boucle, une grosse touffe de réséda.*

*La fée elle-même la trouvait si belle ainsi qu'elle ne pouvait se lasser de la contempler, et quand les premiers rayons de l'aurore parurent, c'est avec regret qu'elle l'embrassa et la laissa partir.*

☆ ☆ ☆

*Cependant Avril s'en allait légèrement par les prés humides, toute joyeuse des jolies choses qui l'entouraient.*

*Comme elle n'était pas encore sortie du palais de la fée Printemps, elle voyait pour la première fois, ce matin-là, le grand ciel bleu et les ruisseaux limpides, les biches gracieuses qui bondissaient dans les halliers, et les enfants des hommes qui s'arrêtaient de jouer sur le bord des routes pour lui envoyer des baisers.*



*Les parfums des fleurs, les chants des oiseaux, toutes les harmonies de la nature l'enchantaient.*

*Toute la journée ne fut qu'un long ravissement.*

*Mais quand le soleil commença à baisser derrière les collines vertes, elle sentit un frisson étrange la pénétrer; elle tremblait sous sa robe légère, et les fleurs qui la recouvraient palpitaient au vent comme les branches des arbres et l'herbe des prairies.*

*Elle eut froid: alors elle trouva que les Zéphyrs remplissaient trop bien leur office, et elle regretta la tiède demeure de la fée Printemps. La nuit était presque venue: Avril jetait un dernier regard d'admiration aux étoiles d'or du ciel, quand une petite poudre blanche, impalpable, commença à tournoyer dans l'air, recouvrant tout d'une couche mince, les arbres, les champs, les jolies fleurs nouvelles et les nids tout frais.*

*Avril s'abrita sous un chêne moussu; mais les branches, encore presque dénuées de feuilles, laissaient passer la fine poudre blanche qui enveloppait peu à peu les cheveux et les guirlandes de la fillette.*

*C'était comme une petite neige qui tombait du ciel; et jamais Avril n'avait entendu parler de la neige chez la fée Printemps.*

*Aussi était-elle fort désappointée et prête à pleurer, quand elle rentra chez la bonne fée, la nuit venue, avec sa belle couronne de fleurs toute blanchie par cette poudre.*

*"Ne pleure pas, mignonne Avril, lui dit la fée. Cette neige qui tombe et qui a gâté ta joie, c'est la dernière neige de l'hiver qui meurt; elle vient à propos pour mieux faire apprécier aux hommes les fleurs et la verdure du jeune printemps."*

*Et, l'attirant plus près d'elle pour secouer la poudre blanche de sa guirlande et de ses boucles, elle ajouta ces paroles dont la sagesse des peuples a fait aujourd'hui un proverbe:*

*Il n'est si gentil mois d'avril*

*Qui n'ait son chapeau de grésil.*

— o —



## L'ÉVOLUTION DU PAIN

DEPUIS le jour où notre premier père Adam fut condamné "à gagner son pain à la sueur de son front", on peut croire que cette première nécessité de la table a fait des progrès importants.

En effet, le pain d'aujourd'hui diffère de celui d'autrefois, et la manière de le fabriquer est plus ou moins changée.

Loin de nous est l'intention de prouver que le pain actuel est inférieur à celui d'il y a un millier d'années, mais l'opinion générale est que ce genre de nourriture n'a pas atteint la perfection qu'ont obtenu certains autres comestibles.

On se souvient des expositions de campagnes, où les bonnes ménagères exhibaient un pain, fait par un procédé qui leur était personnel. Cet exemple fut bientôt suivi par certains meuniers qui exposaient du pain fait de leurs différentes qualités de fleur.

Ceci intéressa les grandes compagnies de fleur qui tentèrent d'obtenir une amélioration dans la qualité du pain. Le résultat fut que l'on réussissait à fabriquer un genre de nourriture qui se distinguait par sa nutrition, son bon marché et ses traits particuliers.

Par ce moyen on stimula l'intérêt dans la production de cette nécessité de la vie, et depuis la chaumière du paysan jusqu'aux maisons princières des bourgeois, on porta une grande attention à la fabrication du pain.

Un cheval mange en une année neuf fois sa pesanteur, une vache neuf fois, un boeuf, six fois et un mouton, six fois.

## UN TESTAMENT EXTRAORDINAIRE

DES legs contenus dans un testament extraordinaire fait en 1860, sont maintenant payables à cause du prix élevé du pain et de la fleur d'avoine.

Il y a cinquante-huit ans, M. George Bruce, un fermier de Greenknowe, Berwickshire, donnait instructions aux exécuteurs de son testament, d'investir un cinquième de sa fortune en bons du Gouvernement, et recommandait que l'intérêt soit accru jusqu'à ce que le prix de détail de la fleur d'avoine à Kelso, atteigne le prix de \$1.28 les 14 livres et que le pain de 4 livres se vende \$1.10.

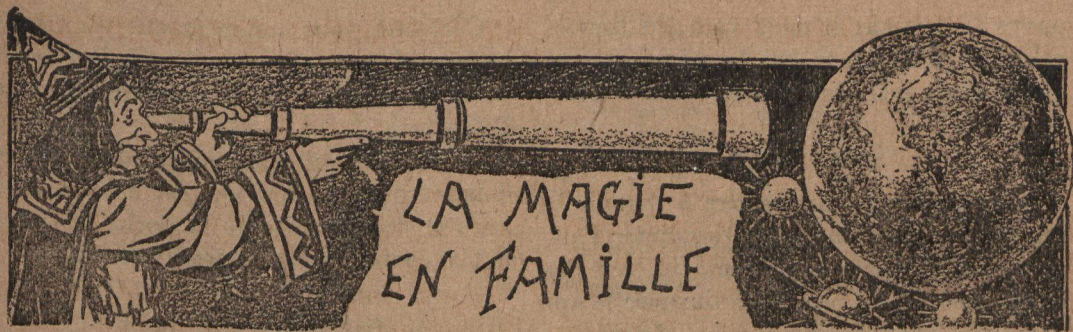
Alors les exécuteurs auraient le pouvoir d'appliquer et de distribuer le fonds accumulé parmi les pauvres, de préférence parmi ceux qui ne gagnaient pas plus de \$1.00 par semaine, et qui seraient les membres de plusieurs églises mentionnées dans le district.

Le pain se vend maintenant \$1.10, et la fleur d'avoine a depuis longtemps atteint le prix indiqué dans le testament extraordinaire de Bruce. Les exécuteurs devront donc rechercher les personnes qui ne gagnent qu'un dollar par semaine et faire la distribution du fonds accumulé.

## UN ARBRE QUI FUME

On a trouvé dans le village d'Oro, au Japon, un arbre qui fume. Il a 60 pieds de hauteur, et après le coucher du soleil, chaque soir, de la fumée s'exhale du sommet de son tronc.

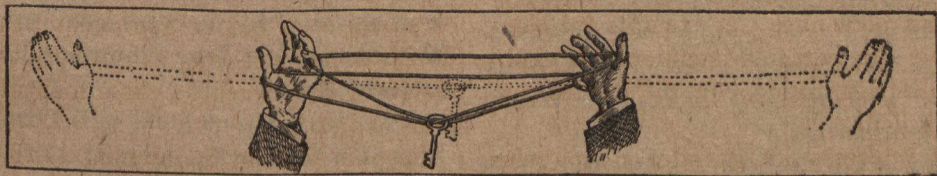




## LA CLEF PRISONNIERE

PRENEZ une corde d'environ 4 pieds de longueur, nouez-en les deux extrémités de manière à former un anneau que vous tendrez sur vos deux pouces après l'avoir

de, vous ne rencontrerez que des incroyables. Rien n'est pourtant plus simple: abandonnez la corde par le pouce d'une main et le petit doigt de l'autre en même temps



passé dans une bague ou la tête d'une clef.

Le pointillé de notre gravure vous explique clairement la chose.

Tournez ensuite les paumes de vos mains par devers vous et avec le petit doigt de la main droite, saisissez la corde à l'intérieur près du pouce gauche; faites encore l'opération contraire: avec le petit doigt de la main gauche saisissez la corde à l'intérieur près du pouce droit.

La clef sera suspendue et maintenue par un double croisement de corde, tel qu'indiqué dans notre gravure.

Si vous annoncez alors que vous allez la dégager sans cesser de maintenir entre vos deux mains l'anneau formé par la cor-

de, vous ne rencontrerez que des incroyables. Rien n'est pourtant plus simple: abandonnez la corde par le pouce d'une main et le petit doigt de l'autre en même temps

de, vous ne rencontrerez que des incroyables. Rien n'est pourtant plus simple: abandonnez la corde par le pouce d'une main et le petit doigt de l'autre en même temps

## L'ANNEAU ET LA TOURTERELLE

ON prie quelqu'un de mettre son anneau dans un pistolet, qu'on fait charger par un autre spectateur. On montre à l'assemblée une cassette vide, qu'on fait fermer par une troisième personne qui la lie avec un ruban et y pose son cachet. Cette cassette est mise ensuite sur une table en vue du public.

Quand le coup de pistolet est tiré, on



ouvrir la cassette, et on y voit une tourterelle qui tient à son bec le même anneau qu'on avait introduit dans l'arme à feu.

#### EXPLICATION

Sous prétexte d'apprendre à manier le pistolet, on le prend pour escamoter l'anneau; on le porte à un compère, qui l'adapte aussitôt au bec d'une tourterelle apprivoisée, et qui, caché par une cloison, allonge son bras dans l'intérieur de la table pour ouvrir une trappe ménagée *ad hoc*, et introduit l'oiseau dans la cassette, dont le fond s'ouvre par un secret spécial.

Le ruban cacheté qui entoure la boîte n'empêche pas de l'ouvrir, parce que l'ouverture ne se fait que dans la moitié de son fond, où l'on a eu soin de ne pas faire avec le ruban un second tour qui, croisant le premier, empêcherait l'introduction de la tourterelle.

Nous ne donnons pas ici les moyens de faire la boîte à secret, parce qu'un ébéniste tant soit peu intelligent peut réussir cette fabrication.

*Nota.*— Ce tour peut s'exécuter de la manière suivante:

On prie un spectateur de charger un second pistolet, qu'on a eu soin de démonter d'avance pour prouver qu'il n'y a dans le canon aucune ouverture par où l'on puisse escamoter l'anneau.

Cependant, on ne peut introduire dans ce pistolet qu'une bague fournie par un affidé, après lui en avoir offert une toute semblable à celle qui doit s'adapter au bec de la tourterelle.

— o —

### LE FOULARD FONDANT

Vous présentez un foulard aux spectateurs; vous le montrez sous ses deux faces.

Ceci fait, vous annoncez que vous allez le faire disparaître et que vous le retrouverez dans la poche de derrière de votre habit.

Et en effet, au commandement de "une, deux, trois", le foulard est escamoté et vous le tirez ensuite de la poche de votre habit, comme vous l'aviez annoncé.

#### EXPLICATION DU TOUR

Vous avez une ficelle qui passe dans la manche droite de votre habit, s'allonge derrière votre dos et redescend par la manche gauche.

Quand vous prenez le foulard placé sur une table et que vous le présentez ensuite aux spectateurs, vous avez dans la main droite une épingle noire, dite "épingle à nourrice".

Tandis que vous présentez le foulard, vous attachez un des coins avec l'épingle à la corde qui est dans l'intérieur de votre manche droite.

Vous n'avez plus alors qu'à étendre les bras et le foulard disparaît.

Quant au foulard que vous tirez de votre poche, c'est un autre de tout point pareil au premier, que vous aviez mis dans votre habit avant l'opération.

— o —

### BOIRE LE CONTENU D'UNE BOUTEILLE SANS EN ENLEVER LE BOUCHON

QUOIQUE ce tour paraisse très difficile, il est cependant fort simple. Dans les tours d'escamotage il faut les accompagner de paroles et de gestes afin de divertir votre auditoire. On prend une bouteille bien bouchée et au lieu d'en tirer le bouchon, on l'enfonce dans la bouteille. Ainsi l'on peut la vider sans sortir le bouchon.



## LA SAISON DES NIDS

Voici le printemps!

L'épaisse couche de neige qui, depuis de longs mois, recouvrait la terre, a enfin disparu sous les chaudes caresses du soleil, comme la prison de glace qui maintenait captives les eaux des lacs, des rivières et des fleuves.

Les arbres qui étiraient dans le vent leurs branches dénudées, semblables à des membres de squelette, ont revêtu leur parure de verdure; les champs d'émeraude sont émaillés de fleurs de toutes couleurs, les bois que le frimas enveloppait comme d'un suaire et dans lesquels toute vie s'était éteinte se sont tout à coup repeuplés de myriades d'êtres visibles ou invisibles qui les raniment. On y entend des battements d'ailes, des ritournelles d'oiseaux, mille et un bruissements et craquements mystérieux.

La Nature a, en quelques jours, accompli des miracles; d'un coup de sa baguette magique, comme les fées de l'ancien temps, elle a tout transformé.

*"Tout vit, se meut et croît en cent métamorphoses."*

C'est l'époque de l'année où les bois ont le plus d'attraits: on s'y enfonce avec délices en respirant l'air balsamique des conifères, arrêté à chaque pas par la découverte de quelque merveille végétale, de quelque insecte extraordinaire ou familier, par le vol de quelque oiseau qui passe comme une flèche en lançant son cri, puis disparaît au milieu des feuilles et des branches.

D'ailleurs, les oiseaux sont tous très affairés: c'est le temps des nids!

Les uns construisent des berceaux bien douillets, les autres sont déjà à la recherche de la nourriture qu'exigent leurs petits encore incapables de prendre leur vol.

Les petits oiseaux! Quel intéressant su-



Un jeune hibou dans sa première toilette.

jet d'observations pour les amateurs de la Nature!

Il en existe, comme chacun sait, une grande variété, mais nous pouvons les diviser en trois classes: ceux qui entrent dans la vie sans le moindre duvet et restent longtemps sans force; ceux qui, nés avec



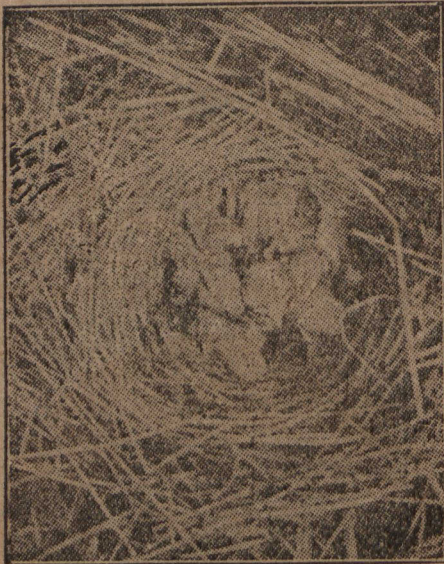
le corps garni de duvet, sont encore incapables de quitter le nid; enfin ceux qui sont en état de pourvoir à leur subsistance, jusqu'à un certain point, dès leur naissance.

Dans la première classe, de beaucoup la plus nombreuse, nous trouvons entre autres les pinsons, les bruants, les grives et les corbeaux.

Dans la deuxième sont les oiseaux de proie.

Dans la troisième les pluviers, les poules d'eau, les goélands, les perdrix, etc.

On se demandera peut-être pour quelle raison tous les petits oiseaux n'entrent



Une petite famille.

pas dans la vie dans des conditions identiques; mais un peu d'observation fera voir avec quelle sagesse, dans chaque cas, la Nature aide ses enfants:

Les petits dont le corps est dénudé sont principalement ceux qui n'ont que peu d'ennemis personnels quand ils sont dans le nid, de sorte qu'ils ont tout le temps

nécessaire pour y attendre la pousse de leurs plumes et le développement de leurs forces.

Les jeunes oiseaux de proie doivent rester longtemps dans le nid et ont plus d'ennemis naturels—car les autres oiseaux détestent instinctivement tout ce qui ressemble au faucon—et leurs nids, à l'exception de celui du hibou, sont généralement exposés aux intempéries, de sorte que les petits ont besoin d'une protection qui leur est donnée par leur duvet. En outre le nid du corbeau est profond et ses parois constituent une protection additionnelle pour ses occupants qui, fréquemment, sont des petits faucons—car le faucon ne se gêne guère pour s'emparer du berceau construit par le corbeau. Le nid du faucon est plus solide, mais ressemble plutôt à une plate-forme.

Les nids des perdrix, poules d'eau, etc., sont mieux faits encore, et ce non sans raison, car ils sont placés sur le sol et les ennemis—rats, belettes, campagnols, hermines, etc.—sont nombreux. Et comme il serait dangereux pour ces jeunes oiseaux de demeurer longtemps dans le nid ils sont capables de prendre le large peu après leur sortie de l'oeuf.

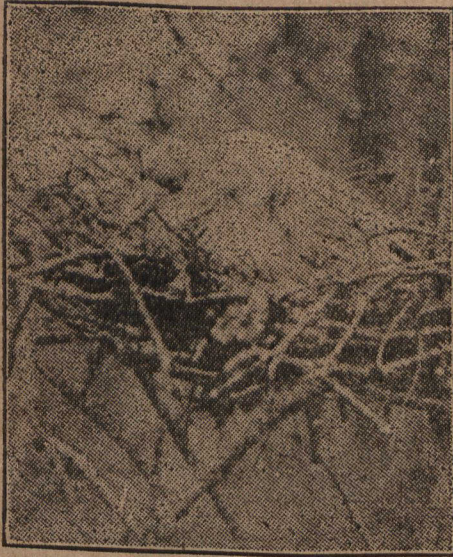
Certaines espèces de cette classe sont d'une précocité vraiment remarquable. Nous avons vu des poules d'eau briser les oeufs qui les renfermaient pour se précipiter immédiatement dans leur élément préféré en se laissant glisser hors du nid.

Les goélands qui ont leurs nids dans les marécages ne craignent nullement, dès l'âge le plus tendre, de se jeter à l'eau à l'approche d'un ennemi.

Disons par parenthèse que les goélands communs et à tête noire semblent avoir de la difficulté à reconnaître leurs rejetons dès que ceux-ci se sont mis à l'eau et au milieu des roseaux parmi ceux provenant



d'autres nids, car nous avons vu fréquemment un de ces oiseaux apporter de la nourriture à des petits d'une autre famille que la sienne.



A l'abri du danger.

La poule d'eau a le don de réunir ses petits auprès d'elle en les appelant. Ces volatiles, ainsi que les perdrix, etc., agissent en cela comme la poule domestique. Les jeunes pluviers obéissent avec empressement aux instructions de leurs parents qui leur sont données sur différents tons de voix.

Ces petits peuvent échapper au danger plus facilement que beaucoup d'autres et être emmenés dans les endroits où la nourriture est abondante.

Le chevalier (oiseau du genre des bécasses), qui fait son nid dans les marais, conduit ses petits à des milles de distance, près du rivage, sur des plages qui sont pour eux d'excellents terrains de chasse.

La bécasse a des habitudes plus remarquables encore. Cet oiseau est très nomade et dès le lendemain de leur éclosion il

est inutile de chercher les petits près de leur nid: ils ont été transportés par leurs parents à des milles de distance peut-être. Comment ce transport est-il effectué? C'est une question qui n'a pas encore été résolue.

Chacun a remarqué que les premières plumes des jeunes oiseaux ne ressemblent en rien à celles de leurs parents. C'est que si le plumage des adultes est charmant et approprié pour eux-ci il ne serait pas convenable pour un oisillon.

Tout le monde sait que le rouge-gorge, par exemple, a la poitrine rouge, mais le duvet des petits de cette espèce est moucheté dans le genre de celui de la grive. Pourquoi cette différence de toilette? Simplement pour la protection des rouge-gorges nouveaux-nés dont la couleur s'harmonise parfaitement avec celle du nid et des branchages.

Les jeunes merles ont un duvet brun moucheté et les jeunes verdiers sont tachetés de différentes couleurs. Ces oiseaux courent les plus grands dangers lorsqu'ils



La première sortie.

quittent leur nid pour la première fois, mais le ton de leurs plumes leur permet de se soustraire facilement à la vue de



leurs ennemis dès qu'ils sont en état de sauter d'un endroit à l'autre.

Les jeunes poules d'eau qui abandonnent leur nid très tôt sont protégées par un duvet d'un noir de suie. Quand elles nagent, le bec à la surface de l'eau et le corps complètement submergé, il est presque impossible de les apercevoir.

Il serait facile de citer beaucoup d'autres exemples prouvant la sagesse de la Nature relativement au premier plumage des oiseaux, mais nous croyons en avoir assez dit pour convaincre le lecteur. Pussions-nous aussi l'avoir intéressé à une étude qui, s'il la pratique, sera pour lui une source intarissable de surprises et d'agréments.

### PAR TELEPHONE

DURANT un banquet qui avait réuni plusieurs centaines de convives à l'hôtel Blackstone, de Chicago, on avait installé à chaque siège un petit téléphone privé qui fut utilisé durant la soirée pour entendre un discours du président Hadley, qui était retenu à sa maison à New-Havane.

D'après certains arrangements spéciaux, à une distance de 1,600 milles, l'auditoire pouvait distinguer la voix de l'orateur avec netteté tandis que ce dernier pouvait entendre les applaudissements et les interruptions les plus minimes.

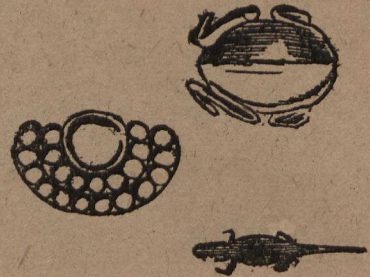
Le président Hadley avait été présenté par le président du banquet avec beaucoup de courtoisie et de délicatesse et l'orateur fit un discours des plus intéressants qui dura plus d'une heure.

Les plus hauts mâts d'un navire à voiles sont 160 à 180 pieds et exigent de 60,000 à 100,000 verges de coton.

## LES ORNEMENTS CHEZ LES INCAS

DANS certaines régions du Mexique et de l'Amérique du Sud, on a découvert parmi les dépouilles d'anciens cimetières, des ornements d'or et d'argent que l'on croit avoir appartenu aux Incas.

Ces peuplades d'autrefois avaient la coutume d'enterrer avec leurs défunts les bijoux personnels de ceux-ci, leurs habits et des vaisseaux contenant de la nourriture pour faire le long voyage.



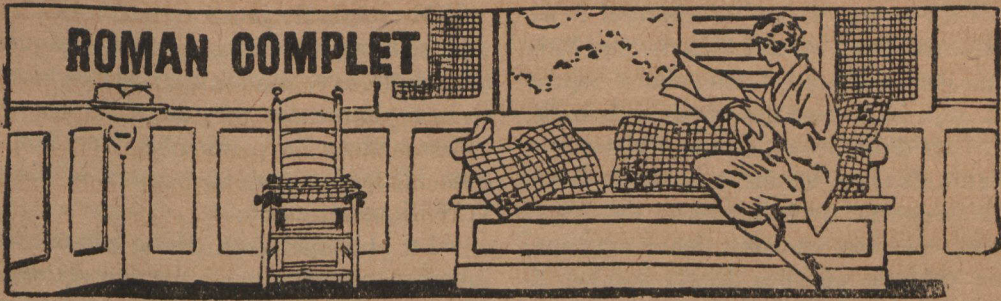
Les Incas enterraient leurs morts dans de grandes tours nommées "chulpas". Un grand nombre de celles-ci avaient une forme ronde et d'autres étaient carrées.

Les Incas n'employaient pas le mortier mais avaient une adresse extraordinaire dans l'assemblage des pierres. Quelques tours ne contenaient qu'une chambre, d'autres deux.

Certains ornements trouvés prouvaient une adresse considérable de fabrication et une conception très artistique dans leur dessin.

Un professeur américain prédit que dans 1,500 ans, la ville de Chicago sera inondée par l'eau du lac Michigan. Elle est inondée à raison d'une moyenne de 9 pouces par 100 ans.





# L'INCONNU

PAR HENRY FRANZ

## PROLOGUE

Le repas venait de finir. M. Luzarches se leva, développant sa haute taille, et, sans daigner rompre le mutisme absolu gardé depuis le commencement du dîner, sortit de la salle à manger. Quelques instants après, on entendit se refermer violemment la porte de son cabinet de travail, situé à l'autre extrémité du vestibule. Ceux qui restaient autour de la table se regardèrent, visiblement étonnés.

—Ton mari est bizarre depuis quelques jours, Roberte, remarqua le père de Madame Luzarches, un homme de soixante ans, à la majestueuse barbe grise.

La femme du banquier eut un soupir, accompagné d'un geste évasif.

—Ses affaires sans doute lui ont causé quelque ennui. Je ne puis que supposer, Auguste entend garder pour lui seul ses préoccupations; j'ai vainement essayé de lui démontrer que deux époux doivent mettre en commun les peines aussi bien que les joies!...

Monsieur Vimal fit claquer ses doigts d'un air mécontent:

—Sur ce point, tu as raison contre lui. Je ne puis comprendre que ma petite Roberte, si sérieuse, soit encore traitée en enfant, après huit ans de mariage.

Le troisième des convives, qui demeurait silencieux, se mit à rire, tout en se levant pour suivre son père et sa soeur au salon, où le café venait d'être servi. C'était un jeune homme d'environ trente ans, petit, d'aspect malingre, et très laid, mais d'une laideur intelligente, attirant au lieu de repousser. Il paraissait d'ailleurs prendre allègrement son parti de sa disgrâce physique, à en juger par le sourire de belle humeur éclairant sa face spirituelle, complètement imberbe.

S'asseyant à sa place favorite, près d'une fenêtre, Monsieur Vimal poursuivait:

—Cet ennui, s'il y en a un, ne peut être sérieux. L'habileté reconnue d'Auguste, sa presque infailibilité en matière financière me laissent fort tranquille à cet égard. Votre situation ne court aucun risque.



—N'est-ce pas le point essentiel ? fit **Roberte** avec une involontaire ironie. Puis comme, en sa délicate bonté, elle se reprochait déjà la phrase qui, dans sa bouche, avait l'air d'une leçon, elle se dirigea vers le piano, l'ouvrit, et une cascade de notes perlées s'égrena dans la pièce.

Insensible aux charmes de la musique, même exécutée par des doigts habiles, le veillard s'adressa à son fils :

—Vraiment, ta soeur semble parfois ne pas comprendre tout le mérite de son mari !

—Le phénix des banquiers passés, présents et futurs ! Honnête homme, bon époux, bon père et admirable gendre ! proclama **Max Vimal** avec emphase. Comme épitaphe, ça ferait très bien. Quel dommage qu'on ne puisse y ajouter : bon chrétien !

Un geste impatienté coupa court à l'ironique éloge du jeune homme.

—Je ne te demande pas ton opinion, je sais que tu ne négliges aucune occasion de dénigrer ton beau-frère.

**Max** se retourna, laissant retomber le rideau de tulle qu'il avait soulevé pour suivre de l'oeil le va et vient des passants, sur la place du Pont.

—Tu interprètes mal mes sentiments : le mari de ma soeur ne saurait m'être antipathique. Puis-je oublier, en outre, que son entente des affaires nous a sauvés autrefois, lorsque tu le croyais acculé à la faillite. Mais je me demande, parfois, si tu ne t'es pas exagéré les devoirs de la reconnaissance...

—Vas-tu insinuer une fois de plus que j'ai contraint ma fille au mariage ? s'écria **Monsieur Vimal**, dont un commencement d'irritation faisait trembler la voix.

—Encore une discussion, lança l'organe clair de **Roberte**. Dois-je aller vous servir d'arbitre ?

Elle cessait de jouer et retournait vers eux le tabouret. Elle apparut, exquisement jolie, avec son teint laiteux de blonde et le rayonnement très doux de ses prunelles couleur de pervenche. Une fois de plus **Max**, sincèrement, admira sa soeur. Il répliqua en riant :

—La politique nous divise comme toujours, soeurette. Joue-nous une valse de **Chopin**, nous nous retrouverons d'accord pour t'applaudir.

Docile, elle s'exécutait. **Max** vint s'asseoir près de son père et reprit :

—Ma soeur avait dix-sept ans. A cet âge, il est permis de s'illusionner sur les sentiments de son coeur. Et puis, ne l'oublie pas, elle venait de partager nos angoisses et, se voyant sauvée, elle s'est associée à notre élan de gratitude. **Monsieur Luzarches** l'adorait, elle a cru sincèrement le payer de retour.

—Mais elle est heureuse, n'est-ce pas ? questionna le père avec anxiété.

—Mon beau-frère a de grandes qualités. **Roberte** n'est pas une de ces femmes romanesques, au cerveau de linotte, appréciant surtout les avantages extérieurs. Depuis la naissance de ses deux fils, je la crois à peu près heureuse, ayant prit bravement son parti de la perte de quelques-unes de ses illusions...

**Maussade**, **Monsieur Vimal** attira à lui un journal dont il fit sauter la bande.

—Elle est riche, belle, aimée. Ne sont-ce pas là les éléments d'un bonheur complet ?

La physionomie de **Max** devint sérieuse, et le regard qu'il posa sur son père était empreint d'une indulgente pitié...

—D'un bonheur matériel ? Oui, sans doute. Mais cela suffit-il ? Si ma mère vivait, elle comprendrait ce qui manque à la félicité de sa fille...

—Ta mère était une sainte, murmura



Monsieur Vimal avec une pointe d'émotion. C'est vrai, Auguste ne partage pas les croyances de sa femme... Qu'importe, puisqu'il la laisse libre et lui permet de diriger à sa guise l'éducation de ses enfants? Ce n'est pas là le fait d'un homme hostile aux choses religieuses...

—Elles lui sont indifférentes, je le sais, reprit Max. Voilà le reproche que je lui adresse, reproche aussi mérité par toi... Tu connaissais les convictions profondes de Roberte, et tu lui as présenté Auguste comme les partageant, et il a dissimulé lui-même jusqu'après le mariage...

Monsieur Vimal baissa le nez dans son journal, un peu embarrassé. Il dit enfin, sur un ton léger :

— Que veux-tu ? Elle ne l'aurait pas accepté, sans ce subterfuge, bien permis à un père voulant assurer l'avenir de sa fille. Où est le mal d'ailleurs ? Elle aura le mérite de le convertir. Il me semble qu'elle a déjà commencé.

Max se leva, pirouettant sur ses talons avec un rire narquois.

—Ah ! oui, il l'accompagne parfois à la cathédrale ou à Saint-André. Petite soeur, à cause de cela, devient très coquette. Elle a remarqué que son seigneur et maître daigne la suivre seulement quand elle arbore une toilette neuve.

Le timbre strident du vestibule empêcha Monsieur Vimal de répliquer. Roberte cessa brusquement son jeu et prêta l'oreille. On entendit la voix de Justin, le domestique, parlementant avec une voix inconnue, puis un bruit de pas ; enfin la porte du cabinet de travail retomba sur le visiteur qu'on venait d'y introduire.

—Sans doute un client d'Auguste, murmura la jeune femme contrariée. Il choisit bien son heure ! Parce que les bureaux du rez-de-chaussée sont fermés, venir le relancer jusqu'en son domicile privé, com-

me si ce n'était pas assez de la journée pour s'occuper d'affaires ! Quel sans-gêne ! Je finirai par ne plus voir mon mari qu'aux heures des repas.

Monsieur Vimal, sans chercher à reprendre la discussion commencée, s'absorba bientôt dans la lecture de son journal. Le frère et la soeur s'assirent l'un près de l'autre et se mirent à causer avec abandon.

Le mariage de Roberte Vimal et d'Auguste Luzarches, huit ans auparavant, avait dénoué heureusement une situation qui menaçait de tourner au drame. Gros négociant en soiries, Monsieur Vimal, par suite de placements imprudents, voyait ses affaires terriblement compromises, et sollicitait vainement un emprunt pouvant le sauver. Avec l'inévitable maladresse de l'honnêteté, il avait laissé deviner l'embarras de sa position, et se heurtait partout à des refus déguisés, mais formels.

Il allait se suicider, n'ayant plus auprès de lui, pour lui prêcher la résignation, l'épouse qui jusqu'alors avait été son bon ange. L'aide généreuse d'Auguste Luzarches vint heureusement relever son courage abattu, et lui donner l'espoir de conjurer le péril.

Spontanément, le banquier mettait à la disposition du négociant son expérience des affaires et un crédit illimité. C'était le salut, et la reconnaissance du père de Roberte fut sans bornes.

Luzarches, à cette époque, avait trente-cinq ans à peine, et on le citait déjà comme un des plus habiles financiers de Lyon. Sa banque de la place du Pont, fondée par son père, prospérait, surtout depuis qu'il en avait pris la direction, à la mort du vieillard, cinq ans auparavant. Son intelligence reconnue de tous, sa grande fortune et sa qualité de célibataire en faisaient alors le point de mire de toutes les mères ayant des filles à marier. Les invi-



tations pleuvaient chez lui, et il les refusait rarement, son tempérament de fer lui permettant de mener de front le travail et le plaisir. Partout, il apportait sa froideur calculée, sa nonchalance étudiée, et la hautaine impassibilité de son visage, masque impénétrable ne laissant transparaître aucune émotion.

Au fond, pourtant, sa vanité masculine se trouvait flattée d'être encensée de toutes parts. Devinant le but intéressé de tant de flatteries, il en riait en dedans, se promettant de prolonger cet état de choses le plus possible et ne manifestant nul attrait pour le mariage, trop égoïste pour désirer placer une famille sur son chemin, quand il trouvait si commode d'y marcher seul. Mais il rencontra Roberte Vimal, à une soirée de contrat, et toutes ses prévisions de sagesse furent déroutées. Il aimait comme on n'aime qu'une fois.

On devine le mobile de l'aide apportée au négociant. Rien pour rien, c'était la devise américaine du banquier. Pendant deux ans, il continua à jouer son rôle de providence désintéressée. Il ne pouvait songer de suite à épouser une enfant de quinze ans. La patience est l'arme des forts : il attendait.

Quand le relèvement de la maison Vimal fut un fait accompli, Auguste engagea le négociant à vendre sans tarder et à se délivrer ainsi du fardeau des affaires. Monsieur Vimal, comprenant la sagesse de ces raisons, lui donna pleins pouvoirs. Auguste trouva presque aussitôt un acquéreur, offrant des conditions avantageuses. Quelques mois après, grâce à lui, le père de Roberte, déchargé de toutes responsabilités, se trouvait en possession d'un fort joli capital, que Luzarches lui promettait d'augmenter très vite, par d'heureuses spéculations.

Après tant d'efforts, Luzarches estimait

avoir bien gagné la main de Roberte. Il l'obtint, à l'époque qu'il s'était fixée. Elle avait dix-sept ans; lui, trente-huit. Deux fils, à quatre ans d'intervalle, étaient nés de cette union. Pour tous, Roberte était la plus heureuse des femmes; pourtant elle s'attristait souvent, car son âme ardente avait rêvé des joies plus nobles et plus grandes. Elle le redisait une fois de plus, ce soir-là, à Max son confident habituel, tandis que Monsieur Vimal dodelinait de la tête, ayant fini par s'assoupir sur son journal, et faisant entendre d'intermittents ronflements.

—Je l'excuse au fond, ajoutait-elle. Il n'a pas reçu comme nous les pieux enseignements d'une mère chrétienne.

—Tes fils te devront ce bienfait, dit Max. Courage, petite soeur, il faut toujours semer, même sans espérance de moisson; si d'un côté le terrain est aride, ces jeunes âmes, en revanche, ne sont-elles pas un champ tout préparé?

Le visage du jeune homme perdait son expression railleuse en prononçant ces paroles, empreintes, on le sentait, d'une sincère conviction. C'est que Max était un apôtre dans toute l'acceptation du terme. Sa complexion malade lui interdisait tout travail régulier. Il avait néanmoins étudié la médecine, afin de pouvoir se consacrer au soulagement des pauvres gens, nombreux dans ce quartier ouvrier de la Guillotière, et, tout en soignant avec dévouement les corps, il ne négligeait aucune occasion d'éclairer et de guérir les âmes.

Roberte se penchait vers son frère, baisant la voix :

—Je serai tout à fait franche avec toi. Le mois dernier, je croyais toucher au but; jamais encore je n'avais senti son âme aussi proche de la mienne... Depuis, ses préoccupations ont été plus fortes que mon



désir; je le vois à peine. Il se montre de plus en plus absorbé, comme aujourd'hui, tiens, pendant le dîner. C'était si visible que le père lui-même s'en est aperçu!

—L'as-tu interrogé?

—Oui, il n'a pas répondu, et depuis lors évite de se trouver seul avec moi. Par quelques paroles échappées à ses sommeils fiévreux je crois pourtant avoir deviné: il a dû éprouver dernièrement des pertes sérieuses à la Bourse. Sais-tu ce que c'est qu'une société de Port-Rio?

Max se frappa le front.

—J'y suis! Je me souviens qu'il conseillait ces actions jadis, comme placement sûr. Il a dû en acheter une quantité, et toute l'affaire n'est, paraît-il qu'une gigantesque escroquerie, présentée avec une audace stupéfiante. On parle même de poursuites exercées contre de hautes personnalités... Mais si c'est cela, Roberte, il faut savoir.

—Sans doute, mais par quel moyen? Questionner encore mon mari? Je n'oserai jamais!...

Elle s'interrompit et se dressa à demi sur son fauteuil effrayée. Des pas précipités, des appels, des carillons multiples se faisaient entendre. Réveillé par tous ces bruits, Monsieur Vimal demeurait effrayé, les yeux à moitié ouverts, balbutiant, la voix encore pâteuse:

—Que se passe-t-il, Roberte? C'est le feu?

Max avait bondi à la porte, l'ouvrait, interpellant Justin qui passait en courant, venant du cabinet de travail, et se disposait à descendre l'escalier:

—Qu'y a-t-il donc?

Le domestique courait toujours, Max entendit:

—Je vais chercher un médecin, mais je crois qu'il n'en a plus besoin... Allez vite en attendant...

Il disparut. La stupeur clouait Max à sa place. Roberte épouvantée s'élança, le bousculant pour sortir, et se dirigea vers le cabinet de travail, le cœur étreint par une horrible anxiété. Qu'allait-elle trouver dans cette pièce? Son mari blessé, mort peut-être?...

En entrant, elle fut délivrée de l'atroce appréhension: la première personne qu'elle aperçut fut le banquier lui-même, un flacon à la main. Monsieur Luzarches était agenouillé devant un grand fauteuil de cuir, sur lequel gisait un homme assez âgé, et lui faisait respirer de l'éther. L'odeur écoeurante du révulsif emplissait l'appartement. Attirés par les appels, les domestiques et la concierge étaient là aussi, s'efforçant, avec une bonne volonté maladroite, de seconder leur maître, et émettant force commentaires.

—Il avait l'air bien portant quand Justin l'a fait entrer tout à l'heure.

—On dirait un mort. Pauvre homme!

—Monsieur Luzarches est aussi pâle que lui!

—Il y a de quoi? Voir quelqu'un tomber comme ça, tout à coup! Et puis, c'est peut-être un parent, un intime.

—Je ne crois pas. Avant de monter, il m'a demandé si Monsieur le recevrait, malgré la fermeture de la banque, ajoutant qu'il était pressé et ne pouvait attendre à demain matin.

C'était la concierge, ventripotente personne, qui venait de donner ce renseignement, au moment où Roberte entra, suivie de son frère. De suite, Max était allé à l'homme et l'examinait, tandis que le banquier tournait vers sa femme un regard affolé, lui montrant sa face aussi blême que celle de l'inconnu, et ses mâchoires qui s'entrechoquaient avec un bruit de castagnettes, sous l'influence d'un ébran-



lement nerveux ayant eu raison de son flegme habituel.

En un dialogue bref, demandes et réponses se croisaient fiévreuses.

—Quel est cet homme?

—Je ne sais pas. Je le vois pour la première fois. Il m'a demandé quelques renseignements financiers. Je lui répondais, quand il s'est évanoui... J'ai vainement essayé de le ranimer...

—Tu es souffrant aussi? Je te trouve bien pâle...

—L'émotion, sans doute... Je l'ai cru mort. J'étais si troublé que je ne parvenais pas à le relever, à le porter sur ce fauteuil...

—Il n'a pas dit son nom, pas donné de carte?

—Non. Justin n'a pas osé insister, le croyant connu de moi, et l'a introduit tout de même.

—Tu as envoyé chercher un médecin?

—Oui. Dans mon affolement, j'oubliais que Max était au salon. Mais les soins de deux docteurs ne seront pas de trop, j'imagine.

—Ils seront malheureusement inutiles, prononça tristement Max, se relevant. Cet homme est mort!

Le banquier et sa femme eurent un même cri:

—Mort! C'est impossible!

Le médecin arrivait; un coup d'oeil lui suffisait pour confirmer le diagnostic de son jeune confrère. Par acquis de conscience, il s'agenouillait pourtant, à son tour, devant le corps inerte, prenait les mains glacées et écoutait à la place du coeur. Tous se taisaient, consternés; Roberte oubliait son propre effroi pour s'occuper de son mari, qui semblait prêt à défaillir, et auquel son beau-frère prodiguait des soins, et Monsieur Vimal, arrêté

sur le seuil, considérait la scène avec stupeur.

Le docteur secoua la tête, ayant achevé son minutieux examen. Il s'approcha de Max, échangea quelques phrases avec lui, à voix basse, puis appela un des domestiques.

—Passez au commissariat du quartier, informez du décès. Ils feront le nécessaire. C'est bien ce que vous pensiez, mon cher confrère, une embolie foudroyante. Vous connaissiez ce malheureux, Monsieur Luzarches?

Incapable de parler, le banquier fit un signe négatif. Il se soutenait à peine; de grosses gouttes de sueur perlaient à son front et il respirait avec effort, comme quelqu'un ayant reçu un choc violent.

Roberte implorait d'un regard inquiet son frère et le docteur. Ce dernier s'empressait de la rassurer:

—Emmenez Monsieur Luzarches dans sa chambre; il a besoin de repos et ne peut rester auprès de ce cadavre. On ira le prévenir, si le commissaire désire l'entendre.

Max avait vu bien des fois son beau-frère coudoyer, sans en être ému, les pires détresses. Cette attitude du banquier, démentant son impassibilité coutumière, faisait naître en l'esprit du jeune homme un étonnement compliqué de vagues soupçons.

—A coup sûr, songeait-il, sans quitter Monsieur Luzarches des yeux, il y a autre chose!

Sentant peser sur lui le poids de ce regard, Auguste releva le front. Une seconde, les deux hommes se fixèrent. Le mari de Roberte se redressa, respira longuement, pressant ses tempes de ses mains, comme pour s'éveiller d'un cauchemar, et, la voix redevenue assurée, déclara, sem-



blant vouloir répondre à la pensée de son beau-frère :

—Je me croyais fort, et je n'ai pu dominer mon émotion, en songeant que j'ai peut-être été, par ma révélation, la cause de ce triste événement.

Tous eurent une exclamation de surprise. Le banquier poursuivit, sans attendre les questions :

—Ce malheureux désirait se défaire d'actions de la Société de Porto-Rio, qui constituaient, m'a-t-il déclaré, tout son avoir. Je lui ai appris que ces titres, en raison du krach survenu, avaient tout juste la valeur de chiffons de papier, et c'est alors...

Charitablement, le docteur interrompit :

—Ce qu'il a su par vous, le premier venu le lui aurait révélé, apprenant qu'il possédait ces titres. L'émotion éprouvée a pu sans doute hâter sa mort, mais de bien peu. Ces affections cardiaques ne pardonnent pas, et cet homme est presque un vieillard...

C'était aussi l'opinion de Max, que l'explication donnée par le banquier avait rasséréiné, et dont l'inquiétude vague s'était dissipée, devant le sang-froid revenu de Monsieur Luzarches.

—Je crois aussi, Auguste, dit-il, que vous n'avez à vous reprocher aucune responsabilité.

—Evidemment, appuya Monsieur Vimal. Cet homme serait mort dans la rue, étant malade. Il est venu expirer chez vous : c'est fort ennuyeux, mais vous n'y pouvez rien ! C'était son heure !

L'enquête ouverte par le commissaire, au sujet de ce lugubre incident, ne donna aucun résultat. Le banquier se borna à répéter les explications déjà fournies. La mise de l'inconnu, propre, mais simple, ne révélait rien de sa position sociale, et son linge ne portait aucune marque. Sur lui,

pas de papiers, seulement un petit portefeuille contenant, avec une page de carnet, sur laquelle était griffonnée l'adresse de Monsieur Luzarches, une liasse de titres de la compagnie de Port-Rio. Il y en avait pour vingt mille francs, et cette découverte corroborait la déposition du mari de Roberte.

On enterra l'homme mort le surlendemain. Un compte-rendu de l'événement, le portrait de l'inconnu furent publiés vainement par les journaux lyonnais et ceux de la capitale. Aucun indice ne vint éclaircir le mystère, et nul, bientôt, ne s'en préoccupa plus.

## CHAPITRE I

Cours de la Liberté, devant le luxueux magasin de corsets portant comme enseigne : "A la Pervenche", un groupe d'ouvrières stationnait. Toutes étaient jeunes, allant de dix-huit à vingt-quatre ans, et toutes paraissaient jolies, grâce à ce je ne sais quoi qui caractérise cette classe de cigales laborieuses. C'étaient les corsetières de la fabrique, dirigée par une riche veuve, Madame Oulvard.

Elles papotaient avec animation, assez haut pour que les passants pussent saisir des lambeaux de phrases.

—Irène est allée retenir les places. Demain, il serait trop tard : il n'y aurait plus que les marchands de contremarques...

—On dit que la pièce est épatante !

—Gilberte m'a raconté, en gros. Elle l'a vue jouer à Paris, l'an dernier.

—C'est si beau le théâtre ! Moi, j'en suis folle !

—Moi aussi ! J'irais tous les jours, si j'étais riche !

Sous la porte cochère servant à la sortie du personnel, une jeune fille apparaissait et venait se joindre au club féminin.



Des exclamations l'accueillirent...

—Enfin!

—Nous prenions racine à t'attendre, ma petite Claudie!

—Elle a fait durer le sermon, la patronne?

—Pas de gros ennui, au moins? C'est mauvais signe, habituellement, quand elle retient les ouvrières à la sortie!

Claudie eut un sourire un peu timide.

—Madame Oulvard est très bonne. Elle m'a offert la place de Caroline, qui nous quitte pour se marier.

Il y eut un brouhaha de phrases admiratives, un peu jalouses:

—Tu as accepté?

—Si elle a accepté! Peux-tu lui demander ça!

—Deuxième contremaîtresse! A vingt ans! En a-t-elle une chance, cette Claudie!

—Il faut que tu te sois mise joliment dans la manche de la patronne! Donne-moi ton secret pour l'appriivoiser, veux-tu?

—C'est tout de même un tour de faveur: il y en a de plus anciennes!

—Et d'aussi habiles! Enfin c'est comme ça, dans la vie... on voit toujours des injustices...

—Si tu crois que nous allons t'obéir, te respecter! Il faudrait que tu aies au moins les trente ans de Caroline!

Claudie Rioncey ne pouvait, à travers ce concert, placer une parole. Elle ne l'essayait pas d'ailleurs, un peu démontée par cette soudaine hostilité. C'était une grande et forte fille, dont les magnifiques cheveux bruns faisaient ressortir la peau blanche et les traits d'une imposante régularité. Quand elle baissait les yeux, on l'aurait prise pour une femme; on lui donnait quinze ans, quand elle regardait en face, et le contraste était bizarre et char-

mant, de ces allures de déesse, et du candide rayonnement des prunelles grises, si claires qu'on eût cru pouvoir, par elles, arriver jusqu'au fond de l'âme.

En ce moment, elles exprimaient l'étonnement pénible éveillé par la rencontre d'un obstacle inattendu, et les lèvres roses tremblaient, s'avancant en une moue de petite fille grondée, qui va pleurer. La dernière exclamation la tira de son mutisme:

—Je crois, dit-elle doucement, que vous ne voudriez pas faire de la peine à une compagne qui vous aime bien? J'étais loin de songer que Madame Oulvard me choisirait, et je vous assure que je n'ai rien fait pour l'influencer.

Sans qu'on l'entendit venir, la deuxième contremaîtresse remplacée, Mademoiselle Caroline, qui sortait à son tour, s'était rapprochée et avait écouté. Elle intervint:

—Dis même que tu as tout fait pour éviter cet honneur. Claudie est la meilleure d'entre vous, Mesdemoiselles: si vous l'aviez entendue tantôt alléguer sa jeunesse, son inhabileté à certains travaux, cherchant à mettre en avant vos qualités et se prétendre votre inférieure, vous auriez honte d'avoir parlé comme vous venez de le faire! Madame Oulvard a dû presque se fâcher, pour qu'elle accepte. Oh! ce n'est pas la peine de m'écraser le pied, Claudie, je ne veux pas me taire: il faut qu'elles sachent...

Spontanément, toutes les mains se tendirent. En ces âmes de gentilles linottes, il n'y avait pas longtemps place pour le dépit ou la rancune. Toutes sentaient trop, d'ailleurs, la réelle supériorité de Claudie. Celle-ci, heureuse de ce revirement, répondait aux étreintes et achevait de désarmer les dernières résistances en ajoutant:



—J'ai accepté, mais je compte que vous me rendrez la tâche facile, en vous montrant indulgentes pour mon inexpérience et en ne me refusant pas vos conseils.

Caroline avait sauté dans le tram qui passait. Les autres se mirent à marcher sur le large trottoir de droite. Claudie voulait presser le pas, une des ouvrières la retint.

—Nous avons le temps. Ta grand'mère ne te mangera pas pour une heure de retard. Que décides-tu, pour la soirée de demain aux Célestins? Nous y serons toutes!

—Je te l'ai déjà dit; cela ne me tente pas.

—Est-ce possible! On donne: "Que Suzanne n'en sache rien", et Galipaux joue le principal rôle!

Claudie eut un geste insouciant:

—Je préfère aller me coucher, et ne pas arriver le lendemain à l'atelier avec une mine de papier mâché, comme vous l'aurez toutes!

Ce refus ne faisait pas le compte des jeunes filles. Elles insistèrent.

—Pas d'excuses! s'écria la grosse Irma, bonne enfant que toutes aimaient à cause de son excellent caractère et de son amusante brusquerie. Nous irons demain rue des Trois-Pierres, et nous t'enlèverons avec la permission de maman Rioncey! Est-ce dit?

Toutes se ralliaient avec enthousiasme à la proposition. Claudie, devenue très sérieuse, suspendit sa marche, et toutes s'immobilisèrent à son exemple. Elle dit alors en rougissant:

—Je vous remercie de tenir ainsi à ma compagnie. Je regrette de devoir vous refuser; mais ma place n'est pas au théâtre. Je n'irai point.

Léontine, la plus âgée de la bande, haussa les épaules.

—Encore tes scrupules! Tu tiens donc bien à te priver de tout plaisir? Si telle est ton intention, entre au couvent! Tu feras une religieuse modèle. Je t'assure que la pièce est très convenable. Voyons, puisque nous irons! Nous ne voudrions pas mal faire?

Le premier embarras de Claudie avait disparu. Elle poursuivit, avec une douceur sous laquelle on sentait une immuable résolution.

—Vous ne croyez pas mal faire, je le sais; mais je sais aussi que les pièces jouées sont rarement morales. Bonne maman et André me l'ont dit maintes fois: le théâtre n'est pas l'école de la vertu. Je n'ai pas la prétention de vous blâmer, je suis moi-même trop imparfaite, et je vous supplie de ne pas vous froisser de mes paroles. J'ai obtenu de faire partie des enfants de Marie de Saint-André, et nos statuts interdisent aux sociétaires, sous peine d'exclusion, les bals, les théâtres, et autres divertissements dangereux. Etre membre de cette pieuse association est pour moi un si grand bonheur que je souhaite toujours m'en montrer digne. Vous voyez qu'il est bien inutile de chercher encore à me décider.

Toutes avaient écouté, un peu interdites, subissant inconsciemment l'irrésistible ascendant du bon exemple. Léontine fit une révérence ironique:

—Compliments à ton frère, Mademoiselle la Vertu! Il a su endoctriner son élève. Nous n'insistons pas. Mademoiselle est sans doute présidente?

Claudie parut ne pas saisir l'ironie et répondit:

—Non, je suis simple conseillère. Pardonnez-moi de vous quitter, mais bonne-maman doit m'attendre avec impatience.

Elle distribuait les "Au revoir" à la ronde, et son gentil sourire désarmait une



seconde fois la malveillance. Puis, laissant les ouvrières flâner aux séduisants étalages, elle se dirigea hâtivement vers le quartier de la Guillotière.

Elle venait de l'atteindre et s'engageait dans la rue des Trois-Pierres, où elle demeurerait, quand elle s'arrêta, vaguement inquiète. Un homme dont elle ne pouvait distinguer le visage venait de se dresser devant elle et lui barrait le passage. Il paraissait ivre à demi car il chancelait.

—Eh bien, la petite belle, ricana-t-il, on ne dit pas bonjour aux amis?

Claudie frissonna; elle venait de reconnaître Jules Varnal, ouvrier électricien du quartier, qui lui avait fait naguère des propositions de mariage repoussées sans même examen, sa mauvaise conduite et ses opinions anarchistes étant trop connues de Madame Rioncey et de sa petite-fille. Il se tenait devant elle, les bras étendus, se dandinant avec toute la grâce d'un ours qui danse, grotesque et effrayant.

Elle eut un rapide regard circulaire: le jour commençait à décroître, et ce coin de rue était complètement désert.

—Laissez-moi passer! prononça-t-elle aussi froidement qu'il lui fut possible, essayant de l'intimider par le calme menteur de sa voix et de son attitude.

Il avança d'un pas et répliqua, brutal:

—Soit, mais pour prix du passage, tu vas m'embrasser, et tu me promettras d'être gentille à l'avenir. C'est dit?

Il lui prit le bras, violemment. Elle tenta de fuir, mais ne réussit qu'à resserrer l'étreinte qui lui bleussait les chairs. La douleur lui fit jeter un cri, vite étouffé par une large main s'appliquant sur ses lèvres. Maintenant, il lui parlait de si près que son haleine lui soulevait le cœur de dégoût.

—Voyons, ne fais pas ta mijaurée, ma petite Claudie... A-t-on jamais vu une

jolie fille comme toi être aussi méchante!

Claudie ferma les yeux, murmurant mentalement une prière. Soudain, à son inexprimable étonnement, elle se sentit libérée. Une poussée brusque venait d'envoyer à quatre pas le brutal agresseur, dont l'équilibre déjà instable s'était dérangé tout à fait, et qui demeurait allongé sur le trottoir, assommé par l'ivresse.

Claudie regarda son sauveur. C'était un grand jeune homme de vingt-sept ans, simplement, mais élégamment vêtu, à la physionomie extrêmement distinguée. A quelques pas, une jeune fille d'une vingtaine d'années, ayant avec lui une grande ressemblance, mais aussi blonde qu'il était brun, et vêtue d'un tailleur bleu Nattier, paraissait attendre l'issue de la lutte.

—Enfoncé, au premier choc! Tu peux venir, Paule, dit joyeusement le défenseur de Claudie.

Celle-ci avait balbutié une phrase de remerciements. A ce nom, elle se retourna, et aussitôt courut vers l'arrivante les mains tendues, avec un cri de joie:

—Mademoiselle Paule!

—Comment! c'était vous, ma pauvre amie? s'écria la jeune fille en tailleur, avec une vivacité émue. J'allais justement vous voir, et, comme il se fait tard, Hubert a bien voulu m'accompagner. Quel bonheur qu'il soit arrivé juste à point pour vous délivrer de ce grossier personnage!

Le jeune homme s'approchait de sa soeur.

—C'est l'aîné de mes frères, expliquait-elle. Quelle coïncidence, Hubert! C'est précisément de Claudie Rioncey que tu viens d'être le chevalier.

Hubert Luzarches s'inclina, souriant de l'originale présentation.

—Je suis bien heureux, Mademoiselle, d'avoir pu être utile à une amie de ma soeur. Je vous connais par Paule: elle



me parle souvent de vous, et je sais qu'elle vous estime autant qu'elle vous aime.

Claudie rougit au délicat compliment. Paule lui remettait une bourse.

—Puisque je vous trouve ici, je ne monterai pas chez vous. Vous transmettez mes amitiés à votre grand'mère. Voici ce que je voulais vous donner pour la mère Miette. Je sais que vous la verrez demain matin en allant chez Madame Oulvard. Dites-lui que j'irai la voir samedi, si maman va mieux, et qu'elle ne soit plus en peine de son petit dernier; oncle Max fera les démarches pour obtenir son admission au sanatorium, et il est persuadé qu'il guérira.

Pendant que sa soeur donnait ces explications, Hubert regardait Claudie, frappé de sa distinction et de l'originale beauté de sa physionomie. Quand Paule se tut, il parla à son tour.

— Donnez-moi des nouvelles d'André, Mademoiselle; je n'ai pu me rendre dimanche au patronage, mais je compte le retrouver après-demain, au cercle d'études. Vous savez que nous sommes de vieux amis!

Pour parler de ce frère qu'elle chérissait, Claudie retrouva son assurance.

—Je sais qu'il vous doit sa place chez Monsieur Meurel, qu'en toute occasion, vous voulez bien lui témoigner votre sympathie, et sans vous connaître, je me suis bien souvent associée à la reconnaissance de mon frère en vous nommant, ainsi que Mademoiselle Paule, dans mes prières.

—Je vous en remercie, Mademoiselle! Mais André vous a-t-il dit combien je lui ai d'obligations? Je lui sais gré, plus que je ne puis vous dire, de me compter au nombre de ses amis...

— Moi aussi, je connais votre frère dit Paule. Il vient souvent aux Glaïeuls. Maman l'apprécie beaucoup, et oncle Max, si

difficile pourtant, n'a que des éloges à lui accorder. Vous devez être bien fière de lui?

—Pas plus que bonne-maman, répliqua Claudie en riant. Nous le rendrions orgueilleux, si c'était possible. Il n'y a que son cousin Mériolles qui se permette de le contredire parfois.

Le front d'Hubert s'était plissé.

—Joseph Mériolles? Un des employés de la banque? En effet, je me souviens qu'André m'en a parlé comme d'un parent. Vous le voyez souvent?

Claudie s'étonnait de la question sans en comprendre le motif.

—Joseph habite avec nous. Il a perdu ses parents quand il était tout jeune, et bonne-maman l'a gardé depuis. C'est le petit-fils d'une de ses soeurs.

Hubert parut hésiter quelques instants puis prit son parti:

—Je dois vous avertir, puisque ce jeune homme est pour vous presque un frère. Dites à André, à votre grand'mère d'user de leur influence sur lui... Sa conduite est depuis quelque temps fort irrégulière; il joue, il fréquente de mauvaises compagnies. Mon père a l'intention de le remercier. Par amitié pour André, j'interviendrai et il patientera encore. Mais essayez de le détourner de cette voie dangereuse. Nous voici devant votre porte, Mademoiselle. Nous pouvons vous quitter, sans crainte de vous laisser exposée à de nouvelles rencontres.

Il s'éloigna avec Paule, et Claudie, pénétrant dans la maison, commença à gravir ses quatre étages.

## II

Madame Luzarches, se sentant mieux, s'était levée de meilleure heure que de coutume. Elle venait de rentrer de la



messe dominicale et se reposait, étendue sur la chaise-longue de son petit salon, car cet effort, léger pourtant, lui causait une terrible fatigue, et il lui fallait toute sa piété pour le renouveler chaque semaine.

Vingt nouvelles années avaient pesé sur la tête de la radieuse jeune femme de jadis. Prématurément vieillie par les épreuves de l'existence, elle ne conservait de sa beauté que la grâce du sourire, et l'admirable rayonnement de ses yeux. Mais elle pouvait retrouver le passé en regardant Paule, sa vivante image.

La perte de son père, celle, successive, de ses deux derniers-nés, suffisaient à expliquer aux indifférents les rides de son front, et l'habituel pli amer de sa lèvre; mais peut-être avait-elle d'autres sujets de souffrance: cela, Max Vimal seul l'aurait pu dire, lui pour qui sa soeur continuait à n'avoir pas de secrets.

En ce moment, il se tenait auprès d'elle, l'ayant accompagnée à l'office, selon sa coutume. Il s'était pourtant obstiné à conserver son logement de la place du Pont, auprès de l'ancienne maison de banque de son beau-frère. Mais ce dernier, depuis lors, avait quitté ce quartier, trop modeste pour ses prospérités croissantes. Ses bureaux se trouvaient maintenant au centre de Lyon, rue de la République, et il avait acheté, pour y demeurer avec les siens, une des luxueuses villas avoisinant le parc. Max y venait régulièrement chaque dimanche, et très fréquemment pendant la semaine.

Le frère de Roberte aussi avait vieilli, mais son apparence frêle faisait illusion, et il semblait, bien qu'il fût l'aîné, beaucoup plus jeune que sa soeur.

En ce moment, il donnait à la femme du banquier force détails sur des familles de miséreux, et lui demandait la permis-

sion, à ses prochaines visites, d'y conduire sa nièce.

— Que ne puis-je aussi t'accompagner! soupira Roberte. Quel chagrin pour moi d'être clouée presque constamment sur une chaise-longue, sans pouvoir participer activement à tes oeuvres charitables!

Il se pencha vers elle et la baisa au front.

— Tu y participes financièrement, cette aide n'est point méprisable. A propos d'argent, nous avons ouvert une nouvelle salle de patronage. Il nous manque cinquante francs pour l'acquisition d'agres de gymnastique. Peux-tu me les fournir?

Elle eut un geste las, et étendit le bras pour ouvrir un chiffonnier et en tirer sa bourse.

— Prends. Que ne puis-je la donner toute, cette fortune maudite! Sans elle, peut-être, j'aurais éprouvé moins d'angoisses et versé moins de larmes.

Max regardait sa soeur avec compassion.

— Toujours tes sombres idées! Je ne demande pas si tu as obtenu un résultat avec Auguste?

— Tu sais trop que les choses sont au même point, fit-elle avec un amer sourire. J'aurais bien voulu pourtant enregistrer cette victoire avant de mourir!

Elle joignait sur ses genoux ses mains amaigries, et son pur regard allait chercher le Christ de bronze fixé à la tapisserie. A ces dernières paroles, Max se sentit frissonner, comme si l'ange de la mort ainsi évoqué venait de l'effleurer de son aile. Il tenta une diversion:

— Je te trouve mieux depuis quelque temps. Tu sais que je ne mens pas. Le docteur n'est-il point de mon avis?

Elle secoua la tête.

— Je ne puis m'y tromper, ces jours



d'amélioration sont des jours de grâce que m'accorde la bonté de Dieu. Peut-être ne songerai-je pas aux miens, au moment terrible, c'est pourquoi je te redis comme hier : Tu veilleras sur mes enfants, quand je n'y serai plus; sur René surtout, qui m'échappe malgré mes efforts et dont la légèreté m'inquiète. Pauvre enfant ! Il a le coeur si bon, au fond ! Sans ces livres empoisonnés, fruits pernicieux savourés en cachette, il serait le digne frère d'Hubert et de Paule. Tu l'aideras à se ressaisir, n'est-ce pas ?

— Pourquoi parler de ces choses ? interrompit-il doucement. Te sentirais-tu plus souffrante ?

— Non, tu l'as dit, je vais mieux. Mais cela me fait du bien de me confier à toi. Tu m'as toujours comprise. Je ne puis montrer à Auguste que je connais mon état : à quoi bon attrister son humeur déjà si sombre ? Pauvre ami ! Il m'aime bien. Pourquoi s'obstine-t-il à redoubler mes peines en élevant une barrière morale entre nos deux âmes ?

— Roberte !

— Oh ! quel mystère y a-t-il dans cette vie ? Mes efforts n'ont pu le découvrir, mais Auguste me cache quelque chose de terrible, je le sens... Là se trouve le véritable obstacle...

— Tu persistes donc à croire...

— Plus que jamais ! Il n'était pas le même homme, les premières années de notre mariage. Depuis, quel changement ! Ses variations d'humeur, ses brusques accès de sauvagerie, ses inexplicables silences, ses effrois soudains, sont autant de preuves du secret qu'il dissimule soigneusement à ma sollicitude... J'ai longtemps réfléchi à toutes ces choses, Max, et ne crois pas me tromper : c'est la crainte de se trahir qui, de plus en plus, éloigne Auguste de notre intimité d'autrefois ; c'est

l'effroi d'une expiation sans doute nécessaire, qui l'éloigne de Dieu.

Elle se tut, appuyant son front moite sur ses mains effilées. Max réfléchissait, et son instinct lui criait que sa soeur, avec la mystérieuse divination des âmes aimantes, avait l'intuition de la vérité. Le changement de son beau-frère était trop visible. Bien des fois ce même sujet d'entretien avait été agité entre Robert et lui : toujours sans succès, ils épuisaient le champ des hypothèses. Oui, tous deux en étaient sûrs : quelque chose pesait sur l'existence du banquier, et l'angoisse de l'incertitude minait sa femme, hâtant les progrès du mal qui, lentement, la conduisait au tombeau.

— Il y a eu vingt ans hier, murmura enfin Roberte sortant de sa rêverie.

Max tressaillit : leurs pensées s'étaient rencontrées.

— Tu penses à l'homme mort dans le bureau de la place du Pont ? Le souvenir de ce malheureux me revient aussi très souvent. Je m'attriste en songeant que peut-être les siens l'ont vainement cherché, sans avoir au moins la consolation de pouvoir aller prier sur sa tombe.

Une lueur hagarde passait dans les prunelles agrandies de Roberte.

— Max, Max, s'il l'avait tué !

Pour la première fois, elle osait formuler tout haut l'épouvantable supposition qui, si souvent, avait hanté ses insomnies. Max sursauta, puis eut un élan de protestation indignée et sincère.

— Folie ! Il était impossible de se tromper aux causes de sa mort. Crois-tu d'ailleurs ton mari capable de...

— J'ai tort, c'est vrai, je divague parfois ! Pourtant il a changé depuis cette époque... Tu te rappelles ?

— Folie ! répéta Max. Quel serait le mobile ? On ne tue pas un homme pour s'ap-



proprier une liasse d'actions sans valeur... Tu dis vrai cependant... c'est depuis lors... Tiens, parlons d'autre chose, veux-tu?

— Tu as raison, murmura-t-elle. Prions seulement Dieu, s'il y a réellement un secret dans la vie d'Auguste, que mes enfants ne l'apprennent jamais, si sa révélation doit altérer le respect et l'amour qu'ils ont pour leur père!

A ce moment, Hubert entr'ouvrit la porte.

— Oncle Max, êtes-vous là? Pardon de te déranger, maman; tu devrais me permettre d'amener André Rioncey un moment; nous redescendons à l'instant de Fourvières.

Roberte eut un signe d'acquiescement.

-- Quel brave garçon, ce Rioncey! fit monsieur Vimal. Je ne cesse de le proposer en exemple à nos jeunes gens du patronage; il nous en faudrait beaucoup comme lui.

— La soeur est digne du frère remarqua Roberte. J'ai permis à Paule de l'aller voir fréquemment. Quant à l'aïeule, tous s'accordent, dans leur quartier, pour en faire l'éloge. Ces gens-là mériteraient d'être riches!

— La fortune est comme toujours aveugle, répliqua Max avec un sourire à l'adresse d'André qui entra, précédé d'Hubert.

Roberte tendit affectueusement la main au jeune homme, lui indiquant un siège près d'elle.

— J'ai trop rarement le plaisir de vous voir chez moi, Monsieur; donnez-moi vite des nouvelles de votre famille.

— Bonne-maman va bien, Madame; je vous remercie. Claudie a promis de rejoindre ici Mademoiselle Paule, ce soir, à l'issue des vêpres. Je pense qu'elle tiendra sa promesse.

— Je ne lui pardonnerais pas d'y man-

quer, dit une voix riieuse.

André se retourna et devint écarlate à la vue de Paule qui s'avancait, entièrement vêtue de blanc, et le saluait d'un signe de tête et d'un franc sourire. Elle releva le front, les yeux bruns et les yeux bleus se rencontrèrent. Il y avait dans les prunelles sombres d'André autre chose qu'une admiration respectueuse, et cette éloquence muette fut comprise de Paule qui, subitement gênée, alla pour cacher son embarras, se blottir sur une causeuse près de la chaise-longue.

— Maman, murmura-t-elle, embrassant Madame Luzarches, je viens de voir rentrer René et papa, en automobile. Mon frère m'a demandé si tu étais levée; il va venir.

Le visage de Roberte s'éclaira. Depuis trois jours, elle n'avait pas vu son second fils, trop occupé par son existence de joyeuses folies pour trouver le loisir de venir quotidiennement embrasser sa mère. Paule voulait calmer un peu l'amertume qu'elle devinait; elle dit, bien bas, ponctuant ses paroles d'affectueux baisers:

— Ne te fais pas trop de chagrin pour René, petite mère. Au fond, il nous aime bien tous, toi surtout, et il est très bon. Je l'ai vu l'autre semaine relever une pauvre femme qui était tombée, en voulant éviter un auto. Mon frère l'a accompagnée chez elle, et lui a laissé un généreux secours.

— Que Dieu le lui rende en lui accordant la grâce de recouvrer la foi! soupira Roberte avec ferveur.

Craignant de gêner les épanchements de la mère et de la fille, André avait quitté sa place pour se rapprocher d'Hubert et de Monsieur Vimal. Un peu retirés dans l'embrasure d'une fenêtre, tous trois causaient avec animation. Mais André, à la dérobee, louchait vers l'autre extrémité



du salon, cherchant le groupe charmant formé par les deux femmes, et se détournait très vite, comme un écolier en ma-raude, quand il se croyait observé.

André et Hubert étaient du même âge. De leurs deux années de régiment datait leur amitié, profonde et réelle, en dépit de la différence de leurs positions. C'est qu'ils se sentaient égaux sous le double rapport des sentiments élevés et des croyances religieuses sincères. Pour se rapprocher d'André, Hubert, après leur changement de domicile, continuait à fréquenter le patronage de son ancienne paroisse dont Max Vimal assumait pour une bonne part les charges de la direction. Très souvent, les soirs, après la sortie des employés, Hubert quittait la banque avant son père, et au lieu de rentrer directement aux Glaïeuls — c'était le nom de la villa Luzarches — s'en allait flâner sur les quais de la Saône, afin d'y rencontrer Rioncey, à l'heure où celui-ci quittait la manufacture de soieries, dans laquelle il était employé comme dessinateur. André devait cette place à l'amitié du frère de Paule. Très lié avec un des fils du manufacturier, Hubert lui avait présenté quelques-unes des esquisses qu'André, doué d'un véritable sens artistique, s'amusait à crayonner à ses moments de loisir. Frappé des remarquables dispositions du jeune homme, Jean Meurel avait fait sans peine partager son enthousiasme à son père. Le résultat, ce fut l'entrée immédiate d'André dans les bureaux de la fabrique. Il dessinait les nouveaux modèles de soieries brochées, et servait en même temps de secrétaire à Monsieur Meurel, car il avait reçu une très bonne instruction élémentaire, perfectionnée par des cours d'adultes assidûment suivis, et que sa vive intelligence mettait merveilleusement à profit. Il quitta sans regret, pour cette situation conforme à

ses goûts, son atelier de reliure de la rue Duquesne, et se trouva désormais parfaitement heureux.

### III

QUAND les trois hommes eurent épuisé le sujet de leur entretien : le choix d'un décor qu'André devait broser pour la prochaine séance récréative, et sur lequel les avis étaient partagés, ils se rapprochèrent de Madame Luzarches et de sa fille, et la conversation devint générale.

André montrait à Paule plusieurs échantillons de soieries nouvelles, qui devaient sortir au cours de la saison des métiers de Monsieur Meurel ; puis Hubert développait le plan d'une conférence, qu'il se proposait de faire la semaine suivante, au cercle d'études, et son ami, trouvant certains arguments peu orthodoxes, lui promettait en riant de le contredire. Roberte paraissait ranimée au contact de cette forte et vaillante jeunesse ; Max, remarquant le léger embarras de sa nièce ; le trouble à peine dissimulé d'André, regardait alternativement sa nièce et le jeune homme... et un vague projet naissait dans son esprit. Il souriait, mais le sourire faisait bientôt place à un soupir de regret, montrant qu'il se rendait compte de l'impossibilité de réaliser un rêve à peine entrevu.

Tous tressaillirent, désagréablement arrachés à leur causerie intime, au bruit de la porte ouverte violemment, après un léger coup frappé. C'était René Luzarches qui s'annonçait ainsi.

Sans daigner honorer d'un regard André, qui se retirait discrètement, reconduit par Hubert, il vint à sa mère et lui jeta câlinement ses bras autour du cou :

— Ton méchant fils ne t'a pas vue depuis avant-hier, maman ! gronde bien



fort, pour pardonner ensuite: c'est si bon de se faire pardonner par toi!

Il s'était mis à genoux sur un tabouret et se pressait contre elle. Il était demeuré le prototype de l'enfant gâté, en dépit de ses vingt-trois ans. Le régiment même n'avait pu lui faire perdre ses allures efféminées, contrastant si fort avec la virilité hautaine d'Hubert et la robustesse élégante de Paule. Nul ne l'eut pris pour leur frère, car on ne retrouvait en lui aucun de leurs traits. Les siens manquaient de régularité; il était de taille moyenne, mais paraissait grand, vu sa minceur. L'expression de ses yeux déconcertait, par les multiples sentiments qu'ils pouvaient exprimer tour à tour, ou même à la fois, tant ils étaient mobiles, miroirs fidèles de cette âme changeante; bonne, mais faible; de ce caractère en même temps fougueux et irrésolu, courageux et craintif, affectueux et égoïste.

Roberte le considérait avec tendresse, toute disposée à l'indulgence. Elle savait trop la cause du mal pour ne pas l'excuser. A des tempéraments comme ceux de René, il faut le frein d'une éducation sévère; l'enfance délicate de son second fils, son adolescence constamment malade, avaient appelé autour de lui, de la part de son père surtout, toutes les concessions, toutes les faiblesses, et la réaction, le danger passé, était venue trop tard.

La mère avait envie pourtant de prononcer une parole de reproche; mais derrière René, elle apercevait son mari, et la phrase mourut sur ses lèvres. Elle connaissait la prédilection de Monsieur Luzarches pour le second de ses fils, à l'égard duquel il ne supportait pas le plus léger blâme. Max, que cette considération gênait fort peu, se tourna vers son neveu:

— A quelle circonstance devons-nous l'honneur inespéré de ta visite? Viens-tu

nous promettre ta présence, à la conférence d'après-demain soir?

René redoutait l'ironie de son oncle. Il fit bonne contenance et répondit, s'étendant nonchalamment sur le canapé:

— L'éloquence d'Hubert et la vôtre sont une insuffisante compensation à l'ennui que me font éprouver ces soirées. D'ailleurs, je me trouve, moi mécréant, indigne d'être admis en aussi édifiante compagnie. Je préfère aller dormir autre part.

Le petit rire sec du banquier approuvait les paroles de René. Roberte retrouvait son énergie:

— Ton retour m'est pénible, mon enfant, si tu dois me faire entendre de telles réponses. Je te prie de me les épargner.

Il se soulevait un peu:

— Petite mère, pourquoi te fâcher? Mon excès de franchise te paraît blâmable; préférerais-tu me voir hypocrite?

— Je préférerais retrouver le René que j'aimais autrefois.

— Ce qui veut dire que tu ne m'aimes plus, maman méchante?

Ses lèvres avançaient en une moue boudeuse, sous la fine moustache châtain clair. La voix incisive du banquier prévint la réponse de sa femme:

— Ta mère aurait tort: pourquoi te blâmer d'un amour du plaisir naturel à ton âge, et qui ne t'empêche nullement de remplir tes devoirs?

— Mais qui lui fait négliger ses devoirs religieux, les plus importants de tous: Voilà plusieurs semaines qu'Hubert assiste seul aux offices du dimanche et aux réunions habituelles.

D'un geste sec, le banquier coupa net la phrase de Roberte:

— Dès qu'il lui déplaît d'y assister, il fait bien de s'abstenir. Il n'est plus un enfant, qu'on doive continuellement tenir en lisière. Tu oublies trop, ma chère amie,



que notre fils est aujourd'hui un homme.

— Tandis que nous restons toujours des bébés, Hubert et moi, lança la voix mordante de Max. La religion est le tuteur nécessaire aux simples d'esprit, aux natures faibles; il appartient aux hommes intelligents et forts de se passer de Dieu!

Luzarches mordit avec fureur ses lèvres trop minces sous la moustache grisonnante. Mais il se tut, sachant par expérience qu'il en coûtait de riposter aux coups de boutoir de son beau-frère, et se contenta de passer une main distraite dans sa chevelure légèrement éclaircie aux tempes, geste qui, dans ses moments d'énervement lui était habituel.

En dépit de ses soixante-cinq ans bien sonnés, Auguste Luzarches, demeuré très droit et fort mince, semblait encore en pleine possession de sa vigueur et de ses facultés, paraissant supporter allègrement le poids du temps, si lourd aux épaules lassées de Roberte.

D'un peu près l'impression première se modifiait. On apercevait alors la moustache et les cheveux striés de fils blancs, la calvitie commençante, les rides multiples sillonnant comme un réseau ce visage hautain, durci en une impassibilité voulue, contrastant avec l'éclair qui parfois jaillissait des prunelles fauves.

Paule parlait bas à René, lui adressant de tendres reproches qu'il recevait avec assez de bonne grâce, car il adorait cette soeur, sa cadette de trois années. Entre les autres assitants régnait un silence gêné. La rentrée d'Hubert fit diversion.

— Qui donc était avec toi, tout à l'heure? questionna le banquier, qui n'avait prêté qu'une vague attention à André. Les relations de son fils aîné l'intéressaient d'ailleurs si peu qu'il ignorait jusqu'au nom des jeunes gens que fréquentait Hu-

bert, et posait la question seulement pour renouer l'entretien.

— Il m'a semblé reconnaître un ouvrier de chez Meurel, fit René. Me suis-je trompé?

— Nullement. C'était en effet mon ami André.

Le père haussa les épaules:

— Ton ami, un ouvrier de Meurel! Tu donnes donc dans le socialisme?

Les épais sourcils bruns se foncèrent.

— André est l'un des plus habiles dessinateurs de la maison, et je sais par Jean que Monsieur Meurel l'a en haute estime.

— Bien méritée, appuya Max. D'ailleurs, dessinateur ou simple ouvrier, qu'importe? Les hommes valent par eux-mêmes, non par leur position sociale, et l'amitié de ce charmant garçon, dont le talent n'a d'égal que la modestie, est plus précieuse pour Hubert que celle d'un prince de la finance.

— Bravo, oncle Max! cria Paule de la place où elle tourmentait machinalement les pages d'une revue qu'elle feignait de lire. René éclata de rire.

— Bon! une pierre dans le jardin de papa! Aussi, pourquoi touche-t-il aux amis d'Hubert. Il devrait savoir qu'il sont tous de petits saints.

— On n'en dira pas autant des tiens, riposta Paule, que cette discussion à propos d'André énervait sans qu'elle sût pourquoi.

— Puisque nous parlons d'André, poursuivit Hubert, je vais demander à papa un service. Je sais par Jean que Monsieur Meurel, pour se l'attacher, assurerait à mon ami, ainsi qu'aux principaux employés, une part dans les bénéfices. Mais il est d'usage en ce cas de verser un cautionnement de quatre mille francs, et il ne peut disposer de cette somme. Il est trop fier pour l'emprunter; j'espère pour-



tant que notre amitié me donnerait des droits...

Le banquier interrompit :

— Je te vois venir.

— Et moi, père, plaisanta René, je ne te vois pas du tout jouant à l'égard des ouvriers intéressants le rôle de Providence !

Monsieur Luzarches sourit complaisamment à son second fils, auquel ses autres enfants lancèrent un coup d'oeil de reproche.

— Je serais certes naïf si j'accueillais une telle requête. Je n'ai pas l'habitude de prêter sans garanties sérieuses une somme, si minime soit-elle.

— A ma recommandation, père, commença Hubert...

— Ta recommandation ? Le bon billet ! Qui me prouve que ce garçon ne sait pas, en habile intrigant, exploiter ta naïve sensiblerie, se donnant à toi comme un modèle de toutes les vertus...

Roberte posa sa main sur les lèvres d'Hubert, arrêtant au passage une réplique violente. Mais Paule se leva, indignée.

— Père, tu es méchant de parler ainsi ! Monsieur Rioncey est le plus loyal des hommes ; si tu le connaissais... Mon Dieu, qu'as-tu ?

Le banquier se renversait soudainement sur le dossier de son siège, subitement aussi blanc que le col de sa chemise, qu'il tentait d'ouvrir, balbutiant ces mots que personne ne put comprendre, tant sa voix était inintelligible :

— Pas ce nom-là !... De l'air... j'étouffe !

Tous s'étaient levés, se pressant autour de lui, l'interrogeant anxieusement. Son geste convulsif les écarta.

— De l'air, répéta-t-il, ouvrez la fenêtre...

René devina plutôt qu'il n'entendit. Il se précipita ; la vie intense de l'avenue pé-

nétra dans la pièce qui s'emplit de bruit et de soleil. Soutenu par son beau-frère et son fils aîné, le banquier alla à l'ouverture. Il parut se remettre progressivement, après plusieurs aspirations rauques et prolongées. Fixant sur lui ses yeux de pervenche, gros de larmes retenues, Paule lui présentait un verre d'eau sucrée. Il le prit d'une main qui tremblait encore, but d'un trait, et, ranimé, retourna au fauteuil où il s'étendit avec un soupir de soulagement. La parole lui était revenue ; il essaya de sourire :

— Je ne sais pas ce que j'ai eu, je croyais mourir. Depuis ce matin, je me sens mal à l'aise. J'ai dû hier revenir de la banque passé minuit ; il faut sans doute attribuer cette indisposition à un surcroît de fatigue qui n'est plus de mon âge.

Tous se remettaient de l'alerte éprouvée. Paule et ses frères venaient embrasser leur père.

— Il faut aller te reposer, papa, et ne plus sortir de la journée. Tu ne souffres plus, au moins ?

Il ne répondit pas, mais se tourna vers son fils aîné, ayant recouvré tout son flegme.

— Hubert, on ne me verra pas demain aux bureaux ; tu me remplaceras, je te donnerai mes instructions pour Philippe. Quant à ton affaire avec Monsieur Rioncey, je t'autorise à mettre à sa disposition ces quatre mille francs, sans intérêt ; tu lui feras signer une simple reconnaissance. J'agis contrairement à mes principes en consentant ce prêt, mais je ne veux pas te refuser un plaisir.

Roberte et Max restaient pétrifiés de surprise, tant cette décision brusque contrastait avec les habitudes du banquier. Paule s'était jetée au cou de son père ; Hubert remerciait avec effusion.

— Compliments, glissa René à l'oreille



de son frère; tu t'entends à pousser tes amis! Je te recommanderai les miens, puisque tu as de l'influence.

Monsieur Luzarches se levait, s'appuyant au bras de son fils aîné.

— Accompagne-moi dans ma chambre, Hubert. J'ai beaucoup de choses à t'expliquer pour demain. Il faut te mettre au courant de nos affaires. Si la maladie ou une catastrophe me rendait incapable de m'en occuper quelque jour, je veux pouvoir en toute sécurité me reposer sur toi.

Il gagnait la porte. Mais son énergie factice l'abandonnait; ses forces à peine revenues défailaient de nouveau. A l'appel d'Hubert, René s'élança. Tous deux le soutinrent et l'allèrent étendre sur le canapé. Il s'était évanoui.

#### IV

Le lendemain et le surlendemain, Monsieur Luzarches dut garler le lit. Ce furent trois journées d'angoisse pendant lesquelles Roberte, dominant sa faiblesse, ne quitta pas la chambre de son mari, ne permettant à personne, pas même à Paule, de l'aider dans les soins à donner au malade. Il ne parut pas se douter de ce dévouement. Brûlé de fièvre, il se retournait sans cesse sur sa couche, et un seul mot: "Pardon!" s'échappait, tel une plainte, de ses lèvres. Dans ses intervalles de calme, il semblait s'inquiéter vivement des paroles arrachées à son délire; puis, rassuré, se renfermait dans un farouche mustisme, feignant de dormir, quand sa femme s'approchait de lui, afin d'éviter toute conversation.

Le troisième jour, enfin, il put se lever. Mais il demeurait préoccupé, repris par un de ses plus forts accès de misanthropie. Sentant son impuissance à guérir une blessure qu'elle ignorait, Roberte redou-

blait de délicates prévenances, essayant d'amener une confiance.

— Je voudrais de tout mon coeur prendre ma part de tes chagrins, lui dit-elle un soir.

— Puis-je en avoir? répliqua-t-il avec une expression de hautain défi. Je suis riche, tu m'aimes, et je réussis dans toutes mes entreprises!

Elle secoua la tête.

— Auguste, il se passe en toi quelque chose que j'ignore! Si tu refuses de te confier à moi, pourquoi n'ouvrirais-tu pas ton âme à l'abbé Madel? Connaissant le mal, je suis sûre qu'il trouverait le remède.

— Peut-être! murmurait le banquier rêveur.

Il ne s'indignait pas de l'insinuation. Cet ami de son beau-frère, touché par l'appel divin, renonçant pour le suivre à un position brillante, et consacrant sa fortune à toutes sortes de bonnes oeuvres; ce prêtre préférant son humble vicariat de Saint-André aux cures les plus importantes, afin de demeurer auprès des chers enfants de ce patronage qu'il dirigeait, aidé de Max, avait toujours inspiré à Monsieur Luzarches une particulière estime. Ce sentiment était d'ailleurs celui des gens de tous les partis, conquis par les hautes vertus de cet apôtre selon le coeur du Christ, qui vainement s'efforçait de cacher ses actes charitables. L'abbé Madel, demeurant sur l'ancienne paroisse de Madame Luzarches, était resté son directeur et celui de ses enfants, malgré leur changement de domicile. Fréquemment, il venait aux Glaïeuls, toujours pour plaider la cause de quelque malheureux, qu'il n'avait nulle peine à gagner. Quand il se trouvait présent à la villa, lors de ces visites, le banquier causait volontiers avec l'abbé, s'abstenait courtoisement de toute parole



pouvant blesser ses convictions religieuses; Roberte, un instant, avait espéré que de ce côté-là viendrait le miracle tant souhaité. Mais si le prêtre essayait une attaque sur ce point, Monsieur Luzarches aussitôt se raidissait, lui opposant un sourire poli, et redevenait impénétrable.

Profitant sans retard de la générosité du banquier, Hubert s'était empressé de livrer bataille à l'ombrageuse fierté d'André, et, après bien des assauts, finissait par lui faire accepter l'aide paternelle. Alors, sachant le père de son ami un peu rétabli, André voulut lui exprimer toute sa reconnaissance, et pria Hubert de demander une entrevue à Monsieur Luzarches. Le frère de Paule obéit, mais se heurta, à sa grande surprise, à un refus formel.

André en fut d'abord choqué, puis se rendant aux raisons qu'Hubert s'ingéniait à trouver, finit par considérer le banquier comme une sorte de bourru bienfaiteur, désireux de se soustraire à la gratitude de son obligé. Il n'insista plus, se réservant de payer sa dette quand les circonstances le mettraient en sa présence, car il ne l'avait encore jamais vu; mais, soit hasard, soit préméditation, jamais le banquier ne se trouvait aux Glaïeuls lors des visites du jeune homme, et André dut ajourner indéfiniment l'occasion de le remercier.

Monsieur Luzarches, en dépit de son apparente indifférence, s'intéressait sans doute vivement au jeune Rioncey. Dissimulant de son mieux l'intérêt qu'il prenait aux réponses de son fils aîné, il l'avait questionné à ce sujet, se faisant raconter ce qu'Hubert savait de l'existence du frère de Claudie.

Il apprit ainsi la mort de la mère d'André, quand l'enfant avait sept ans, lors de la naissance de sa fille; la chute mor-

telle du père, ouvrier zingueur, survenue peu après, et le simple dévouement de Madame Rioncey, refusant d'accepter les offres charitables de personnes riches, et élevant courageusement les deux orphelins du produit de son travail de femme de ménage, joint à une faible rente versée par une compagnie d'assurances.

— André et sa soeur doivent tout à leur grand'mère, disait Hubert, et elle a aussi recueilli son petit neveu, Joseph Mériolles.

— Ah! oui, ce mauvais sujet que tu m'obliges à garder dans nos bureaux! De ce côté-là, je crains bien que la pauvre femme ne soit guère récompensée... Elle est veuve!...

Une imperceptible hésitation, dont Hubert ne s'apercevait pas, précédait cette dernière question. Il répondit:

— Elle était mariée à un triste individu, qui a mangé au jeu toute sa fortune et l'a ensuite abandonnée avec son fils unique, après une scène violente. Elle ne l'a plus revu. Le père d'André avait dix ans à cette époque.

Monsieur Luzarches ferma les yeux, éprouvant, disait-il, une violente migraine, et il ne fut plus question de la famille Rioncey ce jour-là.

André, sans se douter de l'entretien dont il faisait les frais, se trouvait à cette heure dans sa chambrette de la rue des Trois-Pierres, qu'il partageait avec son cousin Joseph Mériolles, et avait avec ce dernier une sérieuse discussion.

Les deux jeunes gens étaient fort dissemblables.

Petit, trapu, sa grosse figure ronde, aux joues trop rouges, aux lèvres épaisses, éclairée par deux petits yeux jaunes perpétuellement fureteurs, mais se dérochant très vite quand on essayait d'y lire; les cheveux d'un blond tirant sur le roux, ain-



si que les quelques poils qu'il appelait poupeusement sa moustache, Joseph démentait ses apparences de bon garçon sans souci, par l'expression constamment maussade et lassée de sa physionomie.

En ce moment, agéhouillé sur le parquet de la petite pièce, simplement mais proprement meublée, il s'occupait à rassembler, pour les empiler dans une malle ouverte, les vêtements et le linge épars autour de lui.

André, assis sur son lit, fixait sur son cousin son regard brillant d'indignation contenue, et le silence qui régnait entre eux, depuis quelques minutes, était gros d'orages.

Ayant achevé son entassement d'effets, Joseph refermait la malle et se dirigeait vers la porte.

—Je vais chercher Jules pour m'aider à la descendre, expliqua-t-il.

D'un élan, André se plaçait devant lui et lui barrait le chemin. Un éclair de colère brilla dans les petits yeux jaunes.

—Prétendrais-tu me retenir malgré moi? Je te préviens que je suis peu disposé à me laisser faire!

Les yeux d'André, attachés sur son cousin, se firent suppliants.

—Il est impossible que ta résolution soit irrévocable! Quitter ceux qui t'aiment; fuir cette maison où nous vivions si heureux, malgré la médiocrité, pour t'en aller je ne sais où avec un Varnal!

Je te défends d'en parler ainsi; il est mon ami!

—Et moi, Joseph, moi, ne suis-je donc plus ton frère?

Il posait doucement sa main sur le bras de Mériolles. L'employé eut un mouvement d'impatience, mais n'essaya pas de se soustraire au contact. André poursuivait, persuasif:

—Songe à moi, à Claudie, qui t'aime

comme une véritable soeur, à grand'mère surtout: elle est vieille, elle a déjà tant souffert! Veux-tu lui causer ce nouveau chagrin qui peut-être la tuera? Elle a été si bonne pour toi, elle a remplacé auprès de ton enfance et de ta jeunesse les parents perdus, et n'a jamais fait de différence entre ses trois enfants. Auras-tu bien le courage de l'abandonner?

Les paupières de Joseph battirent plusieurs fois, révélant sa soudaine émotion.

—Laisse-moi, balbutia-t-il, de plus en plus mal à l'aise. Je t'ai déjà expliqué mes raisons... je sais que tu ne peux les comprendre... Laisse-moi, il faut que je parte! Après ce qui s'est passé, tu conviendras toi-même que ma place n'est plus ici.

—Je n'en conviendrai pas. Les observations de grand'mère sur tes rentrées tardives, sur tes nuits entières passées hors du logis, dans les salles de jeu, étaient justes, et à son âge, le rôle de mère qu'elle a accepté vis-à-vis de toi, lui donnaient le droit, lui faisaient un devoir de te les adresser. N'a-t-elle pas raison, quand elle te défend de recevoir ici Varnal, ce futur gibier de bagne, dont la fréquentation te fait tant de mal? Tu veux t'enfuir pour éviter des reproches trop mérités? Reste, au contraire, pour les écouter, et t'efforce de suivre ses conseils... Je t'aiderai de toute la force de mon affection.

Joseph avait fait d'abord paraître quelques symptômes d'hésitation: cette lutte entre le bien et le mal ne fut pas de longue durée. Aux dernières paroles d'André, il réduisit son cousin au silence d'un geste impérieux, et s'écria, redressant sa petite taille:

—Trêve de sermons! Ils sont inutiles. Je ne discute pas l'excellence de tes intentions, et j'ai toujours cru à ton amitié. Prouve-la moi une fois de plus en me lais-



sant partir sans me fatiguer davantage.

—Joseph, si tu voulais...

—Si je voulais, quoi? T'entendre rappeler mes torts. Ils sont assez présents à mon esprit et je ne cherche pas à les nier. C'est bon pour les dévôts, l'hypocrisie! Aimer le jeu peut être un travers; ce n'est pas un crime, et il faut la ridicule vertu des gens de ma famille pour s'en scandaliser à ce point.

—Comme tu t'entends à gâcher ton bonheur! soupira André avec découragement.

Joseph eut un petit rire.

—Mon bonheur? Crois-tu vraiment que je puisse le trouver dans cette existence d'homme-machine, recommençant le lendemain son travail de la veille, tout le jour courbé sur le même bureau, alignant les mêmes chiffres, pour compter des fortunes appartenant aux favorisés de l'existence? Non, non, je veux être riche aussi, moi! De quel droit les autres se reposent-ils, tandis que je travaille, les enrichissant du fruit de mes peines? Pourquoi suis-je d'une position inférieure, condamné au rôle d'infime subalterne, quand je me sens toutes les ambitions? Je te l'ai déjà dit l'inégalité des conditions sociales me révolte chaque jour davantage! Mais patientons, encore quelques jours, et si mon bonheur à la Bourse et au jeu se continue, je pourrai me passer de ces Luzarches que je déteste!...

—Pourquoi? Que t'ont-ils fait?

—Tout! Ils sont riches, ils sont heureux! Les fils n'ont eu d'autre peine que celle de naître... et Hubert, ton soi-disant ami, se donne les allures de s'intéresser à moi, de me protéger.

—Tu devrais lui en être reconnaissant, il me semble?

—C'est bon pour toi de s'aplatir devant les aristos!... Comme logique, ce n'est pas fort pourtant: l'immense fortune des Lu-

zarches vient justement de ces spéculations que tu me reproches. Elles sont donc permises, selon toi, quand on a des millions, et défendues à un pauvre diable comme moi, qui ne peut pas opérer sur une grande échelle?

—Il y a une nuance: Monsieur Luzarches peut risquer ce qui lui appartient; une perte, même sérieuse, ne saurait ébranler la solidité de son crédit. Mais toi! Tu n'as que tes appointements: si la chance jusqu'alors favorable tourne contre toi, comment feras-tu pour payer? Deviendras-tu voleur?

—Je te défends de m'insulter, cria furieusement Joseph. Garde tes expressions pour qui les mérite. Tu peux les appliquer au frère de ton saint Hubert! Il va bien, ce joli garçon: pas plus tard que la semaine dernière, le père a dû payer quinze mille francs, pour huit qu'il avait empruntés à un usurier. J'étais à la banque quand on a présenté le billet! Si ça n'avait pas été pour son Benjamin, le vieux aurait fait un joli pétard!

En écoutant les paroles railleuses de son cousin, André ressentit une impression pénible. Il songeait au chagrin de Madame Luzarches et de ses autres enfants, en apprenant cette nouvelle frasque de l'étourdi jeune homme. Il parvint à se dominer, ne voulant pas montrer à Joseph ce qu'il éprouvait, et répliqua avec assez de calme.

—La conduite de René Luzarches n'a rien à voir ici.

—La mienne non plus, riposta Mérioles, haussant encore le ton. Tu n'as ni l'âge ni le droit de me donner des leçons, qu'il ne me convient pas de recevoir.

André se tut. Il comprit d'ailleurs que toute insistance serait inutile, en voyant entrer dans la chambre le mauvais génie de son cousin, Jules Varnal. Ne voyant



pas descendre Joseph, il se décidait à le venir chercher, craignant que l'influence d'André où les prières de Claudie et de Madame Rioncey ne réussissent à le retenir.

## V

Varnal s'avavançait les poings sur les hanches, avec son dandinement habituel. Il toisa insolemment le jeune Rioncey et vint se camper à côté de Joseph, auquel cette arrivée rendit instantanément toute sa résolution.

— Cette malle est-elle faite? questionnait la voix éraillée par l'alcool. Ne te voyant pas descendre à l'heure convenue, j'ai cru que Monsieur le frère prêcheur avait fini par opérer ta conversion!

André feignait de regarder par la fenêtre.

— Comment se porte la belle Claudie? questionnait Jules, venant s'incliner devant lui avec une affectation de respect. Pas encore décidée à m'épouser? Non? Ça viendra!

André serra les poings, crispa ses lèvres, mais ne dit pas un mot, jugeant sagement que toute parole était superflue. Il prit un livre sur l'un des rayons de bois blanc formant bibliothèque, et alla lentement s'asseoir à l'autre extrémité de la chambre. Varnal l'y suivit, exaspéré par le calme de cette attitude.

— Tu fais bien le fier aujourd'hui, espèce de bourgeois à la manque! C'est pas une raison pour dédaigner les camarades parce que tu fréquentes les capitalistes, et que ton adresse à faire le chien couchant devant le fils Luzarches t'a valu ta place chez Meurel!

Rioncey parvint à retenir un geste violent. Joseph s'adossait au mur, un sourire railleur aux lèvres. Pour son caractère

ombrageux, la supériorité de son cousin avait toujours été une souffrance et peut-être la jalousie était-elle pour une part dans son changement. Aussi exultait-il, en écoutant les sarcasmes de Varnal, qu'il n'aurait osé se permettre lui-même. Pourtant sa prudence habituelle lui conseillait de l'arrêter, dès ce début orageux. Il l'interpella:

— Puisque j'ai fini, viens m'aider. Je ne tiens pas à moisir ici.

Jules n'entendit pas ou ne voulut pas entendre. Depuis longtemps, la haine s'amassait en son coeur à l'égard d'André, qu'il rendait responsable du refus de Claudie. Le silence dédaigneux du jeune homme était la goutte d'eau faisant déborder la coupe, et les paroles méchantes s'exhalaient, comme un flot que rien ne peut arrêter:

— Naturellement, les ouvriers, c'est pas assez relevé pour toi, maintenant! Je le sais bien, et Joseph aussi. Il ne sera plus assez bête pour être ta dupe; c'est un service que je lui rends de le délivrer de tes airs penchés et de tes tartuferies! Tu pourras désormais garder tes sermons pour les curés, et pour toute la séquelle bigotte que tu admires tant, pauvre imbécile!

Il se grisait de ses paroles, à moitié ivre d'ailleurs comme à son ordinaire, et se penchait vers André, pour mieux lui cracher à la face tout le fiel qui emplissait son âme. L'ami d'Hubert écoutait, résigné à laisser passer le torrent d'injures, se respectant trop pour songer à discuter avec cette brute imbibée d'alcool. Son regard chargé de douloureuse pitié allait chercher Joseph, qui, courbé vers sa malle, cachait son inquiétude en feignant d'assujettir méticuleusement les courroies, et ce regard semblait dire:

— C'est un tel misérable que mon pau-



vre Joseph nous préfère: c'est pour lui qu'il nous quitte, avec lui qu'il va vivre. Mon Dieu! permettez-vous que cette âme se perde ainsi sans retour?

Cette pensée surtout l'occupait, achevant de le rendre insensible aux paroles envenimées de Varnal. Une dernière insinuation, pourtant, eut raison du sang-froid qu'il s'était promis de garder. L'électricien venait de dire:

—Tu peux courtiser les Luzarches, va! L'amitié prétendue du frère n'ira pas jusqu'à te donner sa soeur, bien que tu fasses des bassesses pour arriver à ce but!... Ah! Ah! Les belles demoiselles ne sont pas pour les ouvriers, même pour ceux qui vont tous les jours à la messe et s'abreuvent d'eau bénite... Ah! Ah! Ah!...

Son rire s'achève en exclamation d'épouvante et de douleur. André s'était dressé, terrible soudain, et le saisissait à la gorge:

—Je te défends de parler de cette jeune fille! Je te le défends, entends-tu! menteur! Misérable!...

—Lâche-moi, haletait Varnal, tu m'étrangles... Joseph, animal, viens donc me dégager... prends-le par derrière...

Repris par sa pusillanimité, Joseph n'avait garde d'obéir. S'éloignant le plus possible du groupe qui se débattait, il se contentait de dire:

—Voyons, André, lâche-le... c'est une plaisanterie...

André, tout à sa rancune, n'écoutait rien et serrait toujours. Tous deux, maintenant, se roulaient sur le plancher comme des reptiles, et Varnal, se débattant sous l'étreinte de plus en plus formidable, ne pouvait proférer que des plaintes inarticulées.

L'aventure tournait au tragique, quand la grand'mère d'André, étonnée et in-

quiète du bruit insolite, vint se rendre compte de ce qui le causait:

A la vue de son petit-fils s'acharnant après l'électricien, qu'il tenait renversé sous son genou, de Joseph debout près de la malle fermée, l'aïeule comprit et se hâta d'intervenir.

—Laisse aller cet homme tout de suite, André! N'as-tu pas honte de te colleter ainsi? Si l'abbé Madel te voyait!...

Les derniers mots eurent sur le frère de Claudie un effet magique. Il se releva, surpris et humilié de s'être ainsi abandonné à la colère.

—J'ai tort, c'est vrai, bégaya-t-il, pourpre encore de fureur contenue. Mais qu'il s'en aille! Qu'il s'en aille tout de suite!

Varnal n'avait pas attendu l'invitation. Se relever aussi prestement que possible, saisir la malle dont Joseph prit un des côtés, et sortir de la pièce, tous ces mouvements s'étaient exécutés avec une célérité prodigieuse pour un homme à moitié suffoqué.

Quand André, revenu au calme, promena ses regards autour de lui, il se trouvait seul dans la chambre avec sa grand'mère. Elle l'examinait, l'air sévère et peiné tout à la fois. Le jeune homme comprit le muet reproche et baissa le front, murmurant:

—Ce Varnal, je sens que je le hais! Sans lui Joseph serait encore avec nous...

—Il ne faut haïr personne, Dieu le défend, dit doucement la vieille femme. Pensaistu d'ailleurs trouver le moyen de persuader ton cousin, en te livrant ainsi à la violence?

—Tant qu'il ne s'est adressé qu'à moi, grand'mère, j'ai supporté ses insultes. Mais il a osé nommer Mademoiselle Paulle; il a insinué que je l'aimais, que j'espérais l'épouser... C'est cela que je n'ai pu entendre de sang-froid.

Madame Rioncey enveloppa de son re-



gard investigateur la belle tête fière, aux traits encore contractés de courroux. André devina le pourquoi de cet examen et baissa encore plus le front. Doucement, l'aïeule lui prit la main, l'attirant à elle.

—C'est donc vrai! Pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit?

Il s'agenouilla à ses pieds, près de la chaise basse où elle venait de s'asseoir, et cacha son visage dans les plis de sa robe noire:

—Je ne savais pas, je viens seulement de comprendre... Ma subite colère m'a éclairé. Oui, je l'aime, je n'aimerai jamais qu'elle seule! Oh! ne crains rien, elle ne saura pas, je n'irai plus voir Hubert... Je sens bien que "l'autre" avait raison tout à l'heure; je ne puis songer à l'épouser... Prie pour ton André, bonne-maman, il est bien malheureux!

Redevenu soudain tout petit enfant, il se mit à pleurer.

## VI

Madame Rioncey était une femme de soixante-dix ans, portant sur son visage les doubles stigmates de l'âge et de la souffrance, et uniformément vêtue de noir, comme pour indiquer que son existence avait été un deuil perpétuel. Sa réelle distinction contrastait avec l'humilité de sa condition et la simplicité de sa mise; rien qu'en la voyant, on devinait qu'elle avait connu des jours meilleurs.

Depuis qu'André travaillait, il exigeait qu'elle demeurât au logis, se révoltant à l'idée de la savoir tout le jour chez les autres, occupée à des ouvrages de plus en plus pénibles à ses forces qui s'épuisaient. La grand'mère résistait d'abord; Claudie appuya son frère et elle dut se soumettre, trouvant une douceur, après tant d'années d'incessant dévouement, à

se laisser un peu dorloter à son tour.

La jeune fille commençait à gagner sa vie. Un peu plus tard, grâce à l'appui d'Hubert, André voyait s'ouvrir devant lui la perspective d'une situation meilleure. Petit à petit, grâce aux efforts intelligents de ces laborieux, l'aisance remplaçait la presque pauvreté de jadis, et l'aïeule et ses petits-enfants pouvaient, plus fréquemment, jouir du seul luxe qui jamais eût excité leur envie: celui de secourir les malheureux.

Le départ de Joseph avait étendu sur la paisible félicité du petit logis, un premier voile de tristesse. L'ingrat était vraiment aimé de cette famille qu'il abandonnait, et qui le voyait avec effroi s'engager dans une voie si opposée à celle du bien.

—Oh! le jeu! soupirait Madame Rioncey, quelle passion néfaste!

Elle fermait les yeux, se remémorant le sombre passé, l'époux d'abord sérieux se laissant rapidement dominer par ce vice, et, sourd à ses larmes, à ses exhortations, à ses prières, achevant de descendre la pente fatale et l'abandonnant, elle et son fils, après avoir gaspillé les derniers débris de leur fortune.

Connaissant la douloureuse histoire, André et sa soeur devinaient les pensées de leur grand'mère. Ils allaient alors près d'elle et l'embrassaient, essayant de la consoler.

—Grand-père serait revenu s'il n'était mort, disait André, mais Dieu lui a certainement accordé la grâce du repentir. Nous le retrouverons au Paradis.

—Et Joseph reviendra, ajoutait Claudie. Nos prières quotidiennes pour sa conversion ne peuvent manquer d'être exaucées.

La main ridée, en geste de bénédiction, caressait doucement les deux têtes brunes,



et l'aïeule songeait alors que, du moins, son existence de douleurs n'aurait pas été stérile, puisque son fils, mort, revivait en ces deux enfants, qui la consolait du neveu ingrat et de l'époux indigne.

Depuis la scène violente qui s'était jouée entre eux, André n'avait revu ni son cousin, ni Jules Varnal, mais il savait que tous deux s'étaient installés dans un hôtel meublé de la rue Jean de Tourmes et menaient joyeuse vie, leur bonheur au jeu continuant à leur procurer de sérieuses ressources. Joseph demeurait pourtant encore au nombre des employés de la banque Luzarches, ce qui étonnait et alarmait André. Il se proposait d'engager Hubert à surveiller discrètement son cousin, car il savait qu'en cas de pertes, l'influence de Varnal le pouvait inciter à un acte d'indélicatesse. Mais Hubert ne venait guère au patronage et n'allait plus les soirs attendre son ami, sa mère gardant le lit depuis plusieurs jours, et maintenant qu'il voyait clair en lui, André se jurait bien de ne plus retourner à la villa.

Entre la grand-mère et le petit-fils, il n'était jamais question de Paule. Madame Rioncey connaissait l'extrême délicatesse d'André. Elle ne craignait de sa part aucun acte irréféchi, et se serait reproché de raviver son chagrin en lui parlant de celle qui le causait. Elle se contentait, quand il venait l'embrasser, de lui rendre le baiser plus tendrement qu'à l'ordinaire, et prolongeait ses prières quotidiennes et ses stations à l'église, demandant à Dieu, pour le bonheur de l'enfant qui lui était si cher, qu'il parvînt à oublier un rêve impossible.

Claudie ne soupçonnait rien, André dissimulant soigneusement sa tristesse, appelant à son aide, pour parvenir à ce but, son sentiment du devoir, poussé aux plus extrêmes limites, et sa force de caractère.

En son excessive loyauté, le pauvre garçon se reprochait comme un crime d'avoir osé lever les yeux sur la soeur de son ami. Ce sentiment, dont il s'était aperçu trop tard pour le combattre efficacement, lui paraissait d'autant plus coupable qu'Hubert et son père, à cet égard, avaient été plus généreux. Il était bien résolu à ne pas revoir Paule, ou, si le hasard les remettait en présence, à dominer son émotion, et il se montrait assidu aux réunions du patronage et du cercle d'études, et plus laborieux que jamais chez Meurel, s'efforçant d'oublier son chagrin, en redoublant d'ardeur au travail et en multipliant ses bonnes oeuvres.

Ce matin-là, il hâtait sa marche vers Fourvières. L'aube mettait à peine une lueur pâle sur les ondes frissonnantes de la Saône. André allait d'un pas vif, longeant le quai, sur lequel les maraîchers commençaient à décharger leurs carrioles de légumes, et il aspirait à pleins poumons l'air frais de ce matin de septembre.

Il s'était promis d'entendre la messe dans le sanctuaire béni, avant d'aller à la manufacture. En dépit de ses résolutions d'héroïsme, il sentait faiblir sa volonté, et voulait demander à la Vierge puissante de la raffermir, et de rendre un peu de calme à son pauvre coeur troublé.

Selon son habitude, dédaignant le funiculaire, il s'engagea à pied sur la rapide montée. Il s'apprêtait à gravir les cinquante marches de la montée des Anges, où deux personnes déjà venaient de le devancer. Au bruit des pas du jeune homme sur l'escalier de pierre, elle se retournèrent. C'était Hubert Luzarches, et Paule se suspendait à son bras.

La reconnaissance fut tellement imprévue qu'André chancela, et dut faire appel à tout son courage pour répondre sans trop de trouble à l'affectueux bonjour de



son ami. A son tour, il s'étonnait de la rencontre en ce lieu, à cette heure matinale, et la voix harmonieuse de Paule expliquait :

— Nous avons demandé une messe pour maman. Elle n'a pu se lever depuis huit jours, le docteur et mon oncle ne nous cache plus leurs craintes. L'oncle Max doit nous retrouver là-haut.

L'accent musical tremblait, lourd de larmes contenues. Considérant les traits tirés, les yeux rougis, les paupières lourdes et gonflées du frère et de la soeur, André se sentait envahie par une infinie compassion et André ne savait que dire, tant était grand son désir de les consoler. Il prit la main d'Hubert, la serra énergiquement, sans un mot, et tous trois se remirent à gravir l'escalier.

André regardait Paule; elle, de son côté, examinait le jeune homme, peinée de la tristesse visiblement empreinte sur sa physionomie. Hubert sentait une gêne entre eux, sans en comprendre la cause. Pour la dissiper, il rompit le silence.

Il disait les angoisses des siens, leurs alternatives d'espoir et de crainte; l'abattement du banquier, qui refusait de quitter la chambre de sa femme; les regrets de René, que Monsieur Luzarches ne s'était décidé que l'avant-veille à faire prévenir, en Sologne, où il chassait avec quelques amis, et qui venait d'arriver, désolé d'avoir si tard été averti du danger de sa mère. André, qui d'abord avait répondu par monosyllabes, sentait s'évanouir son embarras, au contact de cette affectueuse cordialité, et se livrait davantage.

Le frère de Paule s'informait ensuite de Madame Rioncey, de Claudie. Enfin, après une hésitation, le nom de Joseph vint à ses lèvres.

— J'ai su qu'il vous a quittés pour suivre un triste personnage. J'ai essayé de

lui faire à ce sujet quelques remontrances; il m'a répondu de façon fort insolente, et j'ai eu besoin de me rappeler qu'il est votre cousin pour ne pas le prier de passer à la caisse le jour même.

— Merci d'avoir épargné ce nouveau chagrin à grand'mère, murmura André. Mais je crains qu'il soit seulement différé si par malheur...

Il n'acheva pas. Hubert comprit néanmoins et voulut le rassurer.

— Je le surveille sans en avoir l'air; toute irrégularité dans les écritures lui serait impossible, et il n'y a jamais de fortes sommes dans le bureau où je l'ai fait placer, depuis que je me suis aperçu. Quant à la conduite, elle laisse sans doute à désirer: il est très inexact, mais père m'a promis de patienter le plus possible. Soyez donc sans crainte, mon cher André. Au fond, je crois votre cousin plus faible encore que méchant. Soustrait à l'influence des mauvaises compagnies, peut-être serait-il possible de le ramener au bien. Ne désespérons pas d'y parvenir.

Paule se taisait, mais de temps à autre, André sentait peser sur lui le doux regard des yeux bleus, et cela lui causait à la fois un plaisir et une souffrance. Ils arrivaient au bout de la montée. Elle se tourna vers lui, rompant son mutisme pour dire simplement :

— Vous êtes venu aussi implorer celle qui peut tout? Nous prions ensemble les uns pour les autres.

Le jour était tout à fait venu. La masse imposante de la nouvelle basilique se dressait devant eux, profilant sur l'azur du ciel l'orgueilleuse élégance de ses tourelles. Caressée par les rayons du soleil levant, la statue colossale de la Vierge éblouissait les yeux. Paule avait levé la tête dans sa direction, lui envoyait son bonjour filial, puis pressait le pas pour



joindre les deux jeunes gens, qui se dirigeaient vers la vieille église.

Tous trois entrèrent. Vers le bénitier, André eut une hésitation. Paule, déjà, y avait plongé sa main gantée de clair et, se retournant vers ses deux compagnons, leur offrait l'eau sainte. André tressaillit quand leurs doigts se rencontrèrent, et il lui sembla que ceux de Paule tremblaient un peu.

Ils s'agenouillèrent devant un des autels latéraux. Max Vimal les y avait précédés. Il se détourna un peu, quand ils prirent place à côté de lui, les salua d'un imperceptible battement de paupières, et se replongea dans la ferveur de son oraison. Les nouveaux venus l'imitèrent et de toutes ces âmes, également sincères, un concert de supplications et d'hommages monta vers le Ciel. La Vierge de paix l'entendit, et sans doute voulut-elle exaucer en partie ces ardentes prières, car tous, peu à peu, sentirent un calme bienfaisant descendre sur leurs angoisses.

La messe achevée, ils sortirent ensemble, se dirigeant lentement à l'extrémité de la terrasse, pour jouir quelques minutes du splendide point de vue. Alléguant sa crainte d'être en retard, André voulait s'éloigner, craignant la nouvelle souffrance qui pouvait résulter, s'il prolongeait cette entrevue; mais Hubert se récria, Max unit ses instances à celles de son neveu:

— Vous prendrez le funiculaire, puis le tram, déclara-t-il, et vous serez chez Meurel tout de suite. Il est à peine sept heures; vous avez du temps devant vous, et vous pouvez nous le consacrer. Vous devenez invisible.

André hésitait; Paule lui sourit:

— Hubert a malheureusement peu de loisirs pour aller vous voir. Lui refuserez-vous vraiment quelques pauvres petites minutes?

Le jeune homme ne résista plus. S'inclinant silencieusement, il suivit le groupe vers la terrasse, à cette heure encore presque déserte.

Tous quatre s'accoudèrent au parapet, et sincèrement admiratifs, considérèrent le vaste quadrilatère qui formait à leurs pieds la ville, entassement de constructions de tous genres, fourmière grouillante d'une vie intense. Des appels assourdis: trompes des automobiles, sirènes des usines appelant les ouvriers au travail, cornes rauques des tramways, montaient dans l'air. Comme une armée de mâts, des milliers de cheminées semblaient menacer le ciel et de chacune s'élançaient des volutes de fumée noire, blanche ou bleutée. Les colonnes s'unissaient, montant toujours, comme pour s'aller confondre avec les petits nuages blancs qui mouchetaient l'azur et se dispersaient, comme un duvet léger, au souffle de la brise. Le soleil semblait mettre une coquetterie à se montrer, ce matin d'automne; il vêtait d'or les clochers des églises, les dômes de l'hôtel-de-ville et de l'Hôtel-Dieu, se mirait avec complaisance dans les deux fleuves serpentant à travers la cité, comme pour entourer le centre d'une ceinture d'eau vive, si bien que le Rhône et la Saône, vus d'en haut, semblaient deux coulées de métal en fusion, sur lesquelles l'oeil ne parvenait pas à se reposer. Les arbres de la place Bellecour, vers la droite, montraient leurs frondaisons déjà jaunies par places aux approches de l'automne, formant un mélancolique décor à la statue équestre du roi-soleil, que l'astre se plaisait à faire flamboyer, comme pour une apothéose.

Sept heures sonnèrent à la cathédrale Saint-Jean, et aussitôt les notes graves ou argentines, s'égrenèrent pendant quelques minutes à toutes les horloges, se mariant aux appels des cloches, annonçant la mes-



se aux diverses églises. Celles de la basilique se mêlèrent à ce concert, et ce fut, **tout à coup**, comme un dialogue entre la cité ouvrière, implorant de la Mère de Dieu aide et secours, et la colline sainte, renouvelant, au nom de Marie, la promesse protectrice à la ville consacrée.

Une même émotion envahissait Monsieur Vimal et les jeunes gens, et chacun d'eux s'isolait dans sa méditation. Hubert se laissait emporter très haut, sur les ailes de la rêverie et une expression de bonheur transfigurait son visage grave; Paule, machinalement, s'était éloignée de son oncle pour se rapprocher d'André, et tous deux se trouvaient ainsi un peu à l'écart, presque en tête à tête. André, confusément, souhaitait que cet instant ne finit jamais. Persuadé que Paule ne faisait nulle attention à lui, il la regardait, et une prière fervente s'exhalait de son âme meurtrie:

— Mon Dieu, donnez-lui le bonheur qu'elle mérite, et je ne vous demanderai rien pour mon bonheur à moi!

Sans qu'il s'en rendit compte, deux larmes avaient roulé lentement, le long de ses joues mates, et tombaient comme deux perles sur le rebord de la pierre.

Paule à ce moment, se retournait sur lui; elle vit ces pleurs et tressaillit, sous le coup d'une subite émotion.

— Je prends part à votre chagrin, quel qu'il soit, murmura-t-elle.

— Vous devinez donc que j'en ai un? questionna-t-il, tremblant au point de pouvoir à peine articuler cette simple phrase.

Elle attachait sur lui ses grands yeux candides, vrais miroirs où se reflétait son âme dans toute sa pureté:

— Il suffit de vous regarder. Vous êtes **changé** depuis votre dernière visite aux **Glaïeux**. Hubert m'en a tantôt fait la remarque et s'en attriste. Pourquoi ne pas

vous confier à lui? Vous ne doutez pas de son amitié!

Elle s'arrêta soudain interdite, sans achever les paroles compatissantes. Dans les prunelles brunes, à nouveau fixées sur elle, elle venait de lire le secret du jeune homme. Comme pour l'éclairer d'ailleurs, et sans s'apercevoir de son trouble croissant, il répondait:

— L'amitié d'Hubert m'est précieuse, Mademoiselle, mais que pourrait-elle? Je faisais sans m'en douter un beau songe; je me suis éveillé, et j'ai la faiblesse de regretter le rêve. Hubert me gronderait et aurait raison, d'oublier ainsi le vrai but de la vie et d'avoir dormi au lieu de combattre.

Il s'était animé en prononçant ces mots. Paule s'étonnait et s'effrayait de ce qu'elle ressentait. Elle essaya de sourire en répliquant:

— Soyez moins sévère pour vous-même. Je suis sûre que vous avez déjà ressaisi vos armes et que vous ne dormirez plus.

Sans attendre la réponse, elle s'accouda de nouveau à la terrasse, cachant son visage dans ses mains.

André s'était commandé le calme. Il s'éloigna de quelques pas, méditant les paroles de la jeune fille. Elle avait dit vrai; il ne dormirait plus, il ne livrerait plus son coeur aux caresses de l'illusion menteuse. Il se redressait, prêt à la lutte, dans une attitude d'inconscient défi, et Max Vimal, qui, sans envoir l'air, observait et suivait toutes les phases de ce drame intime, murmurait entre ses dents, avec un soupir de regret:

— Quel dommage!

— Il serait temps de partir, prononça soudain la voix de Paule.

Elle venait à son oncle, lentement, feignant pour cacher son trouble de rajuster



un de ses gants. André redevenait maître de lui.

—Vous rentrez sans doute à pied, pour profiter de cette belle matinée? Au révoir, je prends le funiculaire pour redescendre plus vite.

Hubert retint la main de son ami dans les siennes.

—Au moins, promettez-moi de ne plus vous négliger? Si maman est mieux, je vous retiens pour la soirée de dimanche. Vous viendrez?

André eut le courage de refuser.

—Je ne puis m'absenter, mais vous serez gentil de venir me surprendre.

Hubert ne se décourageait pas.

—Vous n'êtes point libre? Un autre jour, en sortant de chez Meurel? Vous savez que la maison vous est toujours ouverte!

André considérait attentivement la pointe de ses bottines, sans répondre. Monsieur Vimal voulut secourir son embarras:

—Mais oui, il viendra: laisse-le donc tranquille! Crois-tu, s'il pouvait faire autrement, qu'il se priverait de te voir? Je suis persuadé que nous le reverrons très souvent à la villa, dès qu'il lui sera possible!

André remerciait du regard; Hubert eut un geste contrarié:

—Depuis quelque temps, il accumule les prétextes pour se dispenser d'une visite! Je pourrais le croire fâché contre moi, qui l'aie peut-être peiné, pour un motif que j'ignore...

—Pouvez-vous le penser, protestait vivement André.

Rapidement, Max se penchait vers son neveu.

—N'insiste plus, je te dirai pourquoi...

Satisfait de cette promesse, le jeune homme dit gaiement:

—Je plaisantais. Mais à moins que vous me défendiez aussi votre porte, préparez-vous à me recevoir demain après six heures. Nous ferons un tour de promenade ensemble.

Paule s'était avancée et tendait la main:

—Monsieur Rioncey, voudrez-vous dire à Claudie de venir les soirs aux Glaïeuls? Je la ferai reconduire. La santé de maman m'oblige à suspendre mes courses rue des Trois-Pierres, et il me serait pénible de ne plus voir votre soeur.

En articulant ces paroles si simples, la voix de la jeune fille tremblait, et, à son insu, l'éloquence de ses regards suppléait à celle de ses lèvres. C'est que, brusquement, la révélation de l'amour d'André avait amené Paule à une découverte identique. Sans se chercher, ces deux coeurs, si dignes l'un de l'autre, venaient de se rencontrer. Mais, trop droits pour placer le bonheur en dehors du devoir, tous deux se décidaient à l'immolation. Max les regardait, attendri, achevant d'être éclairé.

André aussi comprit: il n'avait pas été seul à rêver; Paule voulait le fuir comme il devait s'éloigner d'elle. Entre eux, désormais, toute parole était superflue.

Sur un signe de son oncle, Hubert prenait les devants avec sa soeur, Monsieur Vimal demeura en arrière:

—Je vous estimais déjà beaucoup, mon cher enfant, dit-il à mi-voix. A présent, je vous admire autant que je vous aime. Merci d'avoir accompli courageusement un pénible devoir.

André regarda son interlocuteur avec effroi.

—Vous avez deviné? Alors, dites-moi que j'ai raison?

—Sans doute, et je le regrette, mais je sais trop que mon beau-frère ne consentirait jamais! S'il n'y avait que ma soeur,



on aurait pu encore... Enfin, n'y pensons plus. Mais n'oubliez pas que je demeure toujours place du Pont; c'est proche de chez vous, et vous n'avez pas les mêmes motifs de m'abandonner.

Un regret sincère vibrait dans son accent. André le sentit et répondit à sa poignée de main avec une gratitude émue.

Max rejoignit ses neveux. Quelques instants André suivit le groupe du regard, et un profond soupir souleva sa poitrine.

Ce fut la dernière manifestation de sa souffrance. Le chrétien avait appris à l'homme la résignation. Il leva les yeux sur la statue de la Vierge, lui offrant le définitif sacrifice; puis, ayant replacé sur son visage un masque indifférent, il se dirigea lentement vers le funiculaire.

## VII

Enfin prévenu de l'état alarmant de Madame Luzarches, René était de retour. La vue de son second fils parut rendre quelques forces à la malade, et tous se réjouirent de cette amélioration trompeuse. Roberte, elle, ne s'illusionnait pas, mais conservait sa sérénité, ayant depuis longtemps offert à Dieu le sacrifice de sa vie. Profitant de la profonde tendresse manifestée par son plus jeune fils, qui ne la quittait presque plus, voulant réparer le mal causé par sa précédente indifférence, elle avait avec lui de longs entretiens, s'efforçant de faire passer en cette âme faible un peu de la foi ardente qui l'animait, de l'éclairer sur les dangers de la voie fleurie où il commençait à s'engager et de le ramener sur la route plus sûre où il marchait autrefois, avant d'avoir fait des philosophes du dix-huitième siècle sa société habituelle.

Sous ses apparences légères, René était trop réellement bon pour résister à ces

tendres reproches, à ces conseils de sa mère. Sincèrement il reconnut ses torts, pleura, promit de recommencer une vie nouvelle. Il était loyal dans ses protestations, car ce grand enfant gâté agissait toujours spontanément, croyant de bonne foi que ses emballements auraient la durée de résolutions mûries.

Dans son désir de prouver la sincérité de son repentir, il décida de couper le mal à sa racine. Bien des fois, Roberte avait prié son fils de renoncer à ses pernicieuses lectures, causes principales de son éloignement pour les choses religieuses. Mais René, se sentant soutenu par son père, ne faisait que rire des craintes maternelles. Cette fois, il se résolut à un audofaté en règle. Chez cet impulsif, l'acte suivait de près la résolution. Dès le lendemain, aidé de Paule, il procéda à l'exécution de la sentence, dans la cheminée du petit salon de Madame Luzarches. Ce jour-là, elle avait pu quitter le lit, et, de sa chaise-longue, regardait brûler Voltaire et les encyclopédistes en souriant.

A la suite de cette preuve d'énergie, René parut avoir renoncé définitivement à ses amusements habituels. Avec Paule, il reprit le chemin de l'église; avec Hubert et l'oncle Max, celui du cercle d'études et du patronage. On put le voir dans les bureaux de la banque, attentif aux explications de son père, dont il combla les vœux en lui annonçant que, désormais, il renonçait au barreau pour le secourir de tout son pouvoir, ainsi qu'Hubert. C'était le vœu le plus cher de Monsieur Luzarches. S'il avait tenu à ce que ses deux fils fissent leur droit, c'était surtout pour qu'ils acquissent des connaissances utiles à ses affaires, et il fallait toute sa faiblesse à l'égard de René, pour qu'il eût consenti à céder sur ce point. Le frère d'Hubert, en effet, déclarait préférer l'éloquence à



la finance. En réalité, il désirait surtout, sous couleur d'études à poursuivre, passer son temps de la façon la plus joyeuse, et son brusque revirement, conséquence de la sagesse revenue dans cette tête folle, rendit Monsieur Luzarches très heureux.

Tous s'émerveillaient de ce prompt changement de René, redoublant, autour de l'enfant prodigue rentré au bercail, de gâteries et de sollicitudes dont il jouissait sans arrière-pensée, comme d'autant de choses dues, avec l'inconscient égoïsme développé par les vices de son éducation.

Parfois même, s'admirant ingénument, il n'était pas éloigné de se trouver un héros, confirmé dans cette excellente opinion de lui-même par les incessantes prévenances de son frère et de sa soeur, qui s'ingéniaient à lui marquer ainsi la joie ressentie de sa transformation.

Mais, plus que la conviction profonde, le désir de plaire à sa mère, d'aider peut-être à sa guérison, était la cause de ce quasi-miracle. René s'était trop nourri des doctrines philosophiques pour retrouver intacte sa foi d'adolescent. En dépit de sa bonne volonté, il restait imprégné de ce poison du doute, et s'efforçait vainement de résister à l'intoxication. Quand il voyait, près de lui, prier Paule ou Hubert, il les enviait. Leur âme, il le sentait, s'élançait sans effort vers ces régions supérieures où réside Dieu, tandis qu'il restait sur terre, réduit à balbutier des formules convenues, empêchant à grand-peine son imagination de l'entraîner vers de dangereux souvenirs.

René n'était rien moins qu'un combatif; l'emballement des premiers jours ne le soutenait plus. Il en vint à se demander si prier ainsi des lèvres, quand le coeur s'y refusait, n'était pas le fait d'un hypocrite. Déjà rebuté du nouveau chemin, peut-être allait-il revenir en arrière. Heureuse-

ment, prévenu par son ami Vimal, l'abbé Madel veillait.

L'oncle connaissait à fond le caractère de son neveu; le prêtre possédait la clef de cette âme qu'il avait préparée jadis à la première communion. Tous deux prévoyaient, suivant l'amendement trop brusque, la crise inévitable; ils unirent leurs efforts pour en triompher.

Habilement questionné par l'abbé, René ne résista pas à cette sollicitude affectueuse, qu'il sentait sincère. Tourmenté d'ailleurs du besoin de confier à quelqu'un ses angoisses, il n'osait, en prenant un des siens pour confident, réveiller des inquiétudes assoupies. Ce séduisant enfant terrible avait parfois de superbes élans de franchise. Il ouvrit son coeur, ne laissant rien ignorer de ses doutes persistants, de ses découragements, des luttes intimes si dures pour son habituelle insouciance.

Dès qu'il eut parlé, il se repentit, s'attendant à de la sévérité; mais il ne trouva que paternelle indulgence. Longuement, le prêtre étudiait ses doutes, examinait ses objections, réfutant les unes et dissipant les autres, et au cours de la discussion, sa science théologique mit sans peine la philosophie en déroute. René le quitta, l'âme rafraîchie comme après une halte bienfaisante, promettant de revenir. En effet, il revint fréquemment, faisant à chacune de ses visites un pas de plus vers la définitive guérison.

Une autre circonstance qu'il ne s'avouait peut-être pas, contribuait à fortifier ses résolutions. Hubert l'avait amené chez les Rioncey. Il apprit là à connaître André, mais aussi Claudie.

Presque toujours maintenant, il accompagnait son frère aîné. Celui-ci, instruit par l'oncle Max des causes éloignant André de la villa, approuvait cette mesure de prudence. Il laissa ignorer à Rioncey



qu'il possédait son secret, mais son amitié pour lui grandit encore avec son estime, et ses visites devinrent de plus en plus fréquentes.

De suite, André aima René, conquis par la grâce câline, l'amusante vivacité, la spontanéité d'allures du jeune homme ; touché aussi de l'effort fait par cette faiblesse pour se relever, car il ne pouvait ignorer les folies des années précédentes, Madame Rioncey et sa petite-fille firent également bon accueil au frère d'Hubert, et furent bientôt plus familières avec lui qu'avec l'ainé, dont la gravité un peu hautaine leur imposait davantage. Hubert s'aperçut de cette nuance. Il en souffrit, mais bien vite, ayant honte de ce sentiment de mesquine jalousie, il s'efforça de recouvrer sa sérénité habituelle.

Paule n'allant plus rue des Trois-Pierres, Claudie venait souvent aux Glaïeuls, au sortir de son atelier, secondant avec zèle Paule, dans les soins qu'elle prodiguait à la malade, et lui consacrant presque toutes ses soirées du dimanche.

D'abord, Madame Rioncey trouvait ces visites trop multipliées, craignant pour sa petite-fille la comparaison entre leur modeste intérieur et ce milieu luxueux. Mais elle avait vu son André si heureux lorsque, au retour de la villa, Claudie lui parlait de Paule, qu'elle ne s'était plus senti le courage de nouvelles objections. D'ailleurs, Madame Luzarches, appréciant les soins intelligents de Claudie, la réclamait instamment, et Paule n'entendait pas se priver du plaisir de sa compagnie.

Quand René se trouvait aux Glaïeuls en même temps que la jeune fille, il ne quittait guère la chambre de sa mère, où elle se tenait constamment. Plusieurs fois, Hubert vint l'y relancer, réclamant sa présence dans le cabinet de leur père, et l'oncle Max, s'il était là, remarquait que les

deux jeunes gens semblaient alors également maussades, et qu'une contrainte légère régnait entre eux.

Depuis que René secondait son frère, Monsieur Luzarches allait moins souvent à ses bureaux. Quand sa femme était seule, il se rendait aussitôt près d'elle, se retirant le plus souvent quand survenaient les jeunes gens, ou son beau-frère.

Une des grandes préoccupations de Roberte, on le sait, était son mari. Aussi, délivrée de ses inquiétudes au sujet de René, elle reportait sur le banquier tous les efforts de son apostolat, usant de sa double autorité de chrétienne et d'épouse, pour tâcher de l'amener à se tourner vers Dieu. Il l'écoutait docilement, sans chercher ainsi qu'auparavant des prétextes pour se dérober, et ne prononçait aucune parole acrimonieuse. On évite ainsi de contrarier les enfants et les grands malades, et Roberte souriait tristement, comprenant qu'il la jugeait pendue et s'efforçait, par cette condescendance, de lui donner une preuve de tendresse, et d'adoucir les jours qui lui restaient à vivre.

Un soir, ils étaient demeurés très longtemps seuls, Roberte ayant insisté pour que ses fils conduisissent leur soeur au parc. Madame Luzarches se sentait mieux, et le banquier semblait plus expansif que de coutume. Quand la conversation languit, pour complaire au désir de sa femme, il lui fit sa lecture pieuse habituelle.

A dessein, Roberte avait choisi une des plus touchantes pages de l'Évangile, comptant sur les réflexions qu'elle pouvait suggérer. De fait, en lisant cette sublime parabole de l'enfant prodigue, Monsieur Luzarches semblait fort ému. Quand il eut achevé, laissant retomber le livre sur ses genoux, il demeura longtemps pensif.

— Comme cette doctrine console ! mur-



ment. Roberte pour rompre enfin le silence.

Il la regarda affectueusement. Elle poursuivit :

— Nous avons besoin de cette assurance de pardon. Dieu l'a compris. Sa bonté nous ouvre toute grande la porte du repentir; il vient même nous attendre au chemin pour nous aider à achever la route... Je ne puis entendre lire cette page sans émotion!

Elle avait posé sa main amaigrie sur le bras de son mari. Elle sentait leurs âmes plus proches que jamais, et tremblait que la mort ne vint empêcher l'union définitive. Il essaya de sourire en répondant :

— Cette parabole pourtant ne te concerne pas; tu es une sainte: peux-tu savoir ce qu'est le repentir? N'importe, je t'en vie le bonheur de croire!

Elle se soulevait un peu, les yeux brillants d'espoir :

— Ce bonheur, tu peux le partager; j'en aurai tant de joie! Est-il si difficile d'implorer un pardon qu'on sait d'avance accordé?

Il secouait la tête :

— Peut-être est-il des fautes irrémissibles.

Elle interrompit ardemment :

— Aucune, le sang d'un Dieu a coulé pour les expier! Le Calvaire nous a donnés à tous mêmes droits à ses miséricordes. Il attend notre demande pour les octroyer avec abondance. Veux-tu que nous l'implorions ensemble? Auguste, il y a si longtemps que je désire ce jour!

Elle s'arrêta, croyant cause gagnée. Vivement agité, Monsieur Luzarches avait joint les mains comme pour une prière, et on devinait qu'un terrible combat se livrait en lui. Tout à coup, il se leva et se mit à aller et venir par la chambre; elle le suivait du regard, anxieuse, n'osant

parler, sentant que cette âme tourmentée désirait son silence.

Enfin, il suspendit sa marche saccadée et reprit sa place auprès d'elle. Il paraissait calme et expliqua :

— Je sais que tu as raison, Roberte. Je recouvrerais la paix de l'âme si je revenais à Dieu. Je ne suis plus l'incrédule de jadis: Prie pour moi, tes prières peut-être seront exaucées; mais ne me demande pas de prier moi-même: Dieu ne m'entendrait pas.

— Pourquoi? voulut-elle demander, affligée de cette défaite à l'heure où elle escomptait la victoire.

Il l'interrompit et la baisa au front.

— Tu es un ange, il est des choses que les anges doivent ignorer. Crois-tu que je ne comprenne pas le chagrin que je te cause? Je voudrais qu'il soit en mon pouvoir de te l'épargner!... Oh! Roberte, si les remords suffisaient pour l'expiation des fautes, je devrais être pardonné!

Elle se disposait à l'interroger, effrayée de son agitation en prononçant la dernière phrase, mais, très vite, il sortait de la chambre pour monter à son appartement.

Elle demeurait interdite; le but si ardemment souhaité lui échappait encore une fois, et, vu son état de faiblesse, elle ressentait plus vivement l'amertume de sa déception. La tête maintenant lui tournait, un voile s'étendait devant ses regards; elle voulut sonner et retomba sans force sur les coussins de la chaise-longue. Mais à travers les tortures du mal, sa pensée demeurée vaillante suivait celui qui lui était si cher, et son cri de détresse parvenait jusqu'au ciel:

— Reprenez-moi cette vie que vous m'avez donnée, mon Dieu, je me soumetts. Mais si vous m'appellez à vous, permettez, dans votre infinie bonté, que mon mari, le



père de mes enfants, vienne un jour m'y rejoindre!

## VIII

Enfermé à double tour dans son cabinet de travail, au premier étage de la villa, juste au-dessus de la terrasse fleurie encore de roses, le banquier demeurait immobile, la tête dans ses mains, comme écrasé par une douleur plus forte que son énergie, et, sûr qu'on ne pouvait l'entendre, des phrases entrecoupées s'échappaient de ses lèvres.

—Elle va mourir... c'est le châtement... tout s'expie! Mon Dieu! mon Dieu! J'ai tant souffert depuis vingt ans! N'aurez-vous pas pitié? Vous savez bien que je ne puis avouer. Ces derniers temps, j'ai essayé de réparer... je ferai plus encore... j'assurerai leur avenir... je multiplierai les oeuvres de charité... je prodiguerai les aumônes... Mais pardonnez, ou châtiez-moi seul, non celle qui est innocente!...

Il paraissait soudain vieilli de dix années, ayant déposé son masque de haute taine froideur, et des larmes brûlantes qu'il ne cherchait pas à retenir sillonnaient ses joues et allaient se perdre dans sa barbe grisonnante.

Il s'approcha de la fenêtre, l'ouvrit, aspira quelques minutes l'air embaumé venant de la terrasse.

—Si je voulais pourtant! murmura-t-il. "Sa" lettre est toujours là-bas, dans le coffret... j'y joindrais une confession écrite... je leur ferais parvenir le tout, et je disparaîtrais... J'irais à l'étranger avec Roberte... Elle me pardonnerait... Dieu alors aussi, sans doute... Oui... je dois avoir ce courage... Ecrire, d'ailleurs, serait moins pénible qu'aller les trouver... leur dire...

Cette idée parut provisoirement lui rendre le calme. Il y réfléchissait, pressant

son front de ses mains tremblantes, et il fut repris d'une nouvelle explosion de désespoir:

—Dieu pardonnerait... mais ils me maudiraient, eux!... Mes enfants aussi, que je condamnerais à la misère... Tout, mais point cela... je ne puis pas... Que je souffre, mon Dieu! que je souffre!

Il était retourné au bureau et s'y appuyait secoué de sanglots. Peu à peu, la violence même de l'accès amena une détente. Il ne pleurait plus, mais demeurait plongé dans une douloureuse atonie, dans une léthargie de corps et d'âme qu'il lui était impossible de surmonter.

Combien de temps resta-t-il ainsi? Il avait perdu complètement la notion de l'heure, et les voix d'Hubert et de René le firent tout à coup tressaillir.

Les deux jeunes gens venaient de rentrer, sans Paule, qui les avait quittés pour aller avec Claudie visiter une congréganiste malade. Sachant par la femme de chambre que leur mère reposait et ne voulant pas troubler son sommeil, ils s'attardaient sur la terrasse à fumer une cigarette. C'était le nom de Rioncey, prononcé assez haut par René, qui venait d'arracher le banquier à sa torpeur.

Ce nom, sans doute, exerçait sur lui une irrésistible fascination, car il se leva, s'approchant de la fenêtre pour mieux entendre. Il ne risquait guère d'être aperçu, les deux frères ne songeant point à lever la tête. Ils arpentaient lentement la terrasse, venant du jardin, et continuaient une conversation commencée.

—Rioncey aurait pu venir tout de même, disait René d'un ton de mauvaise humeur. Paule était sortie.

—Elle peut rentrer d'un instant à l'autre. A quoi bon l'exposer à une rencontre qu'il est si facile d'éviter!

—Vous êtes deux paladins de jadis, An-



dré et toi, déclara un peu ironiquement René. Je vous admire, mais il me semble que, si j'aimais réellement, je prendrais moins bien mon parti de cet état de choses ! Je voudrais au moins combattre avant de m'avouer vaincu, et j'ai bonne envie de conseiller à...

—Garde-toi bien de lui laisser soupçonner que d'oncle Max a trahi son secret. interrompit Hubert avec vivacité. La délicatesse de mon pauvre ami en souffrirait, d'autant plus cruellement qu'il a fait d'héroïques efforts pour nous cacher sa peine, et oublier un rêve irréalisable.

René arrêta sa promenade, suivant de l'oeil la fumée bleue s'envolant des cigarettes.

—Paule semble l'avoir aussi deviné, murmura-t-il, et qui sait même... Irréalisable ? J'aurais dit le mot jadis. Aujourd'hui, sincèrement, je ne sais plus ! Le manque de fortune n'est pas à notre époque un infranchissable obstacle... Il est d'ailleurs tant de manières de s'enrichir. Avec son intelligence, André peut se faire chez Meurel une brillante situation.

—Oh ! fit tristement Hubert, d'ici là !

—Sans doute, ce serait long ; mais est-il besoin d'attendre ? Supposons que j'aime Claudie et qu'elle m'aime. crois-tu que je ne l'épouserai pas ? C'est un exemple que je prends au hasard, bien entendu !

—Naturellement, répliqua Hubert un peu agacé, ce ne peut être autre chose. Mais il y a une nuance : tu pourrais solliciter la main d'une jeune fille sans fortune ; André est trop fier pour demander celle de Paule, sachant comme nous que papa ne consentirait jamais.

—Tu n'as pas besoin de me l'apprendre sur ce ton, je le sais de reste, fit René avec une pointe d'humeur. C'est bête, la vie !

La femme de chambre venait à eux ;

Madame Luzarches éveillée les demandait. Ils rentrèrent.

Le banquier demeura encore quelques instants à la fenêtre, respirant à pleins poumons, puis reprit son siège. Ses yeux brillaient de joie. Sa figure offrait l'expression d'hébètement radieux de quelqu'un qui vient d'entrevoir les moyens d'échapper à un grand danger.

—Il aime ma fille, murmura-t-il... Paule l'aime aussi, sans doute?... Oh ! si cela était vrai... Merci, mon Dieu ! est-ce le commencement du pardon?...

Il s'absorbait en de profondes réflexions. Enfin, ayant sans doute trouvé la solution cherchée, il passa dans son cabinet de toilette, se lava le visage à grande eau pour effacer la trace des larmes versées. Ensuite, il s'examina longuement dans la glace et, constatant qu'il avait repris sa physionomie habituelle, retourna auprès de sa femme.

Paule venait d'arriver, quand il entra. Le chapeau encore sur la tête, elle achevait de retirer ses longs gants de Suède, tout en racontant sa visite :

—Et puis, maman, nous avons eu une chance, si tu savais ! Nous avons rencontré l'oncle Max, rue du Bât-d'Argent. Je lui ai expliqué comment nous nous trouvions là, et il est monté avec nous chez Catherine, puisque nous étions justement devant sa porte. Il l'a auscultée ; elle s'est laissée faire quand je lui ai dit que c'était mon oncle, et qu'il ne ferait pas payer ses consultations. Il lui a promis d'aller la voir tous les jours, et l'enverra à la campagne quand elle pourra se lever, passer un mois pour achever de se rétablir. J'ai dit à l'oncle que nous nous cotiserions pour payer la pension.

Roberte acquiesçait en souriant, reposée par le somme qu'elle venait de faire. Les deux jeunes gens, assis côte à côte sur le



canapé, lisaient le même journal. Paule vint embrasser son père; il la retint par la taille et la considéra longuement, comme s'il la voyait pour la première fois.

—Tu deviens une vraie femme, Paullette. Il faudra que nous songions bientôt à te marier. Qu'en penses-tu?

Intrigués par ce préambule, Hubert et René levèrent la tête. Une flamme rose courut sur le délicat visage.

—Je ne veux pas me marier, papa, je me trouve si heureuse près de vous tous!

Il eut un petit rire bref et la laissa aller.

—Connu, connu, les petites filles disent toujours cela! Nous en reparlerons un de ces jours. Dis-moi donc, Hubert, que devient ton ami Rioncey? Il me semble que depuis quelque temps il ne te favorise guère de ses visites?

Du coin de l'oeil, il observait Paule, et nota aisément son trouble visible au seul nom d'André. Certain dès lors de ce qu'il voulait savoir, il alla s'adosser à la cheminée de marbre rose, sans même écouter la réponse embarrassée d'Hubert, rejetant l'absence de son ami sur ses nombreuses occupations, et la distance séparant les Brotteaux de la Guillotière.

—Ce jeune homme me plaît, poursuivait le banquier, affectant l'indifférence, tandis qu'à son front perlaient de fines gouttelettes de sueur. Je serais heureux de lui prouver ma sympathie de manière effective. Meurel est justement venu me trouver avant-hier. Il me demandait des renseignements touchant la solvabilité d'un associé qu'il désire s'adjoindre, l'affaire devenant trop forte pour lui seul. Je n'ai pu lui en donner de satisfaisants et il est parti très ennuyé. Pourquoi ne proposerait-il pas cette place à Monsieur Rioncey? Hubert, dis à Jean Meurel, que tu vois souvent, de parler de cela à son père. Je fournirais les fonds nécessaires à

ton ami André. Veux-tu le sonder à ce sujet?

Hubert était trop ahuri pour répondre, et considérait son père avec stupeur. Par tageant l'éternement de son aîné, René gardait aussi le silence.

—Comme tu es bon père! fit Paule, les yeux brillants de joie.

Elle s'interrompit craignant de se trahir. Un baiser mis au front de sa mère acheva la phrase.

Par les confidences de Max Vimal, Roberte savait à quoi s'en tenir au sujet de sa fille et d'André. Elle jugeait comme son frère que cette union ne pouvait avoir lieu, et que son mari n'y consentirait jamais. Aussi avait-elle laissé ignorer à Paule qu'elle connaissait ses sentiments intimes, estimant plus sage de ne point parler de ce qui ne pouvait être. En entendant le banquier s'exprimer sur le compte d'André avec cette soudaine bienveillance, son étonnement égalait celui de ses enfants. Elle sentit naître un vague espoir qu'elle voulut essayer de préciser.

—Ce jeune homme n'accepterait pas, mon ami, dit-elle. Quand il s'agissait d'une somme minime, Hubert a eu beaucoup de peine à l'obliger. A quel titre lui ferions-nous accepter de nouveaux bienfaits? Il est pour nous un étranger...

—Que je souhaiterais appeler mon fils, acheva Monsieur Luzarches, se détournant un peu pour dérober à tous sa pâleur et le tremblement de ses lèvres.

La foudre tombant au milieu de la chambre n'eût pas produit plus d'effet que cette simple phrase. Les deux frères demeurèrent bouche bée, lâchant le journal qui glissa à terre. Les prunelles de Roberte s'agrandirent démesurément, et elle joignit les mains, murmurant:

—Serait-il possible!

Quoi! cet orgueil inflexible, bien connu



de tous, pliait sans lutte ! Cet ambitieux, imbu au plus haut degré de l'esprit de caste, ennemi déclaré de la fusion des classes, et qui tant de fois, au sujet du mariage de ses enfants, avait exprimé ses idées bien arrêtées, s'annihilait, n'attendait même pas la demande pour accorder généreusement ! Devant l'incompréhensible, mais évident miracle. Pau'e, dans le petit coin où elle s'était réfugiée, se mit à genoux, adressant à la Vierge qui exauçait son voeu secret une fervente action de grâces, et la priant de permettre que ce bonheur entrevu ne fût pas un rêve.

Devant l'évident effarement des siens, le banquier partit d'un éclat de rire, au fond duquel un observateur eut démêlé bien de l'amertume.

— Quel'e excellente opinion vous avez de moi ! Tous me croient un tyran, et pas un n'admettra que je puisse faire passer avant la vanité le bonheur de ma fille ! Peut-être après tout me suis-je trompé. Qu'en dis-tu. Paulette ?

Se relevant d'un bond, la jeune fille alla se jeter dans les bras de son père.

— Oh ! papa, je ne croyais pas l'aimer autant ! Maintenant que tu me permets de songer à lui, je comprends que je n'aurais jamais pu en épouser un autre !

Tous sourirent de l'aveu ingénu. Longuement, Monsieur Luzarches appuya ses lèvres sur le front pur, à la racine des fins cheveux blonds, puis tendit la main à ses fils qui étaient venus près de lui :

— Je compte sur vous pour amener mon futur gendre à me présenter sa demande. Je sais qu'en agissant ainsi je m'écarte des usages reçus ; mais le moyen de suivre le protocole mondain, avec un garçon que sa délicatesse ombrageuse place tellement au-dessus ?

## IX

Monsieur Luzarches donnait sa fille à

un simple employé de manufacture, sans fortune ! Cette étrange détermination du banquier, connue bientôt de tout son entourage, faisait l'objet de bien des commentaires. On se perdait en conjectures, on épuisait les suppositions les plus saugrenues, finissant par conclure qu'il n'y avait d'autre moyen que ce mariage avec celui qu'elle aimait, pour empêcher Paule Luzarches d'abrégé ses jours.

C'est ainsi, le plus souvent, que s'écrivent les Histoires, et la plupart des félicitations adressées à la jeune fille par de bonnes amies, avaient tout l'air de compliments de condoléance. Paule ne faisait qu'en rire ; quelques échos de ce roman lui étaient parvenus, ainsi qu'à André, mais aucun d'eux ne cherchait à le réfuter. Ils avaient assez de s'occuper de leur bonheur présent et à venir.

Hubert et René, dès le lendemain de la décision de Monsieur Luzarches, avaient couru chez leur ami, et lui annonçaient sans précautions oratoires, la stupéfiante nouvelle. Madame Rioncey et Claudie, en l'apprenant, se récriaient sans y croire, et il fallait pour convaincre leur incrédulité comique, de multiples affirmations. André que la soudaineté et l'excès de son bonheur suffoquaient d'abord, retrouvait bientôt son énergie pour décliner la séduisante proposition. Les deux frères avaient dû employer toute leur éloquence, pour le déterminer à aller trouver leur père, qui l'attendait.

De son entretien avec le banquier, il sortit ravi, transporté, nageant en plein ciel. Son beau rêve n'était plus une chimère impossible : il épouserait Paule dès que Monsieur Meurel l'aurait pris pour son associé, ce qui ne pouvait tarder, Monsieur Luzarches mettant à la disposition de son futur gendre les capitaux nécessaires.

Loyalement, André rappelait au père de



Paule sa situation d'orphelin sans fortune, se refusait à accepter une protection qu'il avait conscience, disait-il, de ne pas mériter. Mais le banquier s'obstinait, pressant André avec autant d'opiniâtreté que le jeune homme en mettait à se défendre. Au fond, l'ami d'Hubert ne demandait pas mieux que d'être convaincu; sa délicatesse seule lui faisait un devoir de prolonger sa résistance. Il finit par se rendre, vaincu par cette dernière raison :

— Il est de mon devoir d'assurer le bonheur de ma fille; elle ne peut le trouver que dans son mariage avec vous.

André allait par les rues, se remémorant tous les détails de la scène, et l'excess de sa joie le faisait parfois chanceler. Il ne put se résoudre à regagner immédiatement son logis. Un dernier scrupule lui restait encore; pour s'en délivrer, il se souvint qu'il avait promis à Monsieur Vimal de l'aller visiter, et s'en fut sonner place du Pont, à la porte de l'oncle de Paule.

Max croyait rêver, en recevant les confidences du jeune homme. Il connaissait l'orgueilleux entêtement et les préjugés invincibles de son beau-frère. Cette invraisemblable débonnairé le stupéfiait en même temps qu'elle l'effrayait vaguement. Il pressentait qu'elle avait un but caché, et s'irritait de ne pouvoir le découvrir. Mais il sut dissimuler à André l'excess de son étonnement et sa secrète inquiétude, et le félicita chaleureusement, lui exprimant tout le plaisir qu'il aurait à devenir son oncle. Encouragé, le frère de Claudie osa exprimer toute sa pensée.

— Je serais complètement heureux, Monsieur, si celle que j'aime était moins riche. Je sais bien que je n'ai pas sollicité sa main; que j'étais décidé à me taire toujours, malgré mon désir; que Dieu, en permettant ce miracle, montre visible-

ment que ce mariage est dans ses desseins. Je me dis tout cela, et pourtant, il me semble que je commets une indécatesse.

Max admirait les sentiments élevés que révélait cette arrière-pensée; mais il protestait vivement :

— Vous avez tort de conserver ce scrupule. Trop de mains opulentes, mon cher enfant, demeurent vides de bonnes oeuvres; Dieu sait que les vôtres seront lourdes de bienfaits, quand votre nouvelle position vous permettra d'en multiplier le nombre. C'est pour cela qu'il vous veut riche. Ne rougissez donc point d'accepter de ma nièce une fortune. Entre vos mains fidèles, elle ne sera qu'un dépôt, et vous devez remercier le Seigneur, qui vous choisit pour servir d'intermédiaire entre lui et ses membres souffrants: les pauvres! Je suis sûr que l'abbé vous dira comme moi!

En effet, l'abbé Madel, consulté ensuite par le jeune homme, lui répétait à peu près les paroles de Monsieur Vimal. André dès lors, sans plus d'hésitations, consentait à être heureux.

Ils étaient fiancés; avec un délicieux émoi, André avait passé au doigt de Paule rougissante le modeste jonc d'or orné d'un saphir, seul souvenir de sa mère pieusement conservé par l'aïeule. Puis, de même que le jour où ils avaient cru se dire l'adieu définitif, ils étaient remontés à Fourvières avec Hubert et l'oncle Max, et à leurs actions de grâces, cette fois, ne se mêla nul soupçon d'angoisse.

Chaque jour maintenant, en quittant la fabrique, André se rendait aux Glaieuls où, le plus souvent, il retrouvait sa soeur et sa grand-mère. Roberte allait mieux, l'espoir renaissait avec la joie au coeur de tout le monde; le banquier lui-même semblait avoir déposé le fardeau de ses ordinaires préoccupations.



Le petit salon attenant à la chambre de Madame Luzarches, au rez-de-chaussée, était le plus souvent le théâtre des réunions quotidiennes. Madame Rioncey, Claudie, Hubert et René, se groupaient autour de la convalescente. L'aïeule tricotait activement, jamais oisive malgré son âge, des petits bas de laine pour les enfants indigents de son quartier; Claudie se penchait sur une délicate broderie destinée à la corbeille de Paule; les deux frères se reposaient de leurs travaux de la journée, animant de gaies anecdotes la conversation, ou se relayant pour faire à haute voix une lecture. Claudie levait-elle les yeux, elle rencontrait habituellement leurs regards attachés sur elle avec la même expression admirative. A celui d'Hubert, elle répondait par un confiant sourire; mais elle rougissait et se remettait très vite à son ouvrage, sans paraître remarquer celui de René. Roberte notait cette différence d'attitude. Elle souriait doucement à son second fils, et sa main blanche et effilée se posait, maternelle, sur les cheveux bruns de Claudie, qui se troublait davantage sous cette caresse.

Isolé le plus souvent en un angle du salon, Monsieur Luzarches feignait de parcourir les journaux, mais son oeil s'égarait fréquemment dans la direction des fiancés qui, assis à l'écart sur deux sièges bas, se murmuraient à mi-voix ces charmants riens, accompagnement obligé de longues fiançailles.

C'était ensuite Claudie que le banquier, sans qu'elle s'en doutât, mettait ainsi en observation. Rapprochant la rougeur de la jeune fille de l'agitation de René, il tirait des conclusions sans doute conformes à ses désirs, car le pli amer de sa bouche s'effaçait, faisant place au sourire, et il murmurait, se parlant à lui-même.

—S'ils le veulent aussi, ceux-là, tout se-

ra réparé... Je pourrai oublier... vivre en paix...

Les deux fiancés avaient l'âme trop haute pour s'occuper uniquement des puérils enfantillages de l'amour, préliminaires de tant de mariages. Presque tous leurs entretiens, insensiblement, dérivait de l'ornière des habituelles fadeurs et prenaient un tour plus grave. Ils formaient des projets d'avenir, discutaient leur budget futur, dans lequel, il est à peine besoin de le dire, les oeuvres charitables tenaient une large place. Outre le soulagement matériel et moral des misères rencontrées, l'influence à exercer dans leur milieu social, le bien qu'ils se proposaient de faire, dans leur entourage, par le rayonnement de l'exemple, formaient aussi le thème des conversations.

—Pourrons-nous assez faire pour payer notre bonheur? disait Paule avec un radieux sourire.

—Il est trop complet, je m'en effraie parfois, répondit André en baisant les petites mains blanches. Pour le mériter, mon aimée, nous tâcherons d'en faire éclore le plus possible autour de nous.

—Et nous nous imposerons des sacrifices volontaires, en attendant d'accepter généreusement les épreuves qui en seront l'inévitable rançon.

René se trouvait près d'eux; il entendit ce fragment de dialogue et éclata de rire, repris un instant par son ancienne légèreté. Il se rapprocha du groupe entourant Roberte.

—Maman, quels bizarres fiancés! Au lieu de profiter de ces heures charmantes, les plus belles de la vie, pour se dire de cent façons qu'ils s'adorent, ils s'affligent de leur bonheur trop grand, et se proposent de l'expié de leur mieux... Ils vont sans doute jeûner, se donner la discipline, se livrer à toutes sortes d'austérités...



Brr!.. Ces singuliers amoureux me donnent la chair de poule!

Il eut un nouvel accès d'hilarité, voyant l'embarras de sa soeur et d'André, déconcertés de l'indiscrétion. Mais Roberte dit, en regardant son second fils avec sévérité:

—Ils ont raison: sur le seul terrain de l'immolation volontaire se fondent les bonheurs durables.

—Et qui veut se soustraire à la grande loi du sacrifice n'est pas digne d'être chrétien, ajouta Claudie, avec une expression de foi enthousiaste.

Confus, René baissa le front.

—J'ai encore beaucoup à faire pour le devenir vraiment, Mademoiselle. J'espère y arriver pourtant, surtout si vous priez pour moi. Pardon pour ma sottise plaisanterie.

Désarmée par cette humilité, elle lui tendit la main. Longuement, il y appuya ses lèvres.

—C'est promis et vous êtes pardonné, dit-elle avec son joli sourire. C'est le cas de citer le proverbe favori de bonne-maman: à tout péché miséricorde!

Sans affectation, Hubert se leva et sortit de la pièce.

## X

De plus en plus, depuis quelques jours, le fils aîné du banquier devenait silencieux, paraissant étranger aux effectueuses causeries bruissant autour de lui. Très souvent maintenant, se prétendant retenu rue de la République pour des affaires urgentes, il arrivait aux Glaieuls après le départ de la famille Rioncey, ou, s'il rentrait à l'heure habituelle, il ne tardait pas, après quelques minutes de banale conversation, à aller rejoindre son père à l'autre bout de salon, et entamait avec lui d'interminables discussions financières.

Surpris d'abord de ce changement de manières, tous bientôt l'avaient mis sur le compte d'un surcroît de préoccupations, causé par les affaires dont le jeune homme assumait la direction de plus en plus, et finirent par s'y habituer.

Chez les Rioncey, le seul point noir à l'horizon, était la fugue de Mériolles. Depuis un mois, le cousin d'André avait quitté la banque, emportant la somme se trouvant en caisse à son bureau. Heureusement, grâce aux précautions d'Hubert, qui prévoyait le dénouement, il s'agissait de deux mille francs à peine. Monsieur Luzarches n'avait pas porté plainte, tant à cause du peu d'importance du vol, qu'en raison des liens de parenté unissant l'employé indélicat aux Rioncey. Hubert obtint même de son père, sans peine, que l'acte de Joseph leur demeurerait inconnu, comprenant ce qu'ils souffriraient à cette révélation et voulant leur en épargner l'amertume. De la sorte, ils pouvaient continuer de penser à l'absent comme à un enfant ingrat et léger, mais non indigne.

De lui et de son digne acolyte Varnal, personne n'avait eu depuis de nouvelles, et tout faisait supposer qu'ils avaient quitté Lyon sans retour pour la capitale, but avoué de l'ambition de Mériolles depuis de longues années. Le mieux était donc de n'y plus penser, et tous s'efforçaient de l'oublier, comme on chasse au matin le souvenir d'un mauvais rêve.

L'humeur sombre de l'aîné des Luzarches, bientôt, parut déteindre sur son frère, et nous devons ajouter qu'on prêta plus d'attention à la tristesse du joyeux garçon qu'à celle d'Hubert, au caractère grave et réfléchi, différant très peu de sa présente mélancolie.

René cherchait la solitude, pour s'y livrer à d'inaccoutumées méditations.

—Je m'interroge sur ma vocation, ré-



pondait-il invariablement, quand on tentait de connaître le sujet de ces réflexions insolites.

Tous riaient, Claudie seule demeurait sérieuse, paraissant comprendre le vrai sens de l'énigmatique réponse.

Un soir, Hubert restant encore à la banque, Paule sortie avec son fiancé et Claudie, René alla trouver sa mère. L'entretien fut long. Lorsqu'il se termina, Roberte et son fils semblaient éprouver la même émotion heureuse. Voyant entrer son oncle Max, René se sauva sur la terrasse, laissant le frère et la soeur en tête à tête, et se mit à regarder du côté de l'avenue, guettant le retour d'Hubert.

—Tu entres voir maman? demanda-t-il, dès que l'ainé arriva. Elle te fera part d'une nouvelle qui va bien te surprendre! Elle doit être en train de l'annoncer à l'oncle Max... Hubert, je suis bien heureux!...

—C'est cette mystérieuse nouvelle qui cause ton bonheur? questionna le jeune homme, remarquant alors l'expression à la fois joyeuse et émue des yeux pers. Ne peux-tu m'informer de suite, par égard pour ma curiosité.

—Non, maman te dira, j'aime mieux! Je vais faire un tour de parc en attendant le dîner, j'ai besoin de marcher un peu.

Intrigué, Hubert entra chez sa mère. Max, assis près de sa soeur, couvrit son neveu d'un long regard inquiet. De suite, Roberte parlait, avec une animation joyeuse, rappelant la Roberte de jadis.

—Hubert, nous allons avoir un second mariage! J'ai sondé Claudie adroitement, avant-hier, et René m'a ce soir fait ses confidences. Ils s'aiment. Je serai heureuse d'appeler cette charmante enfant ma fille, et ton père, je le pressens, ne fera pas d'opposition.

Elle eut pu parler longtemps encore ;

Hubert ne percevait plus ses paroles que comme des sons vagues, dépourvus de sens. Une seule pensée l'absorbait : Claudie aimait René! Un seul désir demeurait en lui; celui de dissimuler à sa mère et à son oncle la souffrance qui le poignait. Monsieur Luzarches entra, venant sans doute, au secours de son fils.

—Pardón si je vous enlève Hubert; je désire avoir son avis immédiat, au sujet de quelques lettres que j'ai reçues.

Soulagé par cete diversion, qui le dispensait de répondre à sa mère, de paraître s'associer à sa joie, Hubert accompagna le banquier au premier étage.

Tout un monde de sensations douloureuses se heurtaient en son esprit. Depuis longtemps, séduit par les qualités sérieuses de Claudie, par ses sentiments chrétiens, plus encore que par ses avantages extérieurs, il se sentait attiré vers la jeune fille; mais, fils respectueux avant tout et craignant l'opposition des siens, il s'était efforcé de résister à cet entraînement. Il allait y parvenir peut-être, si le brusque consentement de Monsieur Luzarches au mariage de Paule n'avait fait subitement renaître tous ses espoirs. Mais alors, l'attitude de René retint l'aveu une seconde fois.

Pour son frère, sur lequel constamment s'était exercée sa protection affectueuse, Hubert éprouvait cette tendresse particulière, faite de pitié et d'angoisses, qu'ont les mères pour l'enfant malade qu'elles tremblent de perdre. Ne restait-il pas un enfant toujours, en effet, cet être gracieux, si séduisant avec ses enveloppantes câlineries, exerçant sans scrupules l'ascendant trop sûr de sa faiblesse? Paule elle-même, quoique plus jeune de trois ans, le traitait en soeur aînée. Ceux qui nous font souffrir nous deviennent plus chers, semble-t-



il; par René, Madame Luzarches et ses enfants avaient souffert.

Devinant donc les sentiments de René, Hubert renfermait au fond de son coeur le secret prêt à s'en échapper, ne voulant pas d'une rivalité pouvant altérer la confiance absolue de son jeune frère en lui. Pourtant, tout au fond de sa pensée, cet effacement n'était que momentané, causé surtout par la connaissance approfondie du caractère de René. Hubert le croyait incapable de ressentir un grand amour, mais il savait que le simple intérêt pouvait devenir sérieuse passion, si l'étourdi soupçonnait ses sentiments propres. Il est certains enfants terribles toujours disposés à briser le jouet de leurs voisins, s'ils supposent que quelque chose est caché dedans.

— Sans doute, songeait Hubert, mon frère ne pensera bientôt plus à Claudie, alors je pourrai parler. Il ne s'agit que de prendre patience.

Et voilà qu'il s'était mépris sur le compte de René! Ce coeur, qu'on croyait incurablement léger, venait de se transformer au souffle d'une sainte tendresse. Il aimait assez sérieusement pour vouloir engager sa vie, et Claudie répondait à cet amour. De cette découverte, lui fermant brutalement la route de l'espoir, Hubert savourait toute l'amertume.

Son corps seul était présent, dans la pièce meublée avec une sévère somptuosité où il se trouvait, assis à côté de son père; son âme l'emportait bien loin, vers ces rives fleuries du bonheur, auxquelles il avait un instant espéré aborder, et qui lui étaient désormais interdites, parce qu'en chantant, un enfant, insouciant égoïste, venait d'en prendre possession.

— A quoi penses-tu donc? fit tout à coup la voix impatientée de Monsieur Luzarches. Voilà trois fois que je te pose la mé-

me question! En vérité, je t'ai rarement vu aussi distrait!

Hubert sursauta rappelé par ces paroles à la réalité. Tenant tout son être à le briser, il parvint à composer son visage, et à se rendre attentif aux explications paternelles. Mais quand Monsieur Luzarches se leva, ayant achevé, il eut malgré lui un soupir de délivrance. Le banquier le remarqua et sourit:

— Tu peux aller retrouver ta mère; je te demande pardon de la pénitence imposée! Nous descendons?

Hubert suivit son père. Hors du cabinet, des bruits de voix, venant du petit salon, frappèrent son oreille. Il distinguait l'accent joyeux de René, le timbre un peu voilé de Claudie, et il dut s'appuyer à la boiserie du vestibule.

— Qu'attends-tu? questionnait son père, déjà au bas de l'escalier.

Rappelé à lui-même, il descendit à son tour rapidement. Dans l'antichambre, Monsieur Vimal qui venait de sortir de chez sa soeur en entendant descendre les deux hommes, remettait son pardessus, aidé du domestique. Il serra la main que son beau-frère lui tendait.

— Vous partez, Max? dit le banquier étonné. Je croyais que Roberte vous garderait à dîner?

Max regarda son neveu, et, lui faisant signe à la dérobée, répondit:

— Je dîne chez l'abbé Madel. avec Hubert. Je suis venu ce soir aux Glaïeuls justement pour le chercher. J'ai prévenu Roberte.

Il sortait, entraînant Hubert. Le jeune homme n'osant le contredire, suivait, un peu maussade, le compagnon s'imposant à lui, et se demandait pourquoi l'oncle Max venait contrarier son désir de solitude, en lui faisant précisément ce soir-là cette invitation impromptue.



Il fut bientôt renseigné. Tous deux firent quelques pas dans l'avenue; puis Max héla une voiture qui passait à vide, y fit monter son neveu et s'installa à côté de lui, jetant au cocher l'adresse de l'abbé Madel.

—C'est presque un enlèvement, commença Hubert, ébauchant un sourire.

La main de son oncle se posa sur son bras, et un regard pénétrant le contraignit à abaisser ses longs cils bruns.

—Ne cherche pas à me donner le change, mon pauvre petit, disait Max, j'ai tout deviné. Parler te fatiguerait, tais-toi; je serais d'ailleurs incapable de te conseiller, tant je souffre de ton chagrin. C'est pour cela que je te conduis chez notre ami. Tu lui feras tes confidences, et il t'indiquera, inspiré par Dieu, le chemin à suivre.

## XI

Dans la petite salle à manger de l'abbé Madel, tous trois achevaient le frugal repas auquel Max et son neveu n'avaient guère fait honneur, et, laissant la vieille domestique desservir la table, passaient dans ce que le prêtre appelait plaisamment son cabinet de consultations.

C'était une pièce carrée, assez vaste, éclairée par une lucarne à tabatière, l'abbé logeant juste sous les toits afin, prétendait-il, de se rapprocher du ciel. Pour tout ameublement, le long des quatre murs, des rayons de bois blanc montant jusqu'au plafond et surchargés de livres, car l'abbé Madel était l'auteur estimé d'une histoire de France, d'une histoire de la littérature, de plusieurs ouvrages théologiques, et occupait ses rares loisirs à poursuivre ses chères études.

Au milieu, une table rectangulaire, supportant des papiers, une écritoire, une

statuette en marbre de Jeanne d'Arc. Dans un angle, un petit poêle de faïence ronflait joyeusement, surmonté d'une bouilloire de cuivre. Quatre chaises de paille complétaient le mobilier de cette pièce; tout y révélait des habitudes d'ordre et de simplicité laborieuse, et un grand Christ d'ivoire sculpté, à l'expression surhumaine, véritable oeuvre d'art fixée au panneau intérieur de la porte, à défaut d'autre place libre, disait éloquemment aux visiteurs que la science du maître du logis s'appuyait avant tout sur la foi.

Le prêtre et les deux hommes s'étaient assis. Comme indifférent à l'entretien, Hubert laissait parler son oncle, mais s'étonnait à part lui de le trouver si au courant des angoisses et des luttes de son pauvre coeur. Sans un mot, sans un mouvement, sa tête ascétique légèrement inclinée, l'abbé écoutait. Une seule bougie dans un chandelier d'émail éclairait la scène.

—Ai-je bien expliqué ta situation? demandait Monsieur Vimal, achevant son récit.

Hubert eut un signe affirmatif. Pourtant, en sa loyauté, il jugeait l'explication incomplète, et fit effort sur lui-même pour dire:

—Ce qui arrive est un peu la faute de mon orgueil. Si j'avais mieux jugé René, sans me croire moralement supérieur, j'aurais compris qu'il pouvait éprouver un sentiment sincère. Je me serais alors confié à lui, sans attendre, et peut-être aurait-il eu un geste généreux...

—Oui, peut-être, murmura Monsieur Vimal, rêveur.

L'abbé prit la parole:

—Est-il vraiment trop tard pour employer ce moyen?

Hubert inclina affirmativement la tête.

—Et, demanda encore le prêtre, vous



croyez Mademoiselle Rioncey bien décidée à épouser votre frère?

Le jeune homme réfléchit un instant.

—Maman me l'a affirmé, finit-il par dire... pourtant, si elle savait que, moi aussi...

Il n'acheva pas, mais la réplique de son oncle lui prouva qu'il avait été compris:

—Elle n'accepterait pas, si elle savait... Hubert, il faut lui parler; elle refusera René. Il oubliera bientôt son projet, et plus tard, tu pourras...

L'abbé fit signe à son ami de se taire, et entre eux le silence régna. Le prêtre tenait ses yeux attachés sur le crucifix, et l'on devinait qu'il priait mentalement le Maître de l'éclairer, de lui inspirer le conseil salutaire. Enfin, il parla de nouveau:

— Votre bonheur et celui de votre frère sont en balance. Vos droits sont égaux. Vous êtes libre d'avouer votre amour.

Max se frotta énergiquement les mains; le front soucieux d'Hubert se dérida, et un soupir d'allègement souleva sa poitrine.

— Mais avant de vous déterminer à cette démarche, poursuivait l'abbé, vous devez en peser mûrement toutes les conséquences.

— Je sais que René souffrira, interrompit Hubert avec amertume. Aurais-je sans cela hésité une seule minute?... Pourtant, vous venez de le dire, nos droits sont égaux: pourquoi souffrirais-je plutôt que lui?

— J'ai parlé des droits, non des devoirs, répondit lentement le prêtre. Qui a plus reçu doit donner davantage. Ai-je besoin, mon cher enfant, de rouvrir devant vous l'Évangile.

Max eut pour son ami un regard de reproche.

— Vas-tu maintenant lui persuader que

son devoir est de se sacrifier, de se condamner lui-même à un grand chagrin, pour éviter à l'autre une peine peut-être légère? Elle est jolie, ta théorie! Peste soit des controversistes!

— Je ne m'adresse pas aux auditeurs d'une conférence, mais à deux vrais chrétiens qui doivent me comprendre, répliqua le prêtre. Laisse-moi parler à ton neveu sans m'interrompre. Mon cher enfant, supposons un instant le mariage de votre frère accompli. Pensez-vous qu'une épouse comme Claudie Rioncey ne réussirait pas à le fixer sans retour dans la voie du bien? Savons-nous même si cet espoir surtout ne l'y a pas maintenu jusqu'ici? Je connais René: il n'est pas de ceux qui luttent, sans autre récompense que celle du devoir accompli. Pour encourager à la persévérance cette âme qui se débat, en serrée par le doute, il faut que la route fleurie lui soit un gage matériel des félicités futures. Être heureux, et ne pas oublier qu'il doit ce bonheur au dispensateur de tous biens, voilà tout ce que le bon Maître demande à son actuelle faiblesse; mais sans doute réserve-t-il à l'épouse chrétienne, quand elle aura pris place au foyer, la gloire de l'amener à donner davantage.

— Et de moi, murmura Hubert avec accablement, Dieu exige le plus cruel sacrifice!

— Il n'exige jamais, répliqua vivement le prêtre, il vous laisse libre. Mais Dieu vous aime, mon cher enfant. Il vous a révélé de bonne heure la douceur de son service; il vous a choisi pour être de ceux qui le connaissent et le font connaître par l'exemple; vous avez reçu de lui à profusion, pour vous permettre d'arriver à ce but, les dons de l'intelligence et du cœur, et il vous a comblé également au point de vue matériel. N'est-il pas en droit d'attendre beaucoup de vous, pour tant de té-



moignages de particulière tendresse, et votre âme généreuse, loin de se livrer à de stériles révoltes, comme les âmes n'ayant pas le bonheur de comprendre les joies du sacrifice, ne doit-elle pas le remercier, pour la place d'élite réservée sur ce chemin de la Coix, où seuls marchent à sa suite les véritables élus?

Hubert enfouissait son visage dans ses mains et demeurait prostré, écoutant ces paroles retombant comme un glas sur son coeur meurtri. Il sentait bien que le prêtre disait vrai, que le mariage de René assurerait, plus encore moralement que matériellement, le bonheur de son frère, et il était trop vraiment croyant pour songer à discuter les arguments de l'abbé Madel, dont une âme vulgaire se serait indignée.

Quand l'ecclésiastique se tut, Hubert découvrit ses traits convulsés. Il ne pleurait pas, mais son regard sombre brillait étrangement et des rougeurs fiévreuses marbraient ses joues.

Il se tourna vers son oncle. Max le regardait avec une profonde pitié, mais se taisait, reconnaissant que Dieu venait de parler par la bouche de son ami, et ne voulant pas intervenir dans la lutte décisive. Le jeune homme se leva, fit quelques pas, s'appuyant machinalement aux rayons chargés de livres, et vint s'arrêter près de la porte, considérant le Christ d'ivoire, qui, de ses bras étendus, semblait lui barrer le passage.

Pour ne pas le troubler, Max et l'abbé avaient pris sur la table une revue qu'ils feignaient de parcourir, et l'on n'entendit d'autre bruit, durant quelques minutes, que le gai ronflement du petit poêle et le chantonnement de la bouilloire en cuivre.

Devant l'emblème sacré, fidèle consolateur de toutes les détresses, Hubert prolongeait sa méditation silencieuse. Quand il revint à pas lents vers les deux amis, son

visage était calme, et en ses prunelles brunes resplendissait la flamme mystique du sacrifice.

— Ils s'épouseront, dit-il simplement. Je remercie Dieu de vouloir qu'ils soient heureux par moi.

## XII

Ce n'était pas là l'exaltation passagère d'une heure d'héroïsme, mais une résolution fermement prise. Hubert la tint sans défaillance.

S'il eut des cris de découragement, Dieu seul put contempler ces luttes de son coeur; son oncle même, qui l'épiait avec sollicitude, ne parvint pas à les surprendre, et selon les sages avis de l'abbé Madel, évita de revenir sur ce qui s'était passé entre eux.

Tout s'accomplissait selon les prévisions de Roberte. Monsieur Luzarches souscrivait au nouveau projet avec plus d'empressements encore qu'au premier, ce qui faisait dire à Max agacé de ne pouvoir comprendre le mobile guidant son beau-frère:

— Décidément, Auguste n'est pas un homme, mais une boîte à surprises!

Le consentement de Claudie semblait acquis. La jeune fille, sur le conseil de son frère, le fit pourtant attendre un peu. Plus perspicace que son entourage, André se doutait vaguement des sentiments d'Hubert, et il engagea sa soeur à sonder les sentiments du frère de René, avant de s'engager par une acceptation définitive.

Claudie ignorait les artifices de la dissimulation; l'incertitude lui était pénible. Elle vint droit à Hubert et lui posa naïvement la question:

— Serez-vous réellement heureux si je deviens la femme de René?

Il eut la force d'appeler un sourire sur ses lèvres:



— C'est mon voeu le plus cher, petite soeur; hâtez-vous de le combler: vous seule pouvez donner à un frère que je chéris le bonheur qu'il souhaite.

La grâce de Dieu, qui descend abondante dans les âmes bien disposées, lui permettait d'être absolument sincère en prononçant ces paroles. Claudie fut convaincue, André aussi, et l'on ne s'occupa plus que de fixer la date des deux mariages qui seraient célébrés le même jour.

Mais alors, la catastrophe redoutée depuis si longtemps se produisit, foudroyante. Roberte, un matin, voulant se lever, fut prise d'un vomissement de sang. Elle ne devait plus quitter sa couche.

Les suprêmes heures de cette vraie chrétienne furent dignes de sa vie. Dieu lui accorda la grâce de conserver jusqu'au dernier moment toute sa lucidité; elle sut profiter de ce bienfait. S'oubliant elle-même, elle cherchait à relever le courage des siens, adressant à chacun de ceux qui pleuraient autour du lit des paroles de réconfort et de conseils.

— Ta médecine est impuissante cette fois, disait-elle, pressant dans ses mains déjà froides les mains de Max accouru à son chevet. Remplace-moi auprès de ceux que j'aime, console-les... Auguste surtout... il n'a pas encore la foi qui réconforte. Pauvre ami! tu lui parleras de moi, souvent... tu l'engageras à venir prier pour moi, avec toi... Je n'aurais rien à lui reprocher s'il avait voulu m'accorder ce que je désire tant!

Le banquier entra, il se pencha vers sa femme, aveuglé par les larmes qu'il ne pouvait retenir. Elle fit un geste, tous s'écartèrent, les laissant seuls.

— Pourquoi pleures-tu, sourit-elle? Tu n'as qu'à vouloir pour me retrouver un jour... je t'attendrai... Si tu veux que je parte sans un regret, promets-moi de de-

mander le courage dont tu auras besoin à celui qui seul peut te l'accorder: à Dieu!

Il sanglotait sans répondre. Elle insista, angoissée:

— L'heure presse, Auguste. Promets-moi de te repentir, de réparer, d'avouer au tribunal de la pénitence ce secret de ta vie, que je n'ai jamais osé te demander, et qui te pèse comme un trop lourd fardeau. Le prêtre te montrera la voie, et tu recouvreras la paix de l'âme perdue!

Il tomba à genoux, collant ses lèvres à la main de la mourante:

— Je crois ce que tu crois... je me repens, j'expierai, je dirai tout au prêtre... Mais ne me quitte pas, Roberte, ne me quitte pas!... j'ai besoin que tu vives pour m'encourager, pour prier avec moi...

— Je prierai de Là-Haut, sûre d'être exaucée, ainsi proche de Dieu... Je lui demanderai qu'il t'assiste, qu'il te console...

La famille Rioncey arrivait. Roberte fit un signe. Tous s'approchèrent et entourèrent le lit.

— Mes enfants vont devenir les vôtres, dit l'agonisante, prenant la main de l'aïeule, ils vous aimeront comme ils m'aimaient... André, Claudie, venez m'embrasser, que je vous entende m'appeler votre mère au moins une fois!

— Maman, maman, balbutiaient le frère et la soeur, couvrant de baisers le visage déjà livide.

Paule et ses deux frères vinrent ensuite recevoir le suprême embrassement de leur mère. Le regard voilé, très doux, s'arrêta longuement sur les deux couples de fiancés. Un sourire affectueux aux lèvres, elle les bénit, puis retomba haletante. Elle se reposa quelques instants; mais, ne voulant pas partir sans avoir achevé ce qui lui restait à dire, elle fit un effort pour parler encore:

— Je sais que vous me pleurerez sincè-



rement, leur dit-elle; mais votre amour ne sera pas une injure à ma mémoire: ne retardez pas trop l'instant de votre union, c'est moi-même qui vous le demande. Vous allez fonder deux foyers chrétiens, promettez-moi que Dieu y occupera toujours la première place? Aimez-le par-dessus tout, mes enfants; toi surtout, René. Ne t'écarte plus de la bonne route, maintenant surtout que, pour t'y retenir, la Providence y a placé le bonheur! Claudie, vous serez son bon ange, n'est-ce pas?..

Un soupir mourut sur les lèvres d'Hubert, debout au chevet du lit, en entendant ces paroles, confirmation de celles de l'abbé Madel. A cette heure douloureuse une consolation descendait en l'âme du jeune homme. Son sacrifice au moins, songeait-il, donnait à sa mère la suprême douceur de partir rassurée sur l'avenir de René... Du regard, Roberte appelait l'aîné de ses fils. A son tour, il se pencha, et un rayon d'infinie tendresse tranfigura à sa vue la face contractée de l'agonissante.

Mais sa voix n'était plus qu'un souffle, et il dut coller son oreille aux lèvres glacées pour recueillir ces paroles:

— Toi surtout, je te lègue ton père... Sois son appui... j'ai confiance...

L'abbé Madel entra, apportant une dernière consolation à cette âme, qu'il avait la veille nourrie du pain des forts. Elle tourna vers lui ses regards expirants, sans pouvoir parler.

Quelques instants après, dans la chambre funèbre, on n'entendait plus que des sanglots et des prières. Roberte Luzarches était devant Dieu.

### XIII

L'hiver et ses tristesses n'étaient plus qu'un vague souvenir, car déjà, sur les pelouses et les massifs de la Tête d'Or, avril

semait à profusion les trésors de toutes ses corbeilles, et l'air embaumé retentissait de pépiements d'oiseaux. Deux hommes aux allures équivoques, aux vêtements d'une douteuse propreté, suivaient l'allée du parc longeant la pièce d'eau, et causaient avec animation.

— C'est convenu pour demain soir, expliquait l'un, grand brun à l'allure dégingandée, qui se balançait perpétuellement comme s'il eut éprouvé les effets du roulis. Aujourd'hui, le patron de Morin y est encore, il serait impossible de sortir l'auto à cette heure, ça donnerait l'éveil, et nous ne pouvons pas demander un taxi, pour que le chauffeur vienne ensuite nous faire pincer.

Son interlocuteur, petit roux à figure poupine, au regard fuyant, approuvait de la tête.

— T'as raison, comme toujours, Varnal. De toutes façons, il vaut mieux attendre à demain: je connais les habitudes de la boîte et c'est jour de grande rentrée. Alors si tu es vraiment bien décidé...

— Tu crois peut-être que je te propose l'affaire pour flancher au dernier moment! C'est bon pour toi d'avoir des hésitations, des scrupules!... Eh bien, qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça avec une mine tout à l'envers et des yeux de chien battu? Il me semble que tu ne fais déjà plus le fendant comme l'autre soir?

Mériolles, qu'on a déjà reconnu, était très pâle, et une indécision se lisait sur ses traits, tandis qu'il guignait en dessous son compagnon, sans pouvoir se décider à avouer le motif de son trouble. Il balbutia enfin:

— Ne pourrais-tu aller seul, avec Morin... je garderais à sa place la voiture et je ferais le guet... j'aimerais mieux...

Varnal eut un mauvais rire:

— Naturellement, tu aimerais mieux me



laisser débrouiller sans toi, comme le jour où tu me laissais tranquillement étrangler par cet imbécile d'André? Oh! on ne te reprochera pas de te gêner pour les autres... Mais cette fois, mon petit, il ne s'agit pas de plaisanter: tu connais les lieux, et tu peux nous éviter de perdre du temps, et de chercher la galette ailleurs qu'au bon endroit. Il faut que tu viennes, entends-tu? Et ne t'avise pas de regimber, sinon...

Un geste expressif compléta la menace. Joseph eut un sursaut de colère.

— Je te défends de me parler sur ce ton, commença-t-il avec assez de résolution, je ne le supporterai pas...

Varnal ricana:

— Tiens, l'enfant qui se révolte! C'est curieux! Le début promet d'être intéressant; voyons la suite?

L'expression mauvaise des yeux démentait le ton gouailleurs des paroles. Sous ce regard Joseph perdait contenance; un frisson le secoua de la tête aux pieds, il baissa les yeux pour ne plus voir Varnal et garda le silence. L'autre, à ce résultat trop prévu, eut un sourire de triomphe et haussa les épaules.

— Poule mouillée, va! Ça n'a même pas le courage d'être un homme une fois en sa vie. Ah! l'éducation de la tante Rioncey a produit un joli phénomène!

— Tais-toi, tais-toi, murmura Joseph, écrasant de sa main les lèvres de son compagnon, ne me parle pas d'eux, jamais, jamais!...

— T'es pas gentil, gouailla Jules. Je suis bien sûr qu'ils parlent de toi, eux, et souvent encore...

La physionomie de Joseph exprima un sombre désespoir.

— Mais tu ne comprends donc pas quel mal ça me fait quand j'y songe... Je voudrais oublier que je les ai connus, aimés...

abolir ce passé qui parfois se présente à moi comme un reproche... Tiens, laisse-moi, j'aime mieux être seul, j'irai te reprendre où tu sais avec Morin...

— Ah! mais non, protesta Varnal, je ne te quitte pas, tu n'aurais qu'à jouer la fille de l'air! Je te connais, mon vieux...

Il lui avait saisi le bras. Mériolles n'essaya pas de résister.

— Soit, je te suis, je ferai ce que tu voudras, je serai avec toi demain soir... mais ne me rappelle plus ces choses, si tu es mon ami...

— C'est bon, on se taira, si ça te fait tant d'effet!... Pourquoi diable aussi Monsieur se paye-t-il le luxe d'avoir une conscience!... Tiens, grille une cigarette, ça fera envoler tes remords avec la fumée!...

Machinalement, Mériolles tendit la main et leva les yeux. Il aperçut alors deux promeneurs, un jeune homme et un prêtre, qui venaient dans la même allée, en sens inverse, et devaient fatalement les croiser. Sa figure exprima une vive inquiétude. Faisant prestement demi-tour, il saisit le bras de Jules et l'entraîna à grande allure dans la direction opposée.

— Quoi que t'as?... Qu'est-ce qui te prend? grognait Varnal, ennuyé d'être contraint à cette gymnastique désordonnée et essayant vainement de ralentir sa course.

Seulement à l'autre extrémité du parc, Mériolles s'arrêta et s'épongea le front.

— J'ai eu une fière peur! Nous avons manqué nous jeter dans les jambes du fils Luzarches! S'il m'avait reconnu, il comprendrait tout de suite d'où vient le coup, quand il saura...

— Au lieu qu'il ne pensera même pas à nous soupçonner puisqu'il nous croit à Paris... Allons, je te retrouve raisonnable... tu te formes! Sais-tu une chose? Allons prendre un verre sur le zinc avec



Morin, ça vaudra mieux que de nous prèlasser ici. C'est trop mal fréquenté.

Tous deux s'éloignèrent dans la direction de la rue Duquesne, laissant Hubert et l'abbé Madel continuer paisiblement leur promenade dans le parc, sans se douter de la rencontre qu'ils avaient failli faire.

Six mois s'étaient écoulés depuis la mort de Roberte. Si le vide creusé au foyer se faisait toujours cruellement sentir, une mélancolie douce avait du moins remplacé, dans tous les jeunes coeurs, le déchirement des premières semaines. Le banquier seul semblait ne pouvoir supporter le poids accablant de son chagrin, et s'efforçait pourtant de le dissimuler à ses enfants, ne voulant pas empêcher ces jeunes âmes de renaître à la douceur de vivre.

René et Paule étaient dupes de ces apparences résignées; mais Hubert ne s'y trompait pas plus que Max Vimal, et tous deux s'ingéniaient à distraire Monsieur Luzarches, mais avaient la douleur de voir tous leurs efforts à peu près vains.

La promesse faite au lit de mort de sa femme pesait comme un nouveau remords sur le coeur du banquier. La crainte de voir Roberte emporter avec elle un regret avait pu seule la lui arracher, à cette minute solennelle, et il était sincère alors. Pourtant son exécution restait encore à accomplir, et si le veuf recevait avec reconnaissance les fréquentes visites de l'abbé Madel, il ne pouvait se résoudre à lui demander de l'entendre en confession.

Ces irrésolutions le torturaient. Chaque nuit, il croyait voir Roberte se dresser auprès de son lit, le couvrant d'un regard de mépris et le traitant de parjure. Il s'éveillait alors en sursaut, baigné d'une sueur glacée, résolu à s'exécuter sans plus d'atermoiements. Mais la lumière du jour faisait évanouir les terreurs nées de l'om-

bre, et à nouveau il s'accordait un délai.

A diverses reprises, il était entré dans une église, à l'heure où naît le crépuscule. Une fois même, à Saint-Nizier, il avait pris place près d'un confessionnal, parmi les pénitents qui attendaient. Il passa là une heure terrible, la sueur au front, l'angoisse au coeur. Puis, son tour venu, il ne put se résoudre à entrer s'agenouiller devant le prêtre et, pris d'une épouvante sans nom, il s'enfuit.

Ces alternatives de crainte et de confiance, de calme et de désespoir, jointes au chagrin que lui causait la perte de l'épouse qu'il avait réellement aimée, le brisaient. Sa taille se voûtait, ses mains tremblaient; ses cheveux et sa barbe achevaient de blanchir: d'un homme encore dans la force de l'âge, ces six mois avaient fait presque un vieillard.

A la fin, il s'avisa d'un expédient: il écrirait ce récit dont l'aveu lui était si pénible, et n'aurait plus ensuite qu'à profiter d'une minute d'énergie pour le faire parvenir à l'abbé Madel, et le charger d'instruire ses enfants.

La première partie de ce projet s'exécuta de suite sans encombre. Dans son bureau particulier, au premier étage de la banque, il écrivit le plus brièvement possible sa confession. Mais au moment de tracer sur l'enveloppe le nom de l'abbé Madel, le coeur lui manqua une fois de plus.

— Je ne peux pas, murmura-t-il. Pardonne-moi, Roberte!... j'essaierai encore une fois... plus tard...

Il se leva, alla ouvrir son coffre-fort scellé dans la muraille. Sur la tablette supérieure, il prit un petit coffret en marqueterie, l'ouvrit, et devant son contenu demeura songeur.

C'était peu de chose pourtant: une simple enveloppe non cachetée, jaunie par le



temps, renfermant une lettre. Longtemps, le banquier regardait le papier, et des lueurs d'effroi passaient dans ses prunelles agrandies.

Hubert et son frère entraient avec un employé. Monsieur Luzarches eut un sursaut d'épouvante. A la hâte, rassemblant les feuillets qu'il venait d'écrire, il les déposa dans le coffret qu'il ferma à clef et remit à sa place. Depuis, il ne chercha plus à le rouvrir.

Voulant se conformer au désir de la mourante, il avait prié ses enfants, dès la fin du quatrième mois de deuil, de fixer la date du double mariage, et il fut décidé qu'on le célébrerait, dans la plus stricte intimité, à l'expiration de l'année; ni Paule ni René ne voulant entendre parler d'une époque plus rapprochée.

Ce jour-là, l'abbé Madel était venu chercher Hubert, qui devait lui indiquer la demeure d'une pauvre veuve chargée de famille que les membres de la Société de St-Vincent visitaient à tour de rôle.

Tous deux venaient de sortir du parc et longeaient maintenant la Saône.

— Verrai-je au moins René à la réunion de demain, puisque vous n'y pouvez venir? demandait le prêtre.

Le jeune homme réfléchit.

— Je ne le pense pas, répondit-il. Nos rentrées de demain sont trop importantes; nous serons probablement obligés, René et moi, de veiller avec le caissier, la santé de mon père ne lui permettant plus ce surcroît de travail.

— Monsieur Luzarches m'inquiète depuis quelque temps, fit l'abbé après un silence, je le disais l'autre jour à votre oncle. Vous devriez l'engager à voyager un peu; un changement momentané d'existence pourrait, me semble-t-il, lui être salutaire.

Hubert hocha la tête.

— Il ne veut pas entendre parler de quitter Lyon, du moins avant le mariage de ma soeur et de René. J'espère pouvoir le décider après cette époque.

— En octobre, n'est-ce pas?

— Fin novembre.

Le prêtre ralentit le pas et se tourna vers son compagnon.

— C'est l'ami qui vous interroge, mon cher enfant; vous êtes libre de ne pas répondre. Quels sont vos sentiments actuels à l'égard de la fiancée de René?

— Ceux d'un frère pour sa soeur, répondit vivement Hubert, s'arrêtant et se tournant vers son compagnon, pour lui laisser lire en ses yeux bruns la sincérité absolue de ses paroles. Puis, devinant sur le visage de l'abbé une affectueuse admiration, il se hâta d'ajouter, avec une humilité simple et vraie:

— N'est-ce pas bien orgueilleux à moi, d'avoir voulu parer le devoir strict de l'aurole du martyr? Sans doute, je m'étais illusionné sur l'état de mon coeur; mon chagrin m'a paru peu de chose, quand j'ai connu la véritable douleur, le jour de la mort de ma mère!

Ils étaient arrivés. Le prêtre serra la main d'Hubert, sans répondre et ils commencèrent à gravir le raide escalier.

#### XIV

A ce même moment, rue des Trois Pierres, Paule et Claudie, sous l'oeil maternel de Madame Rioncey, s'occupaient à confectionner diverses pièces du trousseau de la soeur d'André, que la jeune fille tenait à honneur de faire elle-même.

Elle en avait les loisirs, ayant quitté l'atelier du cours de la Liberté, au grand regret de Madame Oulvard et des ouvrières. Monsieur Luzarches l'avait exigé, d'accord en cela avec André et l'aïeule, et



Claudie s'était soumise, comprenant bien que sa nouvelle situation allait lui imposer de nouveaux devoirs.

— Je sais faire la lingerie, confiait-elle à Paule, je travaillerai tout de même. Mais les pauvres seront mes seuls clients désormais.

— Adressez-vous à Hubert ou à l'oncle Max, en ce cas, ils ne vous laisseront pas manquer de pratiques, prophétisait René, présent ce jour-là à l'entretien des deux amies.

— J'ai eu un vrai chagrin en quittant Madame Oulvard, expliquait la jeune fille. Elle a été si bonne pour moi! Elle me traitait plutôt comme un enfant de la maison que comme une ouvrière. Et mes compagnes aussi me témoignaient une vraie affection, ces derniers temps surtout: elles avaient fini par m'accepter franchement comme sous-directrice de l'atelier, et ne me donnaient aucun sujet de mécontentement. Plusieurs ont pleuré, quand je leur ai dit adieu, et j'ai dû leur promettre d'aller quelquefois cours de la Liberté, après mon mariage.

Paule avait achevé de festonner la chemise qu'elle tenait. Elle se leva, repliant son ouvrage.

— Assez pour ce soir, dit-elle. Il est l'heure de retourner aux Glaïeuls. N'est-ce pas, grand-mère?

Depuis ses fiançailles, elle nommait ainsi Madame Rioncey, et ce témoignage de délicate affection, n'attendant pas l'époque fixée pour se prodiguer, était très doux au cœur de la vieille femme.

— Le temps de finir ma boutonnière, veux-tu, implora Claudie.

Imitant très vite l'exemple bientôt donné par leurs frères, les futures belles-sœurs se tutoyaient. Paule regarda sa montre.

— Soit: j'accorde cinq minutes de grâ-

ce, pas une de plus, déclara-t-elle d'un ton péremptoire.

Madame Rioncey avait quitté son siège, en roulant autour du peloton son éternel tricot pour les petits pauvres, car la fatigue de ses yeux, affaiblis par l'âge, ne lui permettait plus guère d'autre genre de travail. L'aïeule paraissait rajeunie, étant libérée de ses inquiétude sur l'avenir de ses deux enfants, que la Providence conduisait si miraculeusement au bonheur.

— Vous partirez sans moi ce soir, mes enfants, dit-elle. La voisine Mariette doit s'absenter, je lui ai promis de garder son bébé malade. Mais André vous accompagnera, il ne peut tarder à venir.

Presque aussitôt, en effet, le pas vif du jeune homme retentit dans l'escalier. Claudie se hâta d'imiter Paule, déjà coiffée du chapeau de crêpe garni d'un long voile. La jeune fille avait voulu, ainsi que la fiancée de son frère, porter sur ses vêtements le deuil de la mère disparue.

Elles étaient prêtes quand André entra et tous trois, après un affectueux au revoir à l'aïeule, descendirent rapidement.

— Allons à pied le long du quai, demanda Claudie. Nous ne serons pas en retard quand même en marchant d'un bon pas. Je déteste les tramways!

Ses compagnons acquiescèrent. André, qui marchait entre les deux jeunes filles, s'assombrit tout à coup, repris par un souvenir et leur dit:

— Je n'en parlerai pas à grand-mère de peur de la peiner; mais tout à l'heure, en revenant de la fabrique, il m'a semblé reconnaître Joseph sur la passerelle du Collège. J'ai à peine eu le temps de le distinguer parmi les nombreux passants; je crains bien pourtant de ne pas m'être trompé.

Claudie devint pâle et se serra contre son frère.



— Il serait donc à Lyon? Varnal aussi, sans doute, puisqu'ils sont inséparables? Dieu veuille que tu aies été abusé par une ressemblance, André. Bonne-maman aurait tant de chagrin si elle le revoyait!

— Pourquoi? fit Paule ingénument. Peut-être est-il las de son existence de désordres, et cherche-t-il à se rapprocher de vous pour revenir au bien? En ce cas, quelle joie pour tous!

La physionomie d'André exprimait le doute.

— Cette joie nous sera refusée. Vous ne croyez pas au mal, Paule, mais les conseils de son triste ami doivent avoir fait glisser mon malheureux cousin aux pires abîmes, et il est malaisé de remonter la pente. Il faudrait un miracle pour le sauver!

La soeur d'Hubert leva ses yeux bleus vers le ciel, où passaient avec de petits cris joyeux, des bandes d'hirondelles.

— Le miracle est l'élément divin. Notre bonheur et le tien, petite soeur, n'en sont-ils pas la preuve? J'ai la confiance: pour quoi n'en opérerait-il pas un nouveau, en faveur d'un pauvre égaré?

— Vous êtes infiniment bonne de chercher à me redonner l'espoir, fit-il ému.

Ils arrivaient à la villa. Monsieur Luzarches et ses deux fils se promenaient lentement sur la terrasse. Les rosiers n'offraient que des boutons encore, mais une délicieuse odeur de lilas en fleurs montait du jardin.

René, tout de suite, mit les nouveaux venus au courant de la discussion engagée.

— Nous parlions de celui qui s'est jeté dans le Rhône au pont Morand, ce matin, poussé par la misère. Hubert le blâme sans restriction; je lui accorde avec papa des circonstances atténuantes.

— Hubert a raison, prononcèrent en-

semble les trois jeunes gens; le suicide est un crime.

— Vous aussi! s'exclama René, dépité. Quelle unanimité touchante! Condamné aux tortures lentes de la faim, cette homme préfère les éviter par une prompt mort. Il me paraît excusable!

Claudie et Paule joignaient les mains.

— Paraître soudain devant Dieu, pour s'entendre maudire et rouler ensuite aux éternels abîmes! Peut-on accepter de sang-froid cette horrible destinée?

— Ne jugeons pas, Paulette, dit Hubert. Peut-être, en la minute suprême, a-t-il été accordé à l'infortuné la grâce du repentir.

— La vraie coupable en tout ceci, déclara André, très grave, c'est notre société d'arrivistes, d'égoïstes, et de féroces jouisseurs, qui, dans un siècle dit de civilisation, de lumières et de progrès, condamne froidement un de ses membres à se détruire, s'il ne veut pas mourir de faim!

Le banquier avait gardé le silence. Il objecta:

— Peut-on connaître toutes les misères? L'extinction du paupérisme est une irréalisable utopie; il ne se lèvera jamais, le jour, tant appelé par les déclamateurs socialistes, de la fraternité universelle.

— C'est évident, appuya René. L'âge d'or ne se trouve que dans la mythologie.

— Parce que la plupart des soi-disant apôtres de cette doctrine l'ont sur les lèvres et non dans le cœur, répliqua chaleureusement Hubert. J'en conviens, le but est difficile à atteindre; mais surtout parce que trop de gens veulent dissocier ces deux mots inséparables: religion et bonté. Quoi de plus parfait, touchant les rapports des hommes entre eux, que le code sublime de l'Évangile? Suppose un instant cette loi de charité suivie par tous les



## XV

êtres sans exception, chacun dans sa sphère. Crois-tu que la solution du problème de fraternité se ferait longtemps attendre ?

Tous écoutaient avec un involontaire respect, cette parole chaude et convaincue. René prit le bras de son frère.

— Je me sens devenir meilleur en t'entendant, murmura-t-il. Comme je me trouve petit garçon auprès de toi, Hubert ! et que j'ai du chemin à faire pour te ressembler !

— Nous le ferons à deux, jeta Claudie, passant de l'autre côté de René.

Hubert eut un demi-sourire attendri en regardant le gracieux couple.

Monsieur Luzarches restait pensif. Il reprit :

— Sans doute, tu as raison ; mais tu es utopiste aussi, dans un autre genre. A supposer même toute l'humanité enrôlée sous la bannière du christianisme, il faudrait compter avec les inévitables défaillances de notre nature, et toujours des malheureux, en moins grand nombre, je le veux bien, souffriront des fautes commises. Dieu nous impose trop de préceptes ; il est impossible de les observer tous, constamment !

— Mais il me semble que vous vous méprenez sur la véritable pensée d'Hubert, fit vivement André. Il ne peut avoir la prétention de peupler la terre de saints. Simplifions la proposition : il suffirait, pour faire régner entre les hommes la paix et le bonheur, que tous se souviennent de cette parole du Christ : *"Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-mêmes."* N'est-ce pas que je t'ai compris, Hubert ?

Le jeune homme fit un signe affirmatif. Le banquier inclina vers la sol son front redevenu soucieux, et dès lors ne se mêla plus à la conversation.

Au premier étage de l'immeuble occupé par la banque Luzarches, à l'angle formé par la rue de la République et la rue Dubois, le banquier avait son bureau particulier. Ce soir-là, Hubert et René s'y trouvaient et assistés du caissier Philippe, vieux serviteur employé depuis trente ans dans la maison, achevaient de vérifier leurs comptes. C'était le trente du mois ; d'importantes rentrées de fonds avaient été effectuées, et la laborieuse veillée se prolongeait, au-delà de celles des habituelles fins de mois, car Monsieur Luzarches, sur les instances de ses fils, désireux de le voir se reposer, était parti pour la villa à son heure ordinaire, les laissant se partager sa portion de ce surcroît de travail.

— Bientôt minuit ! s'écria René regardant le cartel de bronze. Votre tâche est heureusement finie, mon pauvre Philippe ; quelle corvée vous avez dû faire aujourd'hui !

— Bah ! je l'ai faite en bonne compagnie, répliqua gaiement le vieux caissier, achevant d'enfermer dans le coffre-fort les liasses de valeurs et de billets de banque, et faisant jouer le secret de la fermeture. Est-ce que ces Messieurs descendent avec moi ?

Philippe occupait une chambre au rez-de-chaussée de l'immeuble, près de la loge de la concierge. Les deux frères parurent se consulter du regard, puis Hubert répondit :

— Comme il est possible, demain matin, que nous ne puissions venir ni l'un ni l'autre, je vais laisser quelques notes sur mon bureau. Vous les transmettez aux employés. J'en ai pour quelques minutes à les écrire, mais vous pouvez partir.

— C'est que les Brotteaux sont loin, ob-



jecta Philippe, et voici tantôt l'heure du dernier tram.

— Qu'importe? Nous rentrerons à pied. Par cette nuit de printemps ce sera une délicieuse promenade, et étant deux, nous ne craignons pas les rencontres.

C'était René qui venait de parler. Pendant cette réplique de son frère, Hubert s'était installé de nouveau au bureau, et sa plume courait rapidement sur le papier. Après un dernier salut, Philippe sortit. René, debout derrière son frère, attendant qu'il eut achevé, tambourinait machinalement une marche sur le dossier du fauteuil de cuir.

— As-tu préparé ce que je t'ai demandé, pour l'abbé Madel, fit tout à coup l'aîné, se ressouvenant du secours promis pour la famille d'un pauvre maçon, écrasé dans un éboulement l'avant-veille. Je dois aller à la première messe à Saint-André, et déjeuner ensuite chez l'oncle Max, avec l'abbé. Je le lui remettrai. Ces pauvres gens ne doivent pas attendre.

— Nous sommes plus riches que je ne pensais, fit joyeusement René. J'ai pu mettre quatre cent francs. Ils sont là, sur la cheminée, dans mon petit portefeuille.

— N'oublie pas de les prendre en partant, recommanda Hubert, se remettant au travail.

Sur l'argent que, chaque mois, le banquier laissait à leur disposition, tous deux faisaient des économies, et ce fonds de réserve, qu'André appelait plaisamment: "La caisse Noire", leur servait à soulager en dehors de leurs protégés habituels, d'exceptionnelles infortunes.

Il était près d'une heure du matin, quand les deux frères quittèrent la banque pour regagner pédestrement la villa des Glaïeuls. La rue de la République, toujours si animée, était à peu près déserte. Dans la rue Dubois, deux mètres à peine

plus bas que la porte de service de l'immeuble, une seule automobile stationnait. C'était une voiture de luxe, peinte en sombre; sur le siège de devant, le chauffeur, la tête entre ses mains, paraissait sommeiller.

— J'aimerais mieux un vulgaire sapin, murmura René, quand ils passèrent près de l'auto.

— Pourquoi faire? répliqua Hubert avec un haussement d'épaules insouciant. Si nous continuons, nous serons chez nous avant vingt minutes.

Tous deux en effet allaient d'un pas alerte, aspirant délicieusement l'air frais et parfumé de cette nuit printanière.

— Pourvu que père ne soit pas encore à nous attendre! soupira tout à coup Hubert.

— Je voudrais voir cela, par exemple! s'écria René avec indignation. Il m'a promis de se coucher au plus tard à neuf heures. Paule d'ailleurs aura su le forcer à être raisonnable. Dieu! que j'ai sommeil!

Il étouffait un baillement prolongé, précipitant encore sa marche. Cependant, quand tous deux parvinrent au coin du quai, ils ralentirent un peu, et, parvenus au milieu de l'une des passerelles jetées sur le Rhône, finirent même par s'arrêter, fascinés, en dépit de leur fatigue, par la magie de ce spectacle nocturne, véritable décor de féerie.

Aussi loin que se portait le regard, le Rhône resplendissait, réfléchissant mille lueurs: lueurs parallèles des reverbères longeant les quais, sur les deux rives; au milieu, lueurs éblouissantes de l'éclairage des ponts le coupant transversalement, de distance en distance.

Sur le fleuve, rendu par la nuit à sa majestueuse oisiveté, plus de chaloupes à vapeur ou de bateaux-lavoirs, glissant en



laissant derrière eux un sillon d'écume ; mais seulement, au gré des caprices du courant, le scintillement très doux de toutes ces lumières. On eut dit un immense miroir, à la surface duquel des myriades de feux-follets dansaient leur ronde, orchestrée par le bruissement des vagues venant se briser aux piles des ponts ou mourir sur les jetées, et tout en haut, le dôme sombre s'arrondissait, constellé d'étoiles.

— C'est beau ! soupira enfin René, s'arrachant à la muette contemplation et se remettant en marche.

— C'est beau ! répéta en écho Hubert, réglant de nouveau son pas sur celui de son frère.

René eut un petit rire.

— Tellement beau que j'oubliais d'avoir sommeil. L'abbé avait raison, l'autre jour, quand il me disait que l'aspect du fleuve, la nuit, lui donnait toujours envie de prier. Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il tout d'un coup, se frappant le front, à propos de l'abbé, je l'ai laissé là-bas...

— Quoi ?

— Le portefeuille, sur la cheminée du bureau. Je retourne le chercher, si tu tiens à l'avoir demain matin ?

Déjà, il faisait volte-face. Hubert s'était immobilisé, très ennuyé de l'incident.

— Quel étourdi, grondait-il ; tu n'en fais jamais d'autres ! Retourner là-bas ? C'est ennuyeux, mais il le faut ! Outre l'argent, j'ai dans ce portefeuille une lettre qu'il faut montrer à père dès son réveil !... Nous ne nous coucherons pas !... Allons, ne prends pas cet air malheureux, s'empressait-il d'ajouter, voyant la mine contrite de son jeune frère. On ne meurt pas pour une nuit blanche, à notre âge !

Presque, au pas de gymnastique, tous deux refaisaient en sens inverse le chemin parcouru. Une demi-heure à peine s'était

écoulée depuis leur départ qu'ils se retrouvaient devant la banque.

— Tiens l'auto est encore là ! remarqua René en tournant le coin de la rue Dubois, car ils se disposaient à pénétrer par la petite porte. Voilà un chauffeur aussi malchanceux que nous, il doit envoyer son patron à tous les diables...

Une exclamation inquiète d'Hubert l'interrompt.

— La porte est ouverte !

René se précipita sur les pas de son frère qui, craignant de comprendre, gravisait hâtivement l'escalier. Avant de le suivre, il atteignit en deux bonds, au fond du large vestibule dallé de marbre, les boutons d'appel actionnant les sonneries électriques, afin d'éveiller, en cas de cambriolage, le concierge et le caissier. Comme il achevait de prendre cette précaution, un coup de sifflet strident partit de l'automobile. Cet évident signal éclaira tout à fait René ; les voleurs s'étaient introduits dans la banque. Quatre à quatre, il gravit à son tour les marches de pierre recouvertes d'un tapis.

— Au secours ! appelait d'en haut la voix d'Hubert. A moi !

L'accent était haletant, disait l'angoisse et l'effort. Un formidable élan porta René dans le petit bureau où ils se trouvaient, l'heure précédente. Une lanterne sourde projetait une lueur vague sur les meubles de la pièce. Cela lui permit de distinguer la haute silhouette élégante d'Hubert, luttant pour s'opposer à la fuite de deux hommes, qui l'avaient saisi à bras-le-corps et s'efforçaient de le renverser à terre. Confusément, on apercevait le coffre-fort ouvert, des liasses blanches jonchant le tapis, valeurs et billets, sans doute hâtivement jetés à l'arrivée du jeune homme, et révélant éloquentement les intentions des nocturnes visiteurs.



— Tiens bon, Hubert, me voilà, cria René, s'élançant impétueusement au milieu du groupe et le forçant à se disloquer sous la violence de sa poussée.

A l'entrée inopinée de ce nouveau venu, un effroyable blasphème échappa à l'un des bandits.

— Tant pis, fallait pas qu'ils y viennent, gronda-t-il. Fais comme moi, camarade!

D'un effort désespéré, il échappa à l'étreinte d'Hubert, qui bientôt vit luire au bout de son bras levé l'éclair d'une lame.

Le jeune homme était sans armes: il se vit perdu et recula, s'adossant au mur pour éviter d'être attaqué par derrière. Dans ce mouvement, sa main rencontra le commutateur. Avec un soupir de soulagement, il le tourna. On s'y verrait du moins. Soudain, la pièce fut brillamment éclairée, et les voleurs eurent un même cri de rage.

Les poings crispés. Hubert attendait. Son agresseur se rua sur lui, couteau levé, mais roula aussitôt à terre, culbuté par un habile croc-en-jambe. Il se releva, guettant l'instant favorable pour revenir à la charge. René se roulait sur le tapis, s'efforçant d'étrangler l'autre. Voyant le couteau menacer une seconde fois la poitrine d'Hubert, il lâcha son adversaire et se précipita, oubliant son propre danger pour tenter de secourir son frère. En même temps, il appelait à l'aide de toute la force de ses poumons, afin d'accélérer l'arrivée des secours. Malheureusement, ceux-ci risquaient fort d'arriver trop tard, quand un accident inattendu se produisit.

— Ce serait bête de nous faire pincer, allons-nous-en, dit tout à coup le second individu qui n'avait pas encore parlé.

— Pas avant que je lui aie fait son affaire, riposta haineusement l'autre, portant un coup violent en avant.

Hubert instinctivement ferma les yeux.

Mais l'arme du bandit ne s'abaissa pas, le compagnon du bandit lui retint le bras:

— Pas cela, Varnal, s'écria-t-il, tu m'as promis...

— Imbécile! rugit Varnal, t'as bien besoin de crier mon nom! Me voilà forcé de les tuer tous deux pour les obliger à se taire!

Il essaya encore de frapper, mais la main de son complice le maintenait immobile, et un dialogue bref, haché, s'engageait entre eux:

— Lâche-moi!

— Soit; laisse-les tranquilles!

— Je fais ce qu'il me plaît.

— Je t'empêcherai de les tuer.

— Nous verrons bien... Lâche-moi...

— Non, jette ton couteau...

— Lâche-moi... entends, on vient...

— Jette cette arme et je te laisse aller...

— Lâche-moi ou je te saigne!

Les phrases se heurtaient, tragiques, comme des pointes d'épées.

Surpris de cet armistice imprévu, les deux frères regardèrent celui qui, si extraordinairement, devenait leur défenseur, et ils eurent un même cri de douloureuse stupefaction:

— Mériolles!

Des bruits de pas précipités se faisaient entendre. Philippe et le concierge accouraient, suivis de quelques voisins attirés par les appels et le fracas de la lutte.

— Par ici! Par ici! criait René, se précipitant vers la porte, pour guider de la voix ceux qui venaient ainsi à leur secours.

— Tu l'as voulu, crève donc, imbécile! hurla tout à coup un accent qui n'avait plus rien d'humain.

Il y eut une exclamation d'horreur, un cri affreux, un bruit de chute: René qui barrait la porte fut saisi par une poigne



vigoureuse, lancé contre un meuble; un homme sortit en courant, dévalant l'escalier comme une trombe, renversant au passage les gens qui montaient, et dont l'ahurissement fut tel qu'ils ne songèrent pas à le poursuivre.

Surmontant la douleur que lui causait sa chute, René s'était relevé et s'élançait sur les traces de l'homme.

— Allez secourir mon frère, haleta-t-il en apercevant les survenants; et il continua sa course.

Mais Varnal avait de l'avance. René arriva juste à temps pour le voir, de la porte, sauter dans l'automobile dont un complice tenait le volant et qui disparut avec une vertigineuse vitesse.

Comprenant qu'il était inutile de songer à l'arrêter pour le moment, René remonta en hâte dans le petit bureau. Il était maintenant plein de gens qui gesticulaient avec force exclamations, et aux pieds d'Hubert, dont tout le plastron de chemise était ensanglanté, Mériolles gisait, le couteau de son complice planté jusqu'au manche dans la poitrine.

## XVI

Par degrés, tous se remettaient de l'alerte. Tandis qu'un des assistants courait chercher un docteur, René s'occupait de ranimer le blessé, qu'on avait étendu sur un large divan de cuir, garnissant tout le fond de la pièce, et Hubert, avec l'aide du caissier, ramassait les liasses éparées sur le tapis, tout en procédant à une rapide vérification.

Brièvement, le jeune homme expliquait à Philippe les causes de leur retour inopiné, une demi-heure à peine après leur sortie de la banque.

— Les brigands devaient guetter votre départ, Monsieur, disait le vieillard, ho-

chant d'un air entendu sa tête entièrement blanche. C'est un vrai miracle que vous ayez été obligés de revenir presque tout de suite. Sans cela, vous auriez trouvé le coffre-fort entièrement vide. Mais je crois bien que nous en serons quittes pour la peur et qu'ils n'auront eu le temps de rien emporter... A moins pourtant... Monsieur Hubert, connaissez-vous le contenu de ce coffret? Je ne l'ai jamais vu ouvert, et il est à peu près vide.

Il tendait à Hubert la petite boîte de marqueterie, qui, on le sait, contenait uniquement les confidences écrites de M. Lazarches, et une vieille lettre. Les cambrioleurs en avaient forcé le couvercle, qui, trop mince, s'était en plusieurs endroits brisé sous l'effort, et l'avaient ensuite jeté dédaigneusement, n'y trouvant pas de billets de banque, en l'angle où Philippe venait de le retrouver. Les papiers y étaient encore. Hubert les prit sans les regarder, les mit dans la poche de son veston; puis déposa la boîte sur le bureau, disant:

— J'ignore si cette petite boîte contenait d'autres papiers. En tous cas, j'emporte ceux-ci. Je les montrerai à mon père, qui pourra seul nous renseigner à ce sujet. René, ce malheureux reprend-il connaissance?

Il s'approchait du divan, suivi de Philippe qui eut, en reconnaissant le blessé une vive exclamation de surprise.

— Eh mais! C'est ce chenapan de Mériolles! J'avais toujours prédit qu'il finirait mal, ce gibier de bagne!

Mais de suite, devant l'expression chagrine du visage d'Hubert, le brave homme, regrettait ses paroles trop sincères.

— Je lui dois d'être encore vivant, murmurait le frère de René, s'agenouillant près du corps inerte. Il a été frappé en voulant me défendre; ce seul geste rachète bien des torts.



A ce moment, Joseph ouvrait les yeux. Il reconnut les deux jeunes gens penchés vers lui.

— Monsieur Hubert... Monsieur René... oh! le gredin m'a bien touché... dites à André, à ma tante...

— Nous leur dirons que vous avez donné votre vie pour sauver la mienne, interrompit Hubert, lui faisant avaler quelques gouttes d'un puissant cordial. Quand vous serez guéri, c'est là le seul acte dont nous nous souviendrons.

Il eut un amer sourire:

— Oui, je n'ai pas voulu... je suis tombé bien bas, mais un assassinat!... non... je me suis tout de même révolté...

— Ne parlez pas, dit doucement René, vous vous fatiguez...

— Oh! je n'en ai pas pour longtemps, Varnal à la main sûre... D'ailleurs, ça vaut mieux, je ne regrette pas de mourir! Je ne pouvais pas redevenir un honnête garçon comme auparavant, et j'étais si malheureux!... Je le sens, j'aurais dû toujours suivre la bonne route... Oh! le jeu... le jeu! ma tante avait raison!...

Le médecin arrivait; un coup d'oeil lui suffit pour juger l'état du blessé désespéré.

— Rien à faire, chuchota-t-il à l'oreille de René. Il en a tout au plus pour une heure.

Hubert adressa à son frère un regard que celui-ci comprit.

— Vite, souffla-t-il à Philippe, allez à Saint-Bonaventure et ramenez un prêtre. Ce malheureux ne peut pas mourir ainsi.

Si bas qu'il eut parlé, Mériolles attentif aux moindres gestes entendit, ou plutôt devina avec cette lucidité particulière des mourants. Il tenta de se soulever.

— Oui, un prêtre, supplia-t-il... je regrette tant... Dieu me pardonnera...

René suivait Philippe dans le vestibule,

pour lui adresser quelques instructions au sujet de la famille Rioncey.

— Vous irez vous-même, en sortant de Saint-Bonaventure. Parlez seulement à Monsieur André: il prévendra lui-même sa soeur et sa grand'mère. Vous lui direz de venir sans perdre une minute.

Le blessé essayait de rassembler quelques lambeaux de prières oubliées; mais une mousse sanglante teignait ses lèvres, sa respiration s'embarrassait, devenant plus courte et peu à peu tournant au râle.

— Réservez vos forces, dit Hubert, je vais prier à votre place. Mon frère fera informer votre famille.

— C'est fait, dit René qui rentrait et avait entendu. J'ai envoyé Philippe.

— Les revoir ainsi! soupira Joseph. Quelle honte!

Il ferma les yeux, terrassé par la syncope. Le docteur s'empressait, ayant fait sortir les autres assistants et gardant seulement pour l'aider la femme du concierge. Une fervente supplication jaillissait de l'âme d'Hubert:

— Accordez-lui le temps de la réconciliation, mon Dieu! Que votre miséricorde suspende l'instant de votre justice!

Il fut exaucé. Quand accourut un des vicaires de Saint-Bonaventure, Joseph avait repris connaissance, et retrouva un semblant de forces pour murmurer sa suprême confession. Hubert et René se retirèrent, il les retint, désirant leur présence à cet acte de solennelle expiation, et ils durent céder à ses instantes prières.

Depuis dix mois, le malheureux avait descendu, l'un après l'autre, à la suite de Varnal, tous les degrés de l'échelle du vice. Elle était navrante, dans sa brièveté, l'histoire de cet enlèvement quotidien d'un être jeune, fort, créé pour le bon Dieu, dans cette fange du mal. Bien souvent, écoeuré, assailli de remords, il se sentait



tenté de revenir en arrière, se remémorant sa paisible existence de jadis, le bonheur goûté quand il était encore un modeste employé laborieux et honnête. Mais dans la voie mauvaise, s'il est facile d'aller de l'avant, il est malaisé de rebrousser chemin. Avec sa faiblesse de caractère l'infortuné était incapable de cet héroïsme; les sarcasmes de Varnal achevaient de l'en détourner, et, pour étourdir ses stériles remords, il s'enfonçait de plus en plus dans son existence de folies.

Le démon du jeu le possédait tout entier. Mais la chance, d'abord favorable, n'avait pas tardé à tourner. Il s'affola alors, jouant de plus en plus de grosses mises pour essayer de réparer ses pertes, et finit par descendre au vol, afin de se procurer les moyens d'entretenir son vice.

Il se reposait du pénible effort, écoutant le prêtre prononcer les paroles qui rachètent, et en dépit des convulsions causées par ses horribles souffrances, son visage reflétait maintenant la sérénité reconquise. Une dernière angoisse pourtant le tourmentait; ses yeux ne quittaient pas René. Il voulait lui dire quelque chose et n'osait. Enfin il se décida à parler.

— J'ai appris vos projets... Claudie... André... j'aurais tant de peine, si, à cause de moi...

Il ne put achever, mais les deux frères avaient compris.

— Claudie sera ma femme; ma soeur épousera André, dit René d'une voix émue. Soyez en paix.

Il remercia d'un regard voilé déjà d'agonie et ne parla plus.

Quand l'aïeule et ses petits-enfants arrivèrent, conduits par Philippe, Mériolles râla. Il les reconnut pourtant lorsqu'ils se penchèrent sur lui, suffoqués par les larmes et il essaya de se soulever et de joindre les mains.

— Dieu m'a pardonné... pardonnez-moi, bégaya-t-il.

Puis il retomba. Il était mort.

En dépit d'actives recherches, on ne put les jours suivants, retrouver les traces de Varnal et du troisième complice. On apprit toutefois le nom de ce dernier, Jacques Morin, chauffeur au service d'un riche industriel d'Oullens, qui avait volé l'auto de son patron pour aider au coup depuis longtemps sans doute prémédité.

On enterra Mériolles le surlendemain. Sauf Monsieur Luzarches, malade de l'émotion éprouvée en apprenant le tragique événement, et qui devait garder la chambre, les deux familles suivirent le convoi funèbre du malheureux, oubliant ses fautes pour se souvenir seulement de son repentir et de la courageuse expiation.

Tous, au fond, éprouvaient de cette mort un soulagement, et Madame Rioncey traduisit les sentiments de tous:

— Aurait-il persévéré dans ses regrets, une fois guéri? Peut-être! L'existence en tous cas lui eût été atrocement pénible. Pauvre enfant! Dieu l'a aimé en le rappelant à lui; il lui a épargné bien des luttes et des angoisses... Sa sainte volonté soit bénie en toutes choses.

## XVII

C'était trois jours après l'enterrement de Joseph. Le petit bureau, théâtre du drame, avait repris sa tranquille physionomie accoutumée. Hubert s'y trouvait en tête à tête avec Philippe.

Avec satisfaction, le vieux caissier achevait de vérifier ses comptes et se frottait les mains.

— Nous ne nous trompions pas, Monsieur Hubert, rien ne manque... C'est une chance extraordinaire, un vrai miracle...



— Un vrai miracle, en effet, approuva le jeune homme, donnant hâtivement quelques signatures.

Philippe se disposait à sortir, emportant le courrier. Sur le seuil, il se retourna :

— Avez-vous demandé à Monsieur Lutzarches s'il y avait des valeurs dans la petite boîte ?

Seulement alors, Hubert se ressouvint du coffret de marqueterie.

— Mon père a été souffrant ces quelques jours ; j'ai oublié, étant moi-même trop bouleversé. Je le verrai à déjeuner et lui en parlerai.

Demeuré seul, Hubert songea à examiner les papiers du coffret, et auxquels il n'avait encore prêté nulle attention. Ils étaient demeurés dans la poche de son veston. Il les en tira, et les posa sur le massif bureau de chêne devant lequel il venait de se rasseoir.

Il prit d'abord l'enveloppe jaunie, cassée aux coins, et eut une exclamation de surprise, en lisant cette suscription, tracée par une main inconnue :

“Madame Amélie Rioncey”

Le nom et le prénom de la grand'mère d'André ! Hubert s'étonnait à bon droit de la présence d'une lettre à elle adressée parmi les papiers garnissant le coffre-fort de son père. Son instinct lui disait qu'il y avait là un mystère, et il hésita un instant avant de connaître le contenu de l'enveloppe que ne fermait aucun cachet. Une de ces impulsions irrésistibles qui nous dominent parfois le décida enfin. Il déplia la lettre. L'écriture était tremblée, l'encre pâlie, lavée çà et là de gouttes d'eau ressemblant à des larmes. Le jeune homme lut :

“Pour oser me présenter devant vous, j'ai besoin d'être sûr de mon pardon. Le

“fils d'un de mes amis d'enfance, auquel je me suis confié, vous parlera de moi en vous remettant cette lettre. Il vous dira mes souffrances, mes remords depuis dix-huit ans. Le courage me manquait pour revenir près de vous après mon lâche abandon, et la ruine dont j'étais la cause. Dieu a pitié de moi, il m'a fourni avec la richesse les moyens de réparer. Je suis rentré en France depuis huit jours. Je me suis informé de vous. J'ai appris le mariage de mon fils, sa mort et celle de sa femme. Je sais que vous êtes l'unique apui de deux orphelins. C'est en leur nom que je vous supplie de m'accueillir, d'accepter cette fortune, faible réparation de tout ce que, par moi, vous avez souffert.”

La lettre était tout simplement signée : Alfred. Ce nom, Hubert le savait par André, était celui du grand-père parti sans retour depuis près de quarante ans.

Était-il donc revenu, riche et repentant ? Cette lettre semblait l'indiquer. Comment Madame Rioncey ne l'avait-elle pas reçue ? Pourquoi se trouvait-elle en la possession du banquier ? Hubert demeurerait atterré, n'osant conclure.

Longtemps, il demeura rêveur. Enfin, il replaça soigneusement la lettre dans l'enveloppe et prit les autres feuillets, sur lesquels il reconnaissait l'écriture paternelle. Comprenant que là était l'explication cherchée, il se mit à les parcourir rapidement.

En avançant dans cette lecture, ses lèvres tremblaient, son visage se décomposait. A plusieurs reprises il dut s'arrêter, passant la main sur ses yeux, devant lesquels les caractères semblaient danser, entourés d'un brouillard.

— Je rêve ou je deviens fou ! murmura-t-il quand il eut achevé. C'est impossible !



Domptant la défaillance qu'il sentait venir, il recommença la lecture et de plus en plus son front se courbait comme sous le poids d'un faix écrasant. A la fin de ce second examen, sa figure portait l'empreinte d'une douleur surhumaine. Il respirait avec effort. Se sentant suffoquer, il tenta de se lever pour aller à la fenêtre, mais il vacillait sur ses jambes... Il essaya de se retenir au bureau, de gagner un siège... il ne put y parvenir et s'écroula sur l'épaisse moquette, foudroyé par l'affreuse révélation.

C'est que le contenu de ces pages était de nature à briser l'âme la mieux trempée.

Vingt ans auparavant, en effet, Alfred Rioncey était revenu en France, rapportant la fortune qu'au cours de sa vie aventureuse il avait enfin rencontrée sur les rives de l'Orénoque. Cette fortune, réalisée par lui, s'élevait à six cents mille frs., et était constituée par des valeurs au porteur et des billets de banque. Avant de revoir sa femme, il s'était rendu chez Auguste Luzarches, dont le père avait été son ami avant son mariage. Il lui racontait son histoire, le priant de garder sa richesse en dépôt pendant quelques jours, et de se charger de prévenir Madame Rioncey, pour laquelle il lui remettait la lettre qu'Hubert venait de lire. Le banquier consentait; il serrait l'argent dans son bureau et signait le reçu. Il devait voir Madame Rioncey le lendemain matin, et promettait tous ses efforts pour plaider la cause du mari repentant. Celui-ci reviendrait l'après-midi à la banque, connaître son arrêt. Tout étant convenu, il donnait à Monsieur Luzarches l'adresse de sa femme, qu'il avait sans peine découverte, et se disposait à se retirer, quand tout à coup il était tombé, foudroyé par l'embolie.

Un terrible combat se livrait alors en l'âme d'Auguste. Rioncey lui avait avoué ne s'être confié à personne. Il était mort, et si changé par dix-huit ans de remords et de travail acharné qu'il semblait un vieillard que nul ne pourrait reconnaître. Par suite du krach de Port-Rio, les affaires du banquier se trouvaient compromises; la fortune confiée à sa loyauté les pouvait rétablir aisément, car il avait en vue une spéculation superbe pour laquelle les fonds seuls lui manquaient. La lutte violente fut courte, le mauvais ange l'emporta...

Sûr de l'impunité, Monsieur Luzarches fouilla le cadavre, le dépouillant de toute marque d'identité; puis il reprit son reçu, le brûla, glissa dans le portefeuille du mort une liasse d'actions de Port-Rio, pour donner le change, combina rapidement l'histoire qu'il allait conter, et seulement alors alla ouvrir la porte et appeler au secours.

On sait le reste.

Quand Hubert rouvrit les yeux, il se trouvait étendu sur le divan, ayant René auprès de lui.

Selon la coutume, lorsqu'il arrivait à la banque, le fiancé de Claudie était de suite monté vers son aîné, et son effroi avait été grand en le trouvant étendu à terre, inerte. Il allait appeler; une instinctive prudence l'en empêcha, à la vue des papiers que retenait encore la main crispée d'Hubert. Il le releva, lui prodigua des soins, et quand il le vit mieux, la respiration revenue, en attendant qu'il reprit pleine conscience de lui-même, il lut à son tour.

Les deux frères à présent se regardaient, sans une parole, mais on sentait dans cette petite pièce l'atmosphère des grandes catastrophes.



En apparence, René supportait plus vaillamment qu'Hubert l'épouvantable choc; il ne pleurait pas et semblait calme; mais de larges taches rouges marquaient ses pommettes, et une flamme de folie passait dans ses yeux pers si rieurs d'ordinaire. En quelques phrases hachées par l'émotion, Hubert avait résumé l'histoire de sa terrible découverte. Soigneusement enveloppé, le coffret brisé contenant les lettres se trouvait maintenant sur le bureau, et nul n'eût soupçonné que ce petit paquet, d'apparence coquette, recélait le désespoir et la honte de toute une famille.

— Viens, dit tout à coup Hubert, se levant; il faut "le" voir.

Le nom du coupable ne pouvait passer ses lèvres. René répondit, employant la même désignation vague:

— Tu as raison... "lui" dire que nous savons. Laisse-moi expliquer notre absence.

Il appuyait sur un timbre, disant à l'employé qui survenait:

— Envoyez-moi Philippe.

Le vieux caissier se présenta.

— Mon frère se trouve souffrant, dit René, effrayant de présence d'esprit. Je le reconduis. Je ne pense pas que nous venions ce soir. Vous téléphonerez s'il y a urgence.

D'une main, il prenait le petit paquet; de l'autre, il saisissait le bras d'Hubert et l'entraînait. L'aîné docilement se laissait conduire.

— Allons à pied, décidait René, quand ils furent sortis. Cela nous donnera le temps de réfléchir, de nous concerter.

Mais durant le trajet, ils se parlèrent à peine... Seulement, en passant sur un pont, René considéra les eaux vertes du Rhône avec une expression de navrante envie.

— Un simple plongeon, murmura-t-il...

nous ne souffririons plus... comme ce serait facile...

Hubert arraché par ces paroles à sa torpeur, lui mit vivement la main sur la bouche.

— Pour expier un crime, vas-tu en commettre un plus grand? La douleur t'égalera!

René courba le front, sans répondre. Il retrouva la voix quand ils aperçurent de loin les tourelles ardoisées des Glaïeuls, la grille de fer forgé et les balustres blancs de la terrasse et des balcons.

— Je sens que je "le" hais, siffla-t-il entre ses dents serrées.

— Tais-toi, implora l'aîné; c'est notre père.

Ils entrèrent. Dans le vestibule, la femme de chambre leur apprit que M. Vinal venait de partir, emmenant sa nièce, qui ne rentrerait que le soir, après dîner. De cette absence opportune de Paule, tous deux éprouvèrent un même soulagement, et très vite, ayant hâte d'en finir, montèrent retrouver leur père.

## XVIII

Il était à peine neuf heures du matin; M. Luzarches n'attendait pas ses fils avant l'heure du déjeuner. Quand ils entrèrent dans le cabinet de travail, où il se trouvait, il se leva, surpris de leur arrivée, plus encore de leur attitude et de l'expression de leurs visages. René ne lui laissa pas le loisir de s'étonner. Sans une parole, il lui tendit le paquet qu'il tenait à la main.

— Qu'est-ce? commença le père.

— Ouvre; tu verras, fit Hubert, la voix morne.

Intrigué au dernier point et vaguement effrayé, le banquier se hâta d'obéir. A la vue du coffret, du couvercle brisé, il com-



prit, et, échappant à ses mains tremblantes, la petite boîte roula sur le parquet ciré.

Comme assommé, M. Luzarches retombait sur son siège, et ses yeux affolés, des yeux de condamné implorant le coup de grâce, allaient alternativement de l'un à l'autre de ses deux fils, cherchant à lire son arrêt sur leurs traits contractés par une même souffrance.

— Inutile de nous expliquer, dit René, voyant qu'il essayait de parler. Nous avons lu; c'est pour cela que nous sommes ici.

Hubert s'était baissé, ramassant les papiers qu'il réunit sous une grande enveloppe. Il la cacheta soigneusement, l'enferma dans un second pli qu'il ferma avec la même minutie. René s'approcha de lui; à voix basse, les deux frères échangèrent rapidement quelques phrases. La sueur au front, le banquier prêtait l'oreille, tremblant de deviner.

Hubert sonna. Le valet de chambre accourut. Il lui remettait l'enveloppe.

— Ceci chez Madame Rioncey, rue des Trois-Pierres, sans perdre une minute. Il n'y a pas de réponse. René s'était placé devant son père, pour dérober au domestique l'altération de ses traits. Entendant l'ordre d'Hubert, le banquier voulut s'élançer, empêcher cette démarche ouvrant devant eux l'abîme de l'irréparable. La main de son plus jeune fils pesa sur son épaule lourdement, le retenant de force dans son fauteuil. Le valet sortit.

Hubert alors, referma soigneusement la porte, abaissant par-dessus l'épaisse tenture, afin que nulle indiscretion ne vint surprendre leur entretien. Puis il revint vers le bureau.

— Malheureux enfant! balbutiait M. de Luzarches, qu'as-tu fait?

L'oeil de René lança une flamme de colère et ce fut lui qui répondit:

— Ce qui devrait être fait depuis vingt ans. Crois-tu, maintenant que nous savons, que nous acceptons de garder la fortune d'un autre? C'est déjà trop d'avoir été si longtemps les involontaires complices d'un voleur!

— René, interrompit Hubert avec indignation, tu ne dois pas oublier que tu parles à notre père!

— C'était pour vous... je vous voulais riches... j'espérais que vous ne sauriez jamais... parvint à balbutier M. Luzarches, sans même savoir ce qu'il disait, tant il s'épouvantait de l'attitude de René, qui paraissait frappé de démence.

Le calme menteur du jeune homme était à bout. La contrainte qu'avait réussi à s'imposer cette nature ardente ne pouvait se prolonger. L'explosion maintenant se produisait, d'autant plus violente qu'elle avait été plus longtemps contenue.

— Ruinés! Ce n'est rien! mais déshonorés, déshonorés par ta faute! Crois-tu que nous puissions le supporter? Pendant vingt ans, nous avons profité de ce vol... nous lui devons tout: notre existence heureuse, notre éducation soignée, la considération des gens, le luxe qui nous entoure... L'argent de nos plaisirs, de notre entretien, de nos aumônes mêmes était le fruit du crime! Tes victimes, pendant ce temps travaillaient, luttèrent, souffraient, à notre place... Vingt ans... Et tu as pu accomplir cela sans regrets?...

— J'ai essayé de réparer, bégaya le banquier, terrifié de l'exaltation de son plus jeune fils, auxquels l'aîné s'efforçait vainement d'imposer silence.

— Nos mariages? Oui, j'en comprends maintenant le pourquoi... Mais ne sens-tu pas que cette réparation était en réalité une infamie de plus? Sous couleur d'une



fausse générosité, restituer le bien volé et par là nous en assurer légitimement la moitié, quelle abominable hypocrisie!... C'est un bonheur encore que nous en soyons instruits avant...

— Au nom de ta mère! épargne-moi, murmura M. Luzarches d'une voix à peine intelligible...

— Ma mère? Ton crime la tuerait si elle n'avait le bonheur d'être morte!... Oh!... comme je l'envie!... Laisse-moi, Hubert, je ne me tairai pas, je ne veux pas me calmer... laisse-moi, je souffre trop... il faut qu'il sache, que je lui dise qu'il cause notre malheur à tous, qu'il nous déshonore et nous contraint ainsi à le mépriser, à envier le sort des enfants trouvés, qui, du moins, n'ont pas à rougir de leur père...

Cette fois, Hubert eut un geste tellement impérieux que le forcené s'arrêta, interdit.

— Blasphème seul, dit l'aîné sévèrement; ne me mêle pas à des paroles impies dont ma mère doit bien souffrir, si elle les entend.

— Tu as raison, répliqua René, subitement calmé, ce n'est plus l'heure des inutiles paroles et des vaines plaintes. Adieu.

— Hubert, cria désespérément M. Luzarches, retiens-le. Il veut se tuer!

Hubert ne s'inquiétait pas. Il gardait la clef dans sa poche. Laissant René s'efforcer en vain d'ouvrir la porte, il vint s'agenouiller auprès de son père. Le jeune homme souffrait autant que René; sa honte et sa réprobation de l'acte coupable n'étaient pas moindres. Mais le chrétien avait appris de bonne heure à l'homme à s'immoler, à s'oublier pour les autres; c'est pourquoi, domptant courageusement les tortures de son propre cœur, il songeait surtout à mettre le baume de sa tendresse et de sa compassion sur les blessures du

malheureux, dont les fils étaient devenus les juges.

— Tu as dû bien souffrir, pauvre père, murmurait-il, pressant doucement dans ses mains, les mains fiévreuses et tremblantes. Pourquoi ne pas t'être confié à ma mère, à moi? Que d'angoisses tu te serais évitées! Sans doute, tu es coupable, mais Dieu, que maman doit implorer pour toi, là-haut, te pardonnera... il sait bien que tu t'es repenti... que tu as regretté de suite d'avoir succombé... et que le courage seul t'a manqué pour réparer ta faute... Nous serons deux maintenant, je t'aiderai... il n'est heureusement pas trop tard... Nous attendrons Madame Rioncey... nous lui remettrons cette fortune qui lui appartient... sans garder un centime, et nous quitterons Lyon ensemble...

— Les revoir maintenant qu'ils savent! dit le banquier, avec un geste d'effroi. Je n'en aurai pas le courage.

— Il le faut pourtant, mais je ne te quitterai pas, je resterai près de toi, acceptant ma part de la nécessaire humiliation. Je suis convaincu d'ailleurs, qu'ils ont tous trois l'âme trop haute pour vouloir l'aggraver par leur attitude... Du courage, cette entrevue sera la plus difficile de l'épreuve. Après...

Le banquier interrompit son fils aîné:

— Après, je me tuerai, si tu veux, dit-il sourdement.

On sentait dans l'intonation de ces paroles la résignation d'un être brisé, s'abandonnant sans résistance, comme une loque inerte, à tous les coups de la destinée. Hubert, étouffa un cri d'angoisse et, longuement, sans parler, appuya ses lèvres sur le front de son père, tout en regardant anxieusement son jeune frère. Que pouvait-il entre ces deux désespoirs?

Lassé de l'inutilité de ses efforts, René était revenu près d'eux et les écoutait, les



bras croisés, le regard sombre.

— Tu penseras à moi sans trop de mépris, quand je ne serai plus? poursuivait M. Luzarches, et peut-être ton frère me pardonnera-t-il aussi, quand ma mort aura expié...

— Un crime n'expié pas une faute, dit lentement Hubert. Veux-tu me causer une douleur de plus? Pourquoi t'inspirer d'un désespoir qui ne rachète rien, et que Dieu réprouve? Père, si maman était là, ne voudrais-tu pas vivre pour elle?

— Elle me consolerait, elle m'aimerait quand même, murmura le malheureux... A présent, je me sens seul...

Hubert eut un gémissement. Comme son héroïque sacrifice comptait peu! Se souvenant des enseignements de l'abbé Madel, il réagit contre le découragement qui l'envahissait.

— Seul! s'écria-t-il, appelant sur ses lèvres toute sa persuasive tendresse. Je t'ai donc donné le droit de douter de moi, de mon affection? Ne comprends-tu pas que je la sens plus grande encore, te voyant malheureux? Pourquoi désespérer? Mon amour et mon respect ne te feront jamais défaut, et il te reste encore le suprême refuge, l'ami fidèle, Dieu!...

— Il me semble entendre Roberte, murmura le banquier dans les prunelles duquel passa une subite émotion.

— Oui, Dieu te reste, continuait Hubert, devenant plus pressant. Refuseras-tu de te tourner vers lui, qui n'attend qu'un désir de toi pour pardonner? Près de lui seul tu trouveras le secret de la résignation; il te donnera la force d'accepter l'épreuve, il te guidera vers les sentiers de la consolation...

— Il me l'accorde déjà, en me donnant un fils tel que toi, s'écria le banquier, vaincu par l'héroïque charité du jeune homme. Hubert, mon noble et généreux en-

fant, merci! J'accepte l'humiliation que j'ai méritée... pardon pour ce que je te fais souffrir, pour la honte imméritée dont va te couvrir ma faute... Oui, je vivrai, je tâcherai d'être courageux, à ton exemple... et tu m'apprendras à prier. Je veux croire, puisque la foi t'a donné ce sublime courage de ne pas me mépriser et me maudire...

Il avait incliné sa tête sur la poitrine d'Hubert et le tenait étroitement embrassé. Le jeune homme s'était relevé et l'entourait de ses bras, lui murmurant à l'oreille de douces et réconfortantes paroles. On eut dit une mère berçant pour l'endormir son enfant malade.

Tous deux ne prenaient plus garde à René. Un profond soupir parti de l'angle de la pièce le leur rappela.

Calmé par l'excès même de son emportement, le jeune homme s'était adossé à la haute boiserie et se contraignait à écouter, reconnaissant l'impossibilité de sortir sans la permission d'Hubert.

La mansuétude de son frère, d'abord le révoltait comme une hypocrisie lâcheté, et il devait se contenir pour ne pas l'interrompre par des paroles d'amère ironie. Mais bientôt la grandeur de la scène lui en imposait malgré lui, et il se sentait subjugué par la hauteur d'âme de son aîné. Les pleurs de son père, les paroles qu'il adressait à Hubert révélaient une telle intensité de souffrance et tant d'humble gratitude, qu'une émotion dont René ne pouvait se défendre l'envahissait tout entier. A ce moment, entendant le soupir qui venait de lui échapper, Hubert le regarda;

— Ne veux-tu pas venir auprès de nous? demanda-t-il. Nous unirons nos peines, et elles nous sembleront plus aisées à supporter.

René ne répondit pas, trop absorbé par la lutte qui se livrait en son cœur.



— Tu vois, fit plaintivement M. Luzarches... il ne peut oublier, lui... Je l'ai aimé plus que tous, pourtant... Mon Dieu, j'ai mérité le châtement, mais il est terrible... Vous m'enlevez un fils!

A ces paroles un rauque sanglot souleva la poitrine de René. Il fit un signe de dénégation.

— Non, balbutia-t-il... mais je ne puis pas...

— René, dit Hubert, quittant son père pour venir au jeune homme, as-tu oublié l'un des vœux de notre mère mourante? Tu lui as promis de te montrer désormais un véritable chrétien!...

— Oui, j'ai promis... je t'admire, Hubert... je voudrais t'imiter... c'est impossible...

M. Luzarches avait enfoui son visage dans ses mains, et sa visible souffrance eut inspiré de la pitié aux plus indifférents.

On frappa à ce moment à la porte. Les trois acteurs de cette scène poignante tressaillirent.

— N'ouvre pas, balbutia René...

Hubert se dirigea vers la porte.

— C'est peut-être quelqu'un de chez les Rioncey; il faut ouvrir au contraire, dit-il...

Il ouvrit; tous avaient eu le temps, par un surhumain effort, de se composer un visage.

— J'avais défendu de nous déranger, commença le banquier à la vue du domestique qui entra.

— C'est M. l'abbé Madel. Monsieur sait qu'il l'a invité à déjeuner aujourd'hui. Il vient d'arriver. Dois-je le faire attendre en bas, au petit salon, et lui dire que ces Messieurs sont en affaires?

— L'abbé Madel, dit vivement Hubert, faites monter de suite.

— Quoi! tu veux en ce moment, commença René.

Un geste de son frère l'interrompit. L'aîné se tourna vers son père.

— Tu appellais Dieu tout à l'heure, dit-il. Il entend toujours nos prières: voici sa réponse.

## XIX

Sans remarquer l'altération des visages, car il était affligé d'une invraisemblable myopie, l'abbé Madel entra très vite, s'épongeant de front.

— D'abord, que je m'acquitte de la commission dont je me suis chargé. J'ai rencontré Max et Mlle Paule. Sachant que je déjeûnais ici, ils m'ont prié de vous informer que Mademoiselle Paule ne sera pas rentrée avant dix heures, ce soir, au moins.

— Tant mieux! soupira Hubert. Elle apprendra toujours assez tôt les tristes nouvelles...

— Pour Dieu, qu'est-il arrivé, s'écria le prêtre, s'apercevant alors seulement du changement de physionomie des deux jeunes gens et de leur père.

Hubert se tut et regarda le banquier. René crispa les poings, repris par son irritation, et eut besoin de sentir sur son bras la douce pression du bras d'Hubert pour recouvrer un peu de calme. M. Luzarches se leva.

— Il est arrivé par ma faute, dit-il, le plus grand malheur qui puisse frapper une famille. Tous les miens, à cause de moi, vont être déshonorés.

L'abbé eut un geste de stupeur, se demandant si son interlocuteur jouissait de toute sa raison. M. Luzarches comprit ce qui se passait en lui. Il continua, et sa voix devenait plus assurée, à mesure qu'il prononçait les paroles terribles, se libérant du fardeau qui depuis vingt ans lui écrasait le cœur:



— Tout à l'heure, j'étais résolu à mourir. Le pardon d'Hubert m'a déterminé à vivre. Je suis décidé à réparer le tort fait à mes victimes, mais il faut que Dieu m'aide, et pardonne à mes larmes et à mon repentir. Monsieur l'abbé, voudrez-vous m'entendre en confession... Tu me quittes, Hubert ?

En effet, l'aîné avait pris le bras de son frère et se disposait à sortir avec lui. Il revint à son père et le baisa de nouveau au front :

— Ne diffère pas de recouvrer la paix du coeur, dit-il. Je reviendrai quand tu me rappelleras. Je te laisse avec Dieu.

En dépit de la résistance de René, qui voulait l'éloigner, Hubert avait suivi son frère dans sa chambre et, s'asseyant près de la fenêtre, le regardait aller et venir, comme un automate, dans l'élégant appartement, aux meubles coquets, aux tentures claires : décor de luxe et de joie formant un poignant contraste avec le drame intime dont la seconde scène s'y déroulait en ce moment.

A plusieurs reprises, passant devant le siège occupé par Hubert, René parut vouloir s'y arrêter ; mais chaque fois après une imperceptible hésitation, il reprenait sa marche. Hubert attendait, implorant mentalement une inspiration rédemptrice.

Le calme passager de René avait disparu. C'est que, sur la cheminée, de la chambre, se trouvait une photographie de Claudie, et tout son désespoir un instant assoupi à la vue du désespoir paternel, le reprenait en revoyant la souriante image de celle qui, maintenant, ne pourrait plus être l'épouse qu'il avait rêvé d'installer à son foyer.

— Vas-tu bientôt me laisser seul ? dit-il enfin avec une sourde impatience.

— Ma présence te gêne ? questionna Hu-

bert, sans paraître blessé du ton impérieux de l'injonction.

— Il me semble souffrir davantage de te sentir là ; la solitude me sera peut-être meilleure.

Hubert, docile, s'était levé.

— Soit, je te laisse. Promets-moi seulement d'être raisonnable...

— Et de dormir, n'est-ce pas ? interrompit-il avec une amère ironie. Sois tranquille, je ne ferai pas de bruit, je ne tiens pas à provoquer les commentaires des domestiques.

Hubert vint placer ses deux mains sur les épaules de son frère, et le contraignant à le fixer :

— Je jure ; un mot seulement ; jure-moi de ne rien tenter contre toi-même ?

René abaissa ses longs cils sur ses yeux et garda le silence.

— Tu ne réponds pas ? fit l'aîné inquiet. En ce cas, je reste. Je ne te parlerai point, je ne bougerai pas, et nous descendrons rejoindre Madame Rioncey, quand on nous annoncera son arrivée.

— Crois-tu que je m'exposerai à me retrouver en face d'eux ? fit René avec un rire étrange, plus navrant qu'un sanglot.

— Soit, tu ne les verras pas, je parlerai en ton nom. Tu n'auras ensuite qu'à signer l'acte de renonciation à cette fortune qui n'est plus la nôtre.

— Donne alors, que je la signe tout de suite, et va-t'en ! cria presque René exaspéré.

— Calme-toi d'abord, je partirai ensuite, se contenta de répondre Hubert. Mais on sentait sous cette tranquille douceur une fermeté inébranlable.

René frappa violemment du pied. Il arrivait, se montant par degrés, au paroxysme de l'exaltation, et son frère se sentit frissonner, en songeant à la possibilité d'une nouvelle catastrophe.



— René, essaya-t-il de dire, veux-tu par ton attitude ajouter à ma croix déjà si lourde?

— Va-t'en, criait René, de quel droit viens-tu m'empêcher d'en finir à mon gré avec mes souffrances?

Ses regards injectés de sang, comme ceux d'une bête traquée, erraient autour de la chambre, cherchant peut-être une arme. Hubert tenta de l'attirer à lui; il le repoussa.

— Demande à Dieu la force qui te manque, voulut dire l'aîné.

Un rire convulsif l'interrompit:

— Je perds tout en un jour: fortune, honneur, père, fiancée, et tu viens me parler de consolation!

Hubert parvint à lui saisir les mains.

— La tendresse d'un frère te reste. Crois-tu ma souffrance moindre que la tienne? Prie avec moi, au lieu de t'abandonner à un désespoir indigne de toi.

— Je ne puis pas prier... je ne crois plus. Si Dieu était juste, permettrait-il que ses créatures subissent de pareilles tortures? Peut-être peux-tu plutôt te résigner, toi... tu n'aimes pas... Oh! Claudie! devoir l'oublier!...

— Paule aussi aime André, dit vivement Hubert... son sacrifice égalera le tien. Je suis persuadé pourtant qu'elle l'acceptera, sans murmure, puisque telle est la volonté de Dieu...

— C'est vrai, je ne songeais plus à elle, dit René... Paule! pauvre petite soeur!...

Sa voix s'amollit en prononçant ces mots. Hubert sentit que c'était l'instant décisif, qu'il fallait profiter de cette passagère détente pour amener, si possible, une crise salutaire... Mais il ne savait que faire et se tournait vers le Christ d'argent, au chevet du lit, semblant attendre de l'image sacrée le conseil salutaire.

Soudain, une inspiration l'illumina. Au-

dessus de la petite table, près de la fenêtre une miniature de Roberte souriait dans son cadre magnifiquement ciselé. Le jeune homme la prit, la baisa pieusement.

— Aide-moi, mère bien-aimée, murmura-t-il.

Entre les mains de René qui demeurait immobile, interdit de la soudaineté de son action, Hubert vint déposer la miniature où revivait, avec tout son charme mélancolique, celle qui n'était plus.

— Dis-lui de te parler encore, comme jadis. Elle t'a sauvé une fois, tu t'en souviens? Demande-lui de t'inspirer la résignation! Si elle vivait encore, René, comme elle souffrirait de ta souffrance! Songe qu'elle nous entend, qu'elle est toujours au milieu de nous, quoique invisible. Pauvre mère! Elle nous a bien aimés!...

La physionomie de René se contractait, il était devenu très pâle, et luttait visiblement contre l'émotion du souvenir évoqué par Hubert...

Sa mère! Le jeune homme revivait tout le passé, en regardant l'image qu'il tenait entre ses doigts tremblants, et dont il ne parvenait pas à détourner les yeux. Les prunelles couleur de pervenche semblaient être redevenues vivantes pour le fixer avec tristesse et reproche; il croyait voir les lèvres fines s'agiter, la bouche s'ouvrir et laisser entendre une douloureuse plainte. L'hallucination, de plus en plus prenait les apparences de la réalité. La voix harmonieuse et attristée retentissait vraiment à son oreille:

— René, mon enfant bien-aimé! Si tu me rends un peu de ce grand amour que j'ai pour toi, pardonne, oublie... résigne-toi... Que l'exemple de ton frère t'enseigne quel est le devoir d'un véritable chrétien!

Une larme, la première, monta aux paupières brûlantes. Elle se suspendit aux longs cils clairs, finissant par rouler sur



la miniature... Ce fut comme un signal. Un cri déchirant s'exhala de la poitrine de René :

— Maman ! Maman ! J'essayerai de supporter... je pardonnerai... Oh ! que je souffre ! que je souffre...

Un déluge de pleurs succéda aux phrases entrecoupées. Hubert, qui attendait, immobile et muet, joignit les mains en voyant ces larmes, et murmura une prière d'actions de grâces. Son frère, croyait-il, était sauvé.

Mais tout à coup, ce qu'il craignait depuis le matin, connaissant le tempérament du jeune homme, se produisit. René se renversa en arrière, en proie à une effrayante crise nerveuse. Il se débattait, les yeux fous, les lèvres écumantes, poussant des cris inarticulés comme ceux d'une bête qu'on égorge, et Hubert devait employer toute sa force pour le maintenir dans une immobilité relative, et l'empêcher de se briser le crâne, en même temps qu'il tentait d'étouffer ses cris, craignant la venue de quelque domestique, attiré par les éclats de voix. La chambre de René heureusement se trouvait au second étage, et Hubert pouvait espérer que personne ne viendrait les surprendre.

La porte s'ouvrit pourtant. Ayant achevé de remplir son ministère consolateur auprès de M. Luzarches, l'abbé Madel, sur la demande même du banquier, plus calme depuis le pardon de Dieu descendu sur son âme, l'avait quitté pour aller retrouver les deux jeunes gens et montait droit à leurs chambres, familier avec les aîtres de la villa. Au moment où il pénétrait chez René, celui-ci était au plus fort de la crise subie et le prêtre, terrifié, s'arrêta sur le seuil, après un instinctif mouvement de recul.

Entendant entrer quelqu'un, Hubert tourna la tête vers le survenant, cessant

inconsciemment, pendant une seconde à peine peut-être, de maintenir aussi étroitement son frère. Cette distraction, pourtant si courte, fut fatale à René.

Ne se sentant plus contenu par la poigne vigoureuse de son aîné, il se dressa, du canapé sur lequel Hubert avait essayé de l'étendre, et fit un pas dans la direction de l'abbé, que son affolement l'empêchait de reconnaître. Mais ses forces, un instant décaplées par l'accès, refusaient de le soutenir plus longtemps. Il chancela et instinctivement jeta ses deux bras en avant, pour se retenir à la cheminée et empêcher une chute. Mais ses doigts agrippèrent seulement l'un des massifs candélabres de bronze qui la surmontaient. Il tomba, entraînant avec lui la lourde pièce ciselée, et après un cri terrible, demeura étendu sans mouvement.

Son sang rougissait le tapis clair, coulant en abondance d'une large blessure qu'une des branches du candélabre avait ouverte, au-dessus de la tempe droite.

## XX

Aidé de l'abbé Madel, Hubert s'était précipité pour secourir son frère.

— N'appellez personne, nous suffirons à le soigner, avait dit le prêtre, voyant le jeune homme, dans le premier instant de son affolement, se précipiter vers la sonnette.

En effet, la fréquentation de son ami Vinal avait permis à l'abbé d'acquérir, en chirurgie, de réelles connaissances. Il lava la blessure de René, toujours évanoui, et rassura l'aîné :

— Il n'y a aucun danger ; cette énorme perte de sang qui vous effraie, en décongestionnant le cerveau, produira au contraire un effet salutaire. Voyez, la connaissance lui revient.



Il disait vrai, René se soulevait, regardait les deux personnes penchées vers lui, pressait la main de son frère en balbutiant de vagues paroles : "pardonné... regrette... pauvre père... maman..." Ce fut tout ce que comprirent les deux auditeurs... Le blessé refermait les yeux et retombait, assommé par un lourd sommeil, comme s'il venait de prendre un puissant narcotique.

— C'est l'inévitable réaction, dit l'abbé à Hubert qui s'effrayait de nouveau. Je crois que désormais nous pouvons être sans inquiétudes et qu'au réveil, sauf un peu de lourdeur à la tête et la douleur de sa blessure, il sera hors de danger.

René maintenant était couché, le front entouré de linges, les yeux clos, toujours terrassé par ce sommeil presque léthargique. Hubert se tenait assis à son chevet, seul, l'abbé étant allé en hâte rassurer le banquier sur le compte de son plus jeune fils, et lui apprendre, avec ménagements, l'accident survenu.

Pour la première fois, depuis près de quatre heures qu'il savait la triste vérité, Hubert pouvait songer à sa propre souffrance. Il s'était jusqu'alors contraint à l'oublier pour soulager celle des autres ; mais à présent la coupe d'amertume débordait, et il laissait couler ses larmes silencieuses et brûlantes, sans chercher à les retenir.

Il ne se révoltait pas, cependant, mais reconnaissait avec effroi sa faiblesse et son impuissance. Aurait-il toujours le courage de consoler tous ces désespoirs, de calmer par la persistance de sa tendresse et de sa résignation, tant de détresses groupées autour de lui ? Il frissonna de la tête aux pieds, en songeant à l'existence qui serait la sienne désormais. Mais ses yeux se détachant de la figure pâlie de René, glissèrent jusqu'au Christ d'argent, surmontant le bénitier et la branche de buis béni. Ses

maines se joignirent, et la prière jaillit tel un torrent à l'irrésistible entraînement de cette âme déchirée :

— Comme je souffrirais plus encore sans vous, mon Dieu !... Vous êtes la puissance, vous êtes la force ! Vous seul pouvez me secourir, dans cette affliction où votre main m'a plongé... Faites que je ne repousse jamais le calice de l'épreuve, mais, je vous en conjure, rendez-le moins amer pour tous ceux que j'aime ! Faites que je puisse l'adoucir par le baume de mon affection ! Pardonnez-moi, si d'abord j'ai été tenté de murmurer, si maintenant encore je ne puis devant vous retenir mes larmes. Elles coulent malgré moi... Vous le voulez, pour m'attirer à vous par cette voie de la souffrance... Mon Dieu, dans la douleur comme dans la joie, que vos volontés sur moi s'accomplissent.

Il quitta son siège, réconforté, et s'esuya les yeux, allant à la rencontre de l'abbé qui rentrait.

— Mon père ? demanda-t-il vivement. Comment est-il ?

— Complètement résigné, acceptant la nécessaire humiliation. Il s'attriste en pensant à René ; il voulait venir le voir. Je l'en ai empêché, afin de lui épargner une trop forte émotion. Espérons que votre frère, quand il s'éveillera demandera de lui-même cette entrevue, et imitera votre exemple...

— Ne parlons pas de moi, murmura Hubert.

— Parlons-en, au contraire. Avec quelle reconnaissance votre père, tout à l'heure prononçait votre nom ! C'est votre absolue et complète qui l'a précipité aux pieds de Dieu. Je partage votre douleur mon cher enfant, mais votre conduite si chrétienne cause pourtant, à mon cœur de prêtre et d'ami, une bien douce joie.



— Un fils ne juge point son père, répondit Hubert. Puis-je oublier, d'ailleurs, le dernier voeu d'une mourante? Ma mère m'a prié de le consoler, de veiller sur lui... j'accomplis sans effort la promesse, car je le plains de toute mon âme!

— Et vous avez raison! Il a tant souffert, et se montre si sincère dans l'expression de son repentir!... C'est au reste la seule nécessité de l'aveu qui l'a tenu si longtemps éloigné des pratiques religieuses.

— Comme une faute unique pèse lourdement sur toute une vie! soupira le jeune homme.

Tous deux se rapprochèrent du lit, croyant que René faisait un mouvement, mais c'était une illusion de leurs sens. Longuement, le prêtre considérait la face exsangue, aux traits tirés, les narines pincées, les lèvres entr'ouvertes laissant passer un souffle court et oppressé.

— Malheureux enfant! Que n'a-t-il su comme vous murmurer le fiat de la résignation!

— Je prierai tant pour lui! fit ardemment Hubert. Il est dur de renoncer à l'amour partagé, au bonheur de toute une vie. C'est la pensée de Claudie surtout, je le comprends, qui l'a rendu fou de douleur et de désespoir. Dieu l'a aimé encore en ne permettant pas... J'ai cru un instant qu'il songeait au suicide...

— Le malheureux! le malheureux! répétait le prêtre.

— Lui aussi, il faut le plaindre et non le blâmer, poursuivait l'ainé. Vous aviez raison de me dire un jour: "Il n'est pas de ceux qui luttent". Le choc trop rude pour sa faiblesse l'a terrassé. Mais aussi, il souffrait tant!...

— Et vous? fit involontairement l'abbé Madel, admirant ce simple héroïsme, qui paraissait s'ignorer.

Les traits fiers se contractèrent, et l'on eut pu voir les lèvres blémir sans la moustache brune.

— Ne m'obligez pas à penser à moi! je me sentais faiblir et j'ai pleuré, tout à l'heure. Je ne veux plus!...

— Le maître a pleuré aussi, murmura l'abbé. Les larmes sont permises: elles soulagent.

— Les miennes m'enlèvent l'énergie dont j'ai besoin. Il ne faut plus qu'elles coulent!

Pour dissimuler son émotion, l'abbé s'approcha de la fenêtre et, machinalement, plongea ses regards dans l'avenue. Tout à coup, il se tourna vers Hubert:

— Du courage, mon pauvre enfant: voici l'heure terrible: ils arrivent.

Hubert regarda. Madame Rioncey et ses petits-enfants, devant la grille de la villa, descendaient de voiture. Il sembla au jeune homme, à cette vue, que la vie allait l'abandonner. Il parvint à se remettre et s'agenouilla devant son vieil ami:

— Bénissez-moi, et priez Dieu qu'il nous assiste. Je vais auprès de mon père.

## XXI

Dans le salon du rez-de-chaussée, où tant de fois ils s'étaient groupés autour de la chaise-longue de Madame Luzarches, l'aïeule et ses petits-enfants se tenaient debout, tous trois pâles et graves. Ils attendaient.

Claudie baissait obstinément ses yeux gris sans vouloir regarder les choses environnantes. Tous ces objets, familiers jadis, lui semblaient soudainement devenus autant de témoins hostiles. Les yeux d'André, au contraire, après avoir erré çà et là, avaient fini par s'attacher à une peinture décorant l'un des panneaux, à côté de la



grande glace de Venise. Les deux frères, en identiques costumes de flanelle blanche, y étaient représentés, debout auprès de Paule, vêtue aussi de blanc, et qui leur souriait, retenant sur son bras gauche une énorme gerbe de roses.

André considérait attentivement les visages de ses amis, celui de sa fiancée, et l'expression de son regard sombre révélait l'intensité de son émotion.

Madame Rioncey avait beaucoup pleuré; les traces de larmes étaient encore visibles, sur ses traits ridés, et ses yeux rougis allaient alternativement de Claudie à André, exprimant une inquiétude.

— Grand'mère, dit tout à coup ce dernier, rompant le lourd silence, pourquoi ne veux-tu pas nous tracer une ligne de conduite? Tu sais bien, quoi qu'elle puisse exiger de nous, que ta volonté sera toujours la nôtre!

Claudie approuva d'un signe de tête et se tourna aussi vers l'aïeule, attendant sa réponse. La vieille femme hésitait:

— Je ne me reconnais pas le droit de peser sur votre décision, dit-elle enfin! Je vous demande seulement de vous montrer chrétiens en pardonnant à ces malheureux. Pour le reste, que Dieu vous inspire!

Peut-être André allait-il insister, mais s'appuyant au bras d'Hubert, le banquier entra.

Tous tressaillirent comme à la vue d'un spectre, tant il était livide; ce n'était plus un homme, mais une pauvre épave, dont l'attitude abattue eut inspiré la pitié des plus indifférents.

Pourtant, on sentait qu'une force soutenait ce désespoir, et l'expression hagarde des prunelles avait fait place à l'humble résignation d'un vrai repentir.

Il quitta le bras de son fils, se traîna plutôt qu'il ne marcha jusqu'à Mme

Rioncey. Elle le regardait s'avancer, incapable d'un geste ou d'une parole. Sans oser la regarder, il se mit à genoux devant elle, et l'on entendit un seul mot:

— Pardon!

Hubert allait imiter son père, déterminé à l'aider jusqu'au bout, pour l'épuisement de l'amer calice. André, près duquel il se trouvait, devina son intention et le retint.

— Pas toi, fit vivement le frère de Claudie, tu es innocent!

— Je suis son fils! répliqua simplement le jeune homme, se penchant pour embrasser le banquier qui succombait presque à l'excès de son émoi.

Les yeux du frère et de la soeur se gonflaient de larmes retenues. Claudie dut s'adosser à une portière, incapable de se contenir. Une expression de sereine bonté illuminait le visage flétri de l'aïeule. Elle se taisait, laissant agir son petit-fils, qui avec l'aide d'Hubert relevait Monsieur Luzarches, et le contraignait à prendre place dans un fauteuil. Seulement alors, elle se pencha vers lui:

— Ai-je droit d'être plus sévère que Dieu? Soyez pardonné, comme je veux qu'un jour il me pardonne.

D'un même élan, le père et le fils saisirent les mains de la généreuse femme et y appuyèrent leurs lèvres. Puis le banquier parla et sa voix était redevenue calme:

— Hubert expliquera à votre petit-fils l'état de mes affaires et vous entrerez de suite en possession de votre fortune... Je quitterai ensuite Lyon avec mes enfants, dès que tout sera prévu pour que vos intérêts n'aient pas à souffrir...

— Mais... il s'agit seulement de six cents mille francs, balbutia-t-elle étonnée, doutant d'avoir compris.

Il redressa sa taille voûtée, se retrou-



vant maître lui, et expliqua, d'un accent très ferme :

— De ce vol provient ma richesse actuelle. Elle est donc vôtre, et je ne saurais, non plus que mes enfants, garder un centime. Voici l'acte de renonciation.

Il respira largement, quand elle eut pris le papier qu'il lui tendait. Une flamme brillait dans le regard d'Hubert, une fierté descendit en lui : il sentait leur honneur à tous réhabilité par l'éclatante réparation.

Madame Rioncey avait parcouru rapidement la feuille timbrée, et la passait à son petit-fils.

— Je refuse pour moi, dit-elle simplement. Mes enfants sont libres d'accepter. Qu'ils décident.

André, qui avait lu à son tour, présentait le papier à Claudie qui le refusait du geste, adressant à son frère un regard éloquent, qu'il comprit.

— Cet acte est sans valeur aucune, déclara le jeune homme.

M. Luzarches se méprit sur le sens de cette parole :

— Il y manque deux signatures, c'est vrai ; mais Paule est absente, elle ignore. Je l'instruirai demain, elle ne me la refusera pas, et j'obtiens aussi celle de René, quand il sera en état de me comprendre.

— Paule ne sait rien ! Tant mieux, fit André avec un soupir de joie.

— René est malade, s'écriait en même temps Claudie qui s'avança d'un pas, haletante d'angoisse.

— Il a eu une crise nerveuse tantôt, expliquait brièvement Hubert, et il s'est blessé à la tempe en tombant. Mais ce ne sera rien ; il pourra signer ce soir.

Claudie mit brusquement la main devant ses yeux, pour en écarter la vision de la chère tête meurtrie, défigurée peut-être.

— Il a eu trop de chagrin... C'est à cause de moi sans doute, balbutiait-elle.

— Pauvre petit ! murmura André. Je devine quel a dû être son désespoir.

— Vous êtes sûr qu'il n'est pas en danger, insistait Madame Rioncey, bouleversée de la visible douleur de sa petite-fille.

— Nullement, s'empressa de répondre Hubert. L'hémorragie a calmé l'exaltation du cerveau. Il dort maintenant.

— Conduisez-moi auprès de lui, Hubert ! supplia Claudie.

Il tressaillit sans répondre.

— Il ne faut pas, dit tristement le banquier puisqu'il doit vous perdre par ma faute. S'il se réveillait et vous reconnaissait, il aurait trop de peine...

— Père a raison, ajoutait Hubert, il vaut mieux ne pas le voir. Que pourriez-vous lui dire ?

— Que je viens soigner mon fiancé, pour le guérir plus vite par ma présence et l'assurance du bonheur encore possible.

— Elle avait jeté ardemment cette réponse, où se révélait toute son âme.

— Votre fiancé !

L'exclamation échappait à la fois aux deux hommes, craignant d'avoir mal entendu. Claudie s'approcha de son aïeule.

— Bonne-maman, dis-leur donc que je veux toujours épouser René, que c'est aussi ton désir de l'appeler ton fils !

— Et pour moi, dit la voix mâle d'André, demande une seconde fois la main de Paule.

Transfiguré, osant à peine croire à ce qu'il venait d'entendre, le banquier, s'appuyant sur l'épaule de son fils, s'était levé du fauteuil.

Hubert, éperdu de joie, essayait pourtant encore une loyale protestation :

— René ne peut pas accepter, après ce qui s'est passé. Paule non plus...

— Que Paule ne sache jamais ! c'est mon



plus cher désir, fit ardemment André... Je ne lui parlerai jamais de ces choses, et vous les lui laisserez ignorer toujours, n'est-ce pas? Cette âme candide ne doit pas voir son innocence troublée par cette révélation. Ce serait un crime!

— Je me tairai, père aussi, promit Hubert... Oh! André; merci! j'avais tant de peine en songeant que, demain, je devrais l'instruire... Pauvre petite soeur! Elle du moins sera complètement heureuse...

— Nous le serons tous, nous oublierons, poursuivit André. Claudie se chargera de convaincre René. Il l'aime vraiment, il ne refusera pas de tenir d'elle le bonheur... Il ne reste qu'à détruire ces souvenirs d'un passé dont il ne doit plus être question entre nous.

Il allumait un des flambeaux de la cheminée, et s'en servait pour enflammer les papiers accusateurs, que Madame Rioncey venait de lui tendre, ainsi que l'acte de renonciation écrit par M. Luzarches.

Devinant trop tard, Hubert s'élança. André jeta dans la cheminée les feuilles à demi consumées déjà, et se plaça au-devant, les bras étendus, barrant le passage à son ami, jusqu'à ce qu'il ne restât plus dans le foyer qu'une mince pincée d'impalpables cendres grises. Il prit alors dans les siennes les mains d'Hubert.

— Pourquoi prétendrais-tu m'empêcher de suivre la route du devoir? Tu m'en as si fréquemment indiqué la voie!

— Grand'mère nous a dit souvent: Dieu seul a le droit de sonder les coeurs, ajouta la douce voix de Claudie. Ne cherchons jamais à nous abreuver du fiel de la rancune, nous les enfants imparfaits de la miséricorde infinie. Nous nous souvenons aujourd'hui de ses enseignements, et si Dieu dans sa bonté, a pardonné à mon grand-père, il doit de là-haut nous ap-

prouver. Hubert, ne voulez-vous plus me nommer votre soeur?

Le banquier était retombé sur son siège, et, écrasé par tant de générosité, pleurait sans contrainte, portant ses regards mouillés de Madame Rioncey au groupe des trois jeunes gens, qui se tenaient étroitement enlacés.

La vieille femme, demeurée debout au milieu du salon, joignait ses mains ridées, déformées par quarante années d'incessant labeur. Elle fixait avec attendrissement ses deux enfants, et un hymne de pieuse gratitude chantait au fond de son coeur:

— Vous les avez confiés jadis à ma faiblesse, ô mon Dieu. Je les ai placés sur la route du devoir, vous indiquant à leurs jeunes âmes comme le seul but à atteindre. Merci d'avoir permis qu'ils me comprennent; merci de vous être révélé à eux, et de leur avoir appris à lire, sans hésiter, au livre de votre loi de sacrifice et d'amour.

## XXII

René était enfin sorti de son assoupissement. Il venait de se lever et écoutait attentivement les exhortations de l'abbé Madel, assis auprès de lui à droite de la fenêtre.

Le front bandé du jeune homme faisait ressortir davantage l'abattement peint sur son visage. Mais il ne se révoltait plus. Tardivement, la lumière surnaturelle éclairait cette âme désespérée, qui consentait enfin, à l'exemple d'Hubert, à se tourner vers le véritable refuge, vers le seul consolateur.

— Comme j'ai été lâche et faible! soupira-t-il. J'ai ajouté à la peine de mon pauvre Hubert, qui n'avait pas besoin pourtant de ce surcroît de chagrin. Et



mon père... j'ai honte en songeant aux paroles qui me sont échappées. Me les pardonnera-t-il...

— Votre délire seul parlait, il l'a compris, répliqua le prêtre... Il sait bien qu'au fond, votre raison et votre coeur refusaient de s'associer aux phrases que prononçaient vos lèvres. Commencez-vous à ressentir les bienfaits d'une sainte résignation?...

— Vous devez me trouver bien petit à côté d'Hubert, fit René avec amertume... j'ai beau faire, je ne parviens pas à accepter l'épreuve sans révolte... J'aimais tant Claudie... il me semble que je souffrirais moins, si je pouvais la revoir, l'entendre dire que, du moins, elle ne me réprime pas...

Comme si elle n'eût attendu que ces paroles; la jeune fille, suivie de son aïeule, entra dans la chambre.

René se leva d'un bond. Ses yeux pers s'élargirent démesurément, croyant être le jouet d'une hallucination. Il voulut faire un pas vers la jeune fille et ne le put, tant ses jambes tremblaient.

— Nous venons prendre de vos nouvelles et vous gronder un peu, méchant enfant, dit la voix attendrie de la vieille femme. Pourquoi vous être ainsi abandonné à un excès de désespoir pouvant compromettre votre santé, et qui nous a tant effrayés tous! Votre fiancée vous croyait mort!... Regardez-la, elle est encore toute tremblante.

Elle poussa Claudie vers le jeune homme, toujours immobile et muet, et se retourna vers le prêtre qui souriait, comprenant ce qui allait suivre.

— N'avons-nous pas raison? lui demanda-t-elle à voix basse. Ces pauvres enfants ne sont pas responsables! Je jouirai au moins de leur bonheur pendant les quelques jours qui me restent à vivre.

— Et... lui? interrogea l'abbé, pris d'une dernière inquiétude.

— Lui aussi... tout est oublié, puisqu'il se repent.

— Bienheureux les miséricordieux! murmura-t-il avec une expression de joie profonde.

Claudie avait tendu les deux mains à René:

— Vous n'avez pas songé à moi, commençait-elle...

— J'y ai trop songé au contraire, interrompit-il, retrouvant la parole.

— Alors, c'est que vous avez oublié Dieu! Il est meilleur que vous et veut vous rendre heureux quand même, méchant ingrat.

Elle affectait de l'enjouement, pour dissimuler l'émoi qui l'avait saisie à la vue des traits décomposés de René, et surtout du bandage qui lui ceignait le front.

— Claudie, balbutia-t-il, ne me trompez pas, une vaine espérance me ferait trop de mal... Que voulez-vous dire?

Elle s'assit et lui fit signe de venir près d'elle:

— Ecoutez et n'interrompez pas; voici ce que nous avons décidé.

Elle racontait dans tous ses détails l'entrevue du petit salon. Interrompre? René n'y songeait pas! Il écoutait avidement, pressant dans les siennes les petites mains qu'elle lui abandonnait. Quand elle eut achevé, il se leva; une gravité douce faisait briller les yeux pers, et l'on sentait que jamais plus, ils ne retrouveraient l'expression de riieuse insouciance de jadis.

— Ai-je le droit d'accepter un bonheur que je mérite si peu? demanda-t-il. Tous, vous avez courageusement accompli votre devoir; moi seul me suis montré lâche, et plus faible qu'un petit enfant! Voulez-vous vraiment de moi, lorsque je viens de me révéler si inférior?...



— C'est justement à cause de cette faiblesse que je vous demande de ne rien changer à nos projets, dit-elle avec un doux sourire. A deux, nous serons désormais plus forts pour surmonter les nouvelles épreuves que peut nous réserver l'existence. Bonne-maman, Monsieur l'abbé, bénissez-nous : c'est aujourd'hui le jour de nos vraies fiançailles !

Tenant René par la main, elle s'était avancée vers les deux témoins de cette scène, et, sur leurs jeunes têtes inclinées, la double bénédiction implorée descendit.

— J'ai encore une faute à réparer, murmura le jeune homme.

Elle comprit et lui prit le bras.

— Ne suis-je pas aussi sa fille ? Je vous accompagne.

M. Luzarches était toujours avec Hubert et André dans le petit salon du rez-de-chaussée. Assis entre les deux jeunes gens, qui tenaient chacun une de ses mains, il s'abandonnait à la douceur de leur affectueuse sympathie, heureux de cette détente après tant d'années d'angoisses sans cesse dissimulées.

L'aïeule, revenant avec l'abbé Madel, les surprit dans cette attitude, et les deux nouveaux venus s'assirent près du groupe.

— Claudie vous amène un prisonnier, dit la grand-mère. Il a eu des torts, mais ne demande qu'à se soumettre sans conditions.

Déjà René embrassait son père :

— J'ai parlé dans une heure de folie ; mais je t'aime et te respecte toujours... Pardonne, oublie.

— Et embrassez votre fille, ajouta Claudie qui avait suivi son fiancé, et tendait son front pur aux lèvres du banquier.

Quelques jours après, les deux familles assistaient à la messe à Saint-André, la chère paroisse de l'abbé Madel, devant l'autel où le digne prêtre officiait. A la

communion, tous allèrent s'agenouiller à la Table Sainte, et l'on pouvait lire la même expression de bonheur recueilli sur leurs visages.

— Pardon d'être venu si tard à vous, mon Dieu, disait avec humilité le banquier. Accordez-moi de racheter le passé, par ma bonne volonté et la sincérité de mon repentir...

— J'ai pardonné, murmurait l'aïeule. Faites miséricorde à ceux qui ne sont plus et que j'ai aimés...

Dans le cœur des quatre fiancés, tout un hymne de reconnaissance chantait :

— Vous êtes bon de nous conduire au bonheur. Nous vous prouverons notre amour en faisant de vous le seul maître de nos foyers... Bénissez-nous, mon Dieu : vous voyez que nous voulons vous servir, et que nous nous aimons en vous !

Mais René ajoutait une promesse à son action de grâces :

— Je sais que je ne puis rien sans votre aide ! Donnez-moi, vous qui êtes la force, celle de toujours vous implorer à l'heure de l'épreuve. Je m'efforcerai de l'accepter désormais avec soumission, me souvenant que vous avez donné l'exemple.

Hubert se tenait un peu à l'écart. Une flamme mystérieuse dans le regard, il contemplait l'autel, et, de toutes les prières qui en ce moment s'élevaient vers le ciel, la sienne était peut-être la plus fervente :

— Merci de leur dispenser le bonheur et la paix, en attendant vos félicités futures ! Vous savez combien je les aime, Seigneur ! En échange de ces bienfaits que vous daignez répandre sur eux tous, je veux attacher à votre amour d'autres âmes. Aujourd'hui je me donne à vous.

#### EPILOGUE

Le double mariage fut célébré à la date primitivement fixée, fin novembre.



Quinze jours auparavant, on avait appris pour d'autres méfaits, l'arrestation au Havre, de Jules Varnal et de Morin, son complice. Tous deux passèrent aux assises et furent condamnés: Varnal aux travaux forcés à perpétuité, Morin à cinq ans de prison. Ce dernier devait mourir avant l'expiration de sa peine.

La santé de M. Luzarches, ébranlée par les longues angoisses, demeurait chancelante. En dépit des soins attentifs d'Hubert, il ne pouvait se remettre de tant de terribles émotions. L'aîné comprit qu'il ne fallait pas espérer une guérison impossible et se fit plus tendre encore; accomplissant le dernier vœu de sa mère, il ne quittait pas celui qu'il voyait s'en aller chaque jour, et lui prodiguait tous les trésors de sa tendresse filiale, secondé dans cette tâche pieuse par les incessants efforts des deux jeunes couples.

Peu à peu, Hubert se désintéressait des affaires de la banque, abandonnant entièrement la direction à son frère. René ne se plaignait pas du fardeau de soucis, devenu ainsi plus lourd, car sa légèreté d'autan s'était sans retour enfuie. Guidée par Claudie, dont la discrète tendresse veillait, il cheminait d'un pas ferme dans la voie du devoir.

Max Vimal ne s'était pas douté du drame intime dont tous les siens avaient été les acteurs; aussi jouissait-il sincèrement et sans arrière-pensée d'avoir vu enfin tomber la barrière morale qui le séparait de son beau-frère, et quand il songeait à la soeur tant aimée et sitôt disparue, c'était pour se dire:

— Comme elle doit être heureuse! Son plus cher désir est réalisé.

A chacun des deux foyers, un berceau gracieux habité par un ange, venait de prendre place. Un petit Alfred souriait dans les bras de Claudie; une petite Ro-

berte dans ceux de Paule. L'aïeule et le père purent encore voir, avant de quitter leurs enfants, ces doux gages des bénédictions de Dieu.

Madame Rioncey s'en alla la première, presque sans secousse, dix-huit mois à peine après le double mariage. Pour combler un peu le vide creusé par cette perte, autour de Paule et d'André, qui gardaient chez eux l'aïeule, Max Vimal céda enfin aux instances des jeunes gens. Il quitta son logement de la place du pont et vint leur demander asile, promettant à Claudie et à René, qui réclamaient et se plaignaient de la préférence comme d'une injustice, de dîner chez eux, en manière de compensation, au moins deux fois par semaine, et de les accompagner les étés, quand ils iraient à la campagne. Sur cette double base, la paix fut conclue.

L'heure suprême vint aussi pour M. Luzarches. Peu après la grand'mère, il s'éteignit doucement entre les bras de l'abbé Madel, édifiant par ses sentiments profondément chrétiens tous les siens, groupés autour de lui.

Le lendemain de la mort de son père, Paule voulait emmener Hubert chez elle; de son côté, René réclamait la préférence. Il les mit d'accord en refusant les deux offres, annonçant son prochain départ de Lyon.

— Et où iras-tu? interrogea René, inquiet.

— Vers ma vraie voie, enfin trouvée, répondit le jeune homme. Je dois tant à Dieu que je sens qu'il me veut tout entier, pour acquitter ma dette. J'ai demandé conseil à l'abbé Madel; il approuve ma résolution. J'entre dans quinze jours au noviciat des Missions-Etrangères.

— FIN —



## UN PROJET FANTAISISTE

Tout le monde connaît le lamentable sort qui devait attendre Andrée, l'explorateur scandinave des régions polaires. Il comptait atteindre le pôle en ballon sphérique. Cet engin fut gonflé au Spitzberg; Andrée et un de ses compagnons prirent place dans la nacelle, s'élevèrent dans les airs, et plus jamais on n'entendit parler d'eux.

Il est sans doute intéressant de rappeler, en cette heure où l'aéronautique fait tant de progrès, que, dès 1890, une expédition aérienne, assez analogue à celle

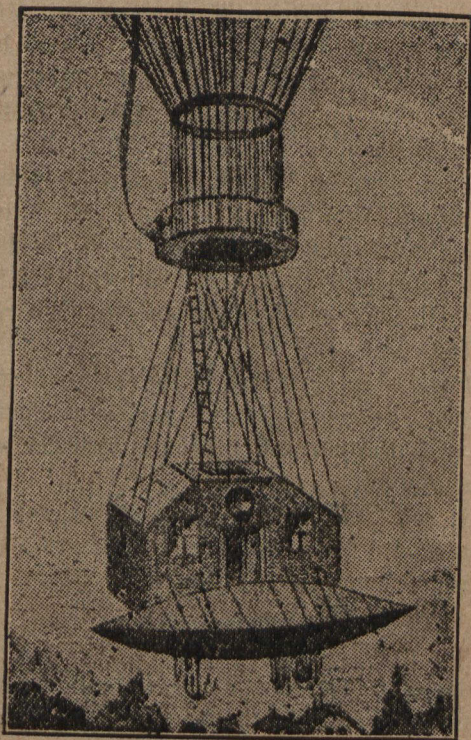
d'Andrée, avait été étudiée, et annoncée.

Les revues scientifiques de l'époque ne lui épargnèrent pas leurs encouragements. Nous retrouvons dans l'une d'elles quelques détails sur l'expédition projetée et les plans du ballon que nous plaçons sous vos yeux.

C'était une véritable petite maison volante que l'on accrochait à l'aérostât, en guise de nacelle. Construite en osier, maintenue rigide par des traverses d'acier, divisée en chambres spacieuses et confortables, tout y évoquait le souvenir de l'arche de Noé. On pouvait y voir à l'intérieur deux chenils où s'ébattaient une vingtaine de chiens d'Esquimaux, une chambre à coucher, une cuisine, une cave avec des barriques abondamment remplies et un cabinet noir photographique "dernier cri". Il n'y manquait qu'un billard et des tables de jeu!...

Pour enlever tout cela, on avait prévu un ballon de 14,960 verges cubes. Le poids de la nacelle, d'une barque et d'un traîneau, des chiens, des vivres (calculés pour 80 jours), des cinq explorateurs et de leurs bagages était estimé à 32,912 livres. C'était beaucoup.

Inutile de dire que ce ballon à la Jules Verne ne vit jamais le Pôle; au sortir de son hangar de construction, il ne parvint même pas à s'élever du sol.



Un ballon original.

D'après des statistiques, 16 cas de folie sur 1,000 sont dus à des affaires d'amour.



## CE QU'UN COCHER GAGNE EN ANGLETERRE

LA VALEUR d'une voiture varie de \$280 à \$360, celle d'un cheval est de \$120, celle d'un harnâis de \$20 à \$40. Le montant investi dans une telle entreprise, à Londres, est d'environ \$4.750,000.

Combien chaque cocher gagne-t-il?... C'est là une question difficile à résoudre et tout dépend des conditions dans lesquelles la clientèle est conduite.

Dans la capitale du Royaume-Uni, un cocher de place n'est jamais payé à la semaine. Au contraire, le propriétaire lui remet un attelage complet moyennant un dépôt de \$2,88 par jour.

Le cocher met la balance de ce montant dans son gousset, bien entendu s'il en a. Les meilleurs bénéfices sont obtenus dans la partie ouest de la ville, particulièrement durant la bonne saison.

Le charretier est très satisfait de sa journée s'il a pu réaliser un bénéfice net de \$1.20 à \$1.50.

Dans les provinces, il existe un tout autre état de choses. Le cocher reçoit un salaire hebdomadaire variant de \$3.35 à \$4. Le soir, ce dernier remet au maître-charretier les profits de sa journée et se contente de son maigre salaire, à moins qu'il ait rencontré quelqu'un assez généreux pour lui donner un "tip".

Si vous allez à Londres, et que vous engagez une voiture, soyez large et donnez du pourboire. Le cocher vous en servira mieux.

— o —

## DES MONARQUES INSENSÉS

LE roi Otto de Bavière qui fut, il y a quelques années, déclaré fou et remplacé sur le trône par Louis III, n'est

malheureusement pas le premier monarque Bavarois qui soit devenu victime de la paralysie mentale.

En effet, Louis II de Bavière avait la manie de la solitude et souvent se faisait préparer des représentations dramatiques ou musicales, auxquelles il assistait seul.

Comme Otto, c'était un grand passionné pour la musique et il comptait Wagner comme ami personnel. Vers la fin de sa vie, il parcourut son pays sous des déguisements différents, jusqu'au jour où il fut déposé.

Il apprit cette dernière nouvelle avec un grand calme, mais renfermant à clef les ministres qui lui avaient apporté le message, il se retira de la chambre et alla se suicider en se noyant dans un lac qu'il avait construit à grands frais.

L'impératrice Carlotta du Mexique devint aussi folle, mais sa maladie eut un développement prématuré et l'atteignit au moment où elle avait une audience avec le pape Pie IX, le 4 octobre 1866. Elle fut transportée du Vatican et passa le reste de ses jours dans un château à Trieste.

Paul, czar de Russie, qui succéda à sa mère en 1796, devint fou peu de temps après son ascension et publia plusieurs décrets, lorsqu'il était sous l'influence de la maladie, qui causèrent beaucoup de préjudices à ses sujets.

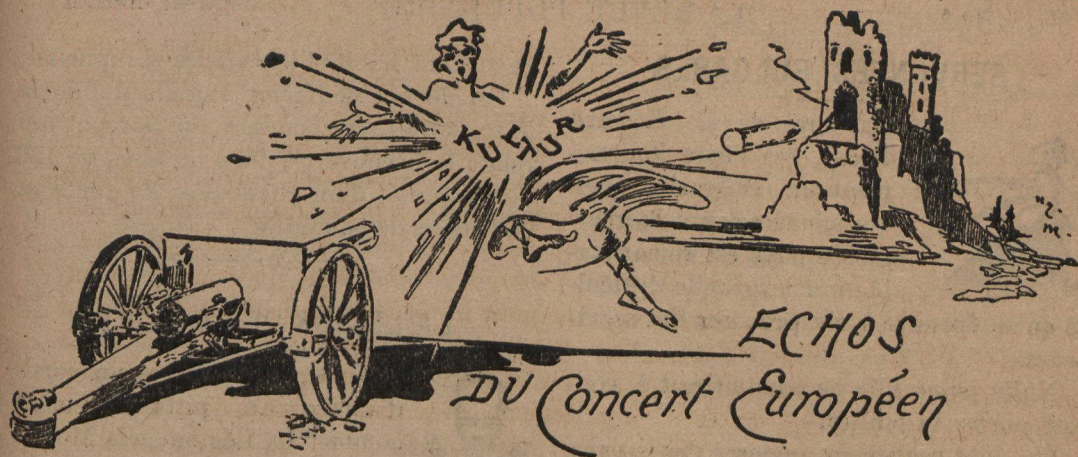
Parmi ses dernières ordonnances, il fit chasser de Saint-Petersbourg, sans aucune raison apparente, plusieurs familles remarquables.

Il fut assassiné par un de ses sujets qui voulait lui faire signer son abdication en faveur de son fils Alexandre.

— o —

Depuis 2,000 ans, la Grande Bretagne a été 48 fois l'objet d'invasion de la part de ses ennemis.





## DEUX "CLOWNS"



DEUX "clowns" se disputent et se tournent le dos. Les deux clowns dont nous voulons parler ne "travaillent" pas au cirque, ils s'amuse à faire la guerre. Ce sont le "clown" prinz Wilhelm, le fils de Guillaume et le "clown" prinz de Bavière.

Comme ils jouaient aux soldats, l'un en Artois et l'autre en Argonne, ils se sont trouvés à manquer d'hommes et ils ont demandé des renforts. Seul, le krown prinz Wilhelm obtint les troupes qu'il réclamait, ce qui a rendu son cousin jaloux. Un échange de "mots" s'en suivit et ces mots n'avaient rien de commun avec le langage des cours.

## POUR LA DYNAMITE

LA graine de lin a été déclarée contrebande de guerre pour la bonne raison qu'elle est fort utile pour la fabrication des explosifs.

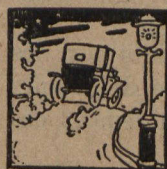
On en extrait de la glycérine, qui sert à la composition de la nitro-glycérine et de la dynamite.

## LES CORPS D'ARMEE

UN corps d'armée britannique compte approximativement 38,000 hommes; un corps d'armée autrichien est d'environ 53,000 hommes.

En France, en Russie et en Allemagne, un corps d'armée varie de 40 à 55,000 hommes.

## DES FEMMES DEVOUEES



MÊME en Angleterre, on voit des femmes conducteurs de trams. Dans la ville de Portsmouth, il y a sept femmes d'officiers qui remplissent les fonctions

de conducteurs, non pour gagner leur pain quotidien, mais pour permettre aux anciens conducteurs de s'enrôler dans l'armée du roi.

Comme la plupart de ces femmes sont très fortunées, il est assez piquant de les voir se rendre à six heures du matin, au dépôt des tramways, soit à motocyclette, soit conduisant elles-mêmes leur propre automobile.



## SERVANTES BULGARES



AU dire de M. Edward Dacey, qui visita longuement la Bulgarie, quelques années avant la guerre, ce pays est remarquable par la grande difficulté qu'on éprouve à s'y procurer des serviteurs.

Nulle jeune fille ne consentirait à vouloir porter le tablier.

On peut seulement engager des veuves, comme femmes de chambre et comme cuisinières, et encore c'est à la condition qu'elles amènent avec elles leur famille.

— o —

## ETRANGES TRIBUS



DANS certaines parties de l'immense lac africain Albert-Edouard, découvert par Stanley, en 1889, et qui éveilla jadis les convoitises des Boches, on a trouvé certaines tribus noires qui vivent une existence préhistorique.

Leurs villages sont construits sur des plates-formes flottantes, faites de racines et de branches de figuier solidement entrecroisées.

Chacune des plates-formes contient une trentaine de cases. Au milieu de chacun de ces îlots artificiels se trouve une grande place où les habitants se réunissent et jouent entre eux.

— o —

## OBUS BOCHES

LES Allemands garnissent parfois leurs obus d'objets assez hétéroclites: on avait déjà noté, çà et là, l'emploi de billes de verre remplaçant les balles de plomb qui

garnissent habituellement les shrapnells.

Un de nos confrères anglais publie la lettre d'un correspondant sur le front qui relate la découverte, dans un obus de 120 non explosé, d'un chandelier de fonte et de tessons de bouteilles.

— o —

## LA LEGION DE LA MORT



IL existait en Serbie un corps d'amazones, pittoresquement nommé "La Légion de la Mort".

Il se recrutait parmi les femmes de toutes les classes de la société.

Ce corps fut créé jadis pour combattre les Turcs, qui menaçaient l'indépendance serbe.

Au début de la guerre actuelle, les amazones serbes, pourtant habituées dès l'enfance à l'usage des armes, renoncèrent à l'emploi du fusil pour travailler uniquement comme infirmières, auxiliaires et cuisinières aux armées.

On les vit même manier la pelle des sapeurs et creuser des tranchées.

— o —

## ECHEC BOCHE



ON sait que les Allemands annoncèrent fort bruyamment qu'ils allaient enrôler une formidable armée de volontaires dans la Pologne russe envahie.

Ce recrutement de volontaires fut, en réalité, un piteux échec: un recensement a démontré que 75 pour cent des hommes aptes à porter les armes étaient absents.

Des inaptes, seuls, s'étaient présentés. Les Allemands ont dû, en conséquence, introduire le service obligatoire en Pologne.

— o —



## LA CAVALERIE



Si la cavalerie fut, jusqu'à notre époque, cotée comme une arme "chic", il faut voir en ceci un souvenir de très anciennes traditions.

Au dix-huitième siècle, par exemple, le préjugé chevaleresque mettait le fantassin au-dessous du cavalier, absolument comme au moyen âge.

La noblesse laissait la "piétaille" aux roturiers et se portait de préférence vers les troupes à cheval. Un cavalier s'appelait un maître. "Messieurs les maîtres, veuillez assurer vos chapeaux, nous allons charger". C'est ainsi que l'officier de cavalerie parlait à ses hommes.

— o —

## LES GUERRES LONGUES ET LES GUERRES COURTES



La guerre de Sécession aux Etats-Unis se prolongea pendant quatre ans, d'avril 1861 à avril 1865.

La guerre de Crimée a duré deux ans; la guerre d'Italie n'a duré que deux mois; la guerre de la Prusse contre le Danemark, en 1864, neuf mois, la guerre de la Prusse et de l'Italie contre l'Autriche seulement six semaines; la guerre de 1870-71 a duré six mois, la guerre russo-turque, dix mois; la guerre sino-japonaise, neuf mois; la guerre hispano-américaine, quatre mois; la guerre du Transvaal deux ans et demi; la guerre russo-japonaise, dix-huit mois.

Les deux guerres balkaniques de 1912 et de 1913 ont à peine duré sept semaines.

## ENGRAIS DE GUERRE

Le correspondant d'une revue anglaise signale que les visiteurs des champs de bataille français ont remarqué une végétation extraordinaire en ces endroits battus par la mitraille.

Cela tient, paraît-il, à ce que les explosifs sont très riches en nitrates et les nitrates sont des engrais. De plus, le bombardement laboure et ameublait la terre.

— o —

## JOURNAUX D'AUTREFOIS



Pour remédier à la crise du papier, on l'a trouvé qu'un moyen: c'est d'élever le prix des journaux en vue de réduire leur tirage.

Les journaux sont, en effet, devenus très

nombreux, et chez tous, dans des proportions variables, le tirage a encore augmenté depuis la guerre. Sait-on que, d'après une statistique établie à la veille des hostilités, il se publiait à ce moment 2,588 journaux à Paris — dont 80 quotidiens — et 3,829 dans les départements?

Il y a un siècle, il n'en allait pas ainsi, et il nous semble curieux et intéressant de donner le bilan de la presse parisienne d'alors avec son tirage:

La *Gazette de France*, 2,370; le *Journal de Paris*, 4,175; l'*Etoile*, 2,149; le *Moniteur*, 2,250; le *Drapeau blanc*, 1,900; le *Pilote*, 990, le *Constitutionnel*, 16,250; le *Journal des Débats*, 13,000; la *Quotidienne*, 5,800; le *Courrier*, 2,975; le *Commerce*, 2,380; l'*Aristarque*, 925; soit un total de 55,164 numéros par jour.

Quel chemin parcouru depuis cent ans!



## LA GEOGRAPHIE ET LA GUERRE



ON a pu dire que, par le fait du conflit actuel, toute l'Europe était en feu et que cela nous contraignait d'apprendre notre géographie, pour peu que nous eussions quelque curiosité de suivre les opérations militaires au jour le jour.

Nos contemporains connaîtront donc la carte du monde mieux qu'on la possédait au temps de Shakespeare.

Le grand dramaturge lui-même était dans une singulière ignorance des détails de notre planète. Il parle d'un navire accostant aux rivages marins de la Bohême, avec la même sérénité que, dans *Jules César*, il fait allusion aux trois coups sonnés par une horloge.

Inutile de rappeler que les Romains ne connaissaient pas d'horloges, rien que des cadrans solaires.

## LES EXPLOSIFS

LE coton a longtemps été jugé indispensable à la fabrication des explosifs modernes. Les Allemands, pour le remplacer dans une certaine mesure, ont eu recours à la pâte de bois.

M. Lohmann, le fameux directeur de la Compagnie des sous-marins commerciaux de Brême, a même prétendu que depuis janvier 1916, pas une livre de coton n'était entrée dans les poudres fabriquées en Allemagne. Cette assertion peut, d'ailleurs, être mise en doute.

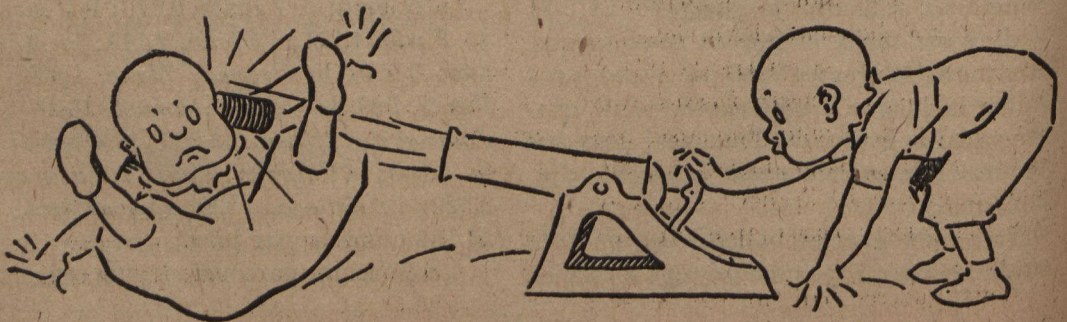
## CONTRASTE



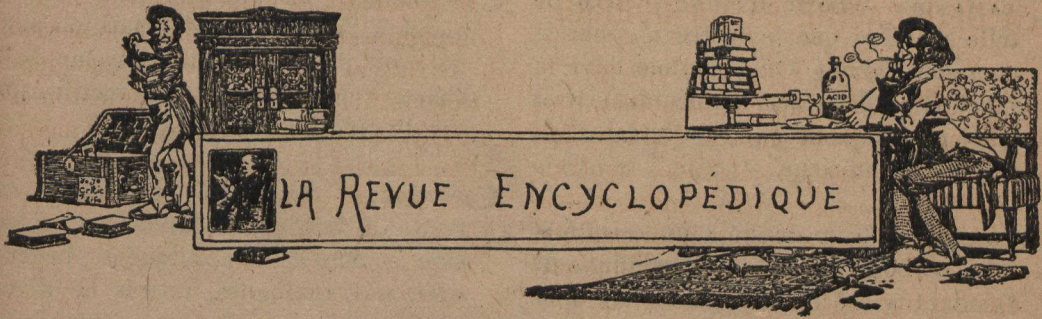
FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier de Prusse, dont les soldats n'eurent jamais l'occasion de faire la guerre, calmait leur *furor teutonicus* par le moyen des saignées qu'il leur imposait à des époques déterminées. Ainsi, le 2 mars 1732, il écrivait à un de ses colonels :

"Mon cher col. de Kleist, je veux que vous fassiez soigner votre deuxième bataillon de lundi à jeudi, et votre premier bataillon à partir de jeudi. Si vos *frater* ne sont pas en mesure de pratiquer la saignée dans le temps fixé, vous devrez m'en rendre compte et j'aviserai".

Moins heureuse que les soldats du roi-sergent, l'armée prussienne d'aujourd'hui éprouve plutôt le besoin de se faire infuser du sang, et même beaucoup.







Dans ce nouveau Département de la REVUE POPULAIRE, nous publierons chaque mois, par ordre alphabétique, quelques fragments d'un petit dictionnaire encyclopédique rédigé tout spécialement à l'intention de nos lecteurs.

Nous prions en même temps nos lecteurs de bien faire attention à ceci: A la suite du dictionnaire, et dans chaque numéro, nous répondrons volontiers, en quelques lignes, aux questions qui pourraient nous être posées EN MATIÈRE DE SCIENCE POPULAIRE SEULEMENT; par exemple, que l'on nous demande ce qu'est au juste tel minéral que l'on nous désignera, quelle est la durée d'un éclair, quelle est la vitesse de la lumière, etc.

Nous ne répondrons qu'aux questions ayant un intérêt général et pouvant par conséquent profiter à tout le monde; nous espérons compléter ainsi les COURS POPULAIRES paraissant déjà depuis quelque temps dans cette Revue et contribuer à l'instruction de nos amis de la façon la plus agréable pour eux.

Les questions doivent être adressées comme suit:  
 REDACTEUR DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE, 131  
 rue Cadieux, Montréal.

**CÂBLE**:— Grosse corde faite de chanvre en usage pour tenir les navires et descendre les ancres. Ils sont de différentes grosseurs, jusqu'à 18 pouces. Les câbles d'acier les remplacent assez souvent et au lieu de cordes de chanvre on a aussi employé les chaînes de fer.

**CADE (HUILE DE)**:— C'est une huile tirée du cade ou du genévrier oxycède, le *Juniperus oxycedrus*.

**CADMIUM**:— Métal blanc ressemblant à l'étain, que l'on trouve en petite quantité dans le minerai de zinc. Assez mou, très malléable et très ductile, il est plus

dur que l'étain, dont il a l'aspect et le cri ou craquement particulier produit en ployant le métal. Il fut signalé pour la première fois en 1817, par Stromeyer.

**CAFÉINE**:— Alcaloïde extrait du café en 1820, par Runge. Elle existe dans les feuilles et les fruits du caféier, dans le thé, le guarana, le maté, la noix de kola et en petite quantité dans le cacao. Elle donne des sels avec les différents acides. Elle est un tonique et un stimulant du cœur. Prise avec excès, elle provoque de la tachycardie, avec accélération et arythmie du pouls.

**CAJEPUT**:— Nom vulgaire d'espèces de myrtacées du genre mélalengue et de l'huile qu'on extrait de ces végétaux. Il sert, dans les Indes à la préparation d'une essence qu'on obtient en distillant les feuilles de cette plante avec de l'eau. On l'emploie en médecine.

**CALABAR (FÈVES DE)**:— Nom vulgaire de la graine du *physostigma venenosum*. Elle est très vénéneuse, mais très utile aux oculistes.

**CAMELOT**:— Grosse étoffe faite anciennement de poil de chameau et aujourd'hui de laine ou de poil de chèvre. On parle aussi du camelot gaufré, camelot ondulé, camelot à eau, camelot de soie.



**CALAMANDE**:— Sorte d'étoffe lustrée de telle manière que le lustre n'apparaît qu'à son endroit. On l'emploie dans la fabrication des tissus d'ameublement et aussi pour la confection de certains vêtements d'intérieur.

**CALAMINE**:— Nom donné à un silicate et à un carbonate de zinc. La calamine de Bendant a été décrite par Hany sous le nom de zinc oxydé siliceux. C'est une substance lithoïde, dont la couleur est variable.

**CALAMUS**:— De sa racine on extrait un stimulant aromatique. Cette plante est cultivée à Ceylan et aux Bermudes. On l'emploie quelquefois pour donner de la saveur à la bière, pour la poudre dentifrice et dans la fabrication du gin et autres liqueurs.

**CALOMEL**:— Nom vulgaire du protochlorure de mercure. Ce corps qui se présente sous la forme d'une poudre blanche, est connu depuis le XIII<sup>e</sup> siècle au moins. La médecine moderne s'en sert comme altérant, antielmintique, dépuratif. On recommande de ne jamais l'ingérer peu de temps avant ou après avoir mangé des aliments salés.

**CAMÉLINE**:— Genre de crucifères, type de la tribu des camélinées, comprenant des herbes annuelles qui croissent dans les régions centrales de l'Europe et de l'Asie. La caméline cultivée est une plante annuelle, à fleurs petites, jaunes, disposées en longue grappe terminale. On l'emploie dans l'industrie.

**CIRIER (LE)**:— Arbre de la Louisiane dont on extrait une cire qui est très en demande dans la fabrication du savon.

**CAMPHINE**:— Nom donné dans le commerce à l'essence de térébenthine purifiée, soit par une distillation sur de la chaux vive, soit par une rectification sur du chlorure de chaux sec.

**CAMPHRE**:— Substance aromatique extraite du laurier du Japon; par extension, ce nom a été appliqué à plusieurs composés analogues, retirés de divers végétaux. Le camphre paraît avoir été introduit en Europe par les Arabes. Le camphre est essentiel à la fabrication de la poudre sans fumée.

**CANELLE**:— De canne, à cause de la forme cylindrique de ses écorces. Elle est très cultivée dans l'ouest des Indes et en très grande demande dans la préparation des aliments et en médecine.

**CHANDELLE**:— Masse cylindrique de suif entourant une mèche qui occupe son axe. On la fabrique, en plus du suif, au moyen de stéarine, d'acide stéarique, de paraffine et de cire.

“A Suivre”

#### RÉPONSE AU LECTEUR

Q. — S'il vous plaît de bien vouloir me dire par l'entremise de la REVUE ce que vous pensez du magnésium de chlorure en solution pour conserver les oeufs.

*Abonné de 11 ans.*

R. — Le procédé, tout récent, peut être efficace, mais on ne peut se prononcer avant que les effets en aient été dûment constatés. Un excellent moyen consiste à les plonger dans un lait de chaux ou, plus simplement, pour une conservation de quelques mois, à les mettre dans du son en les espaçant de manière à ce qu'ils ne se touchent pas.



## LES DERNIÈRES INVENTIONS, NOTES SCIENTIFIQUES, ETC.

LES TEINTURES employées aux Etats-Unis sont maintenant fabriquées dans ce pays pour une proportion de 75 pour cent.

ON FABRIQUE aujourd'hui des "tourniquets" ou appareils spéciaux composés d'une lame légère et flexible d'acier. Ces appareils servent à comprimer les artères en cas de blessure déterminant un hémorragie.

IL EST reconnu que le radium, dans la proportion d'un sept-centième de gramme pour une tonne de terrain, active énormément la croissance des plantes.

EN RAISON de l'encouragement du Gouvernement français, la Tunisie produit maintenant plus de 10 millions de gallons d'huile d'olive et l'on espère que cette production doublera en peu d'années.

UN NOUVEAU récipient vient d'être construit pour contenir à volonté de l'eau chaude ou de la glace. Ce récipient s'ajuste sur la poitrine ou l'estomac des malades où il est fixé par des courroies.

UNE NOUVELLE presse automatique permet d'imprimer quatre genres de travaux différents en même temps et d'employer à cela deux épaisseurs de papier.

UN INVENTEUR italien vient de construire une balayeuse automobile avec laquelle l'arrosage se fait devant la voiture. La poussière est recueillie automatiquement dans un réservoir.

ON A CONSTRUIT récemment en Europe les deux plus grandes dynamos à courant direct du monde entier. La puissance de chacune est de 50,000 lampes de 16 bougies.

POUR FACILITER le travail des vendeurs, un chercheur ingénieux a trouvé un appareil qui permet facilement de retirer un tapis du dessous d'une pile même très pesante sans déranger ni détériorer les autres.

A KANSAS CITY une fabrique d'automobiles vient d'installer des fours à émailler qui réduisent à quarante minutes la durée de l'opération qui était primitivement de quatre heures.

UN OPTICIEN anglais vient d'inventer des lunettes à verres doubles entre lesquels il y a de l'air; une bordure de caoutchouc permet d'adapter hermétiquement ces lunettes sur les yeux des plongeurs à qui ils sont destinés.

"A SUIVRE"





TRAITÉ SUR

# LE CHEVAL

## ET SES MALADIES

INDEX ET TRAITEMENT DES MALADIES

No 4

(Suite)

**ALIMENTATION.** 1°. L'origine de beaucoup de maladies peut se retracer à la manière absurde d'alimenter tous les chevaux dans les mêmes proportions, sans égard à l'âge et à la constitution du cheval ou à l'ouvrage auquel il est employé. Cette manière d'alimenter montre un manque de jugement.

2°. Le mauvais foin est impropre à la nutrition. C'est un mauvais calcul de l'acheter parce qu'il est à bon marché, car il coûte souvent cher à la fin.

3°. Les vieux chevaux se trouvent mieux de la balle que du foin, vu qu'elle est plus facile à mâcher et à digérer.

4°. Il n'y a pas suffisamment de nourriture dans l'herbe ou le foin seul pour soutenir un cheval à l'ouvrage dur.

5°. Le maïs endommagé est malfaisant; il donne des inflammations d'intestins et des maladies de peau.

6°. L'avoine et le maïs sont les meilleurs aliments pour cheval qui travaille fort; ils sont plus nutritifs que toute autre nourriture. Il vaut mieux donner principalement du foin si le travail est léger.

7°. De quatre à six pintes d'avoine et dix-huit livres de bon foin suffisent ordinairement à un cheval de voiture. Un cheval qui travaille moins ou davantage doit

être plus ou moins nourri, à proportion de son travail.

8°. Le foin haché et arrosé d'eau contenant une petite cuillerée de sel en solution est très agréable au cheval et plus facilement digéré.

9°. L'eau de source ou de puits n'est pas en général aussi bonne pour le cheval que l'eau de ruisseau ou d'étang, vu que la première est ordinairement dure et froide.

10°. Les chevaux requièrent et devraient avoir au moins un seau d'eau fraîche matin et soir, ou mieux, un demi-seau quatre fois par jour.

11°. Le cheval ne devrait pas être surmené ou mis à l'ouvrage dur immédiatement après avoir bu ou mangé avec avidité, vu que les efforts empêchent la digestion.

12°. N'habituez pas le cheval à boire de l'eau dégoûtée; car il sera sujet à éprouver des coliques en buvant de l'eau froide.

13°. Quand le cheval refuse de manger après avoir bu, il faut le laisser reposer avant de le remettre à l'ouvrage ou à la marche.

14°. Ne donnez pas à boire ou à manger au cheval quand il a chaud. Laissez-le marcher tranquillement pour se rafraîchir; frottez-le ensuite avec un bouchon de paille, puis avec l'étrille et la brosse, jusqu'à ce qu'il soit sec, ayant soin de bien lui frotter les jambes avec les mains, et

Commencé dans le No de janvier 1918.

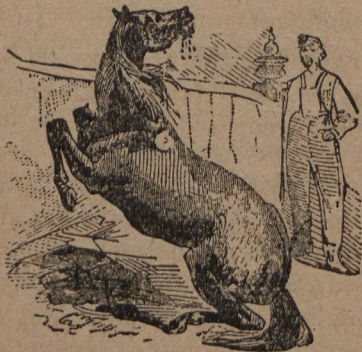


donnez-lui son grain quand il est bien pansé.

**GASTRITE.** Cette maladie est généralement causée par quelque poison administré pour améliorer la robe du cheval. Certaines personnes ont l'habitude de faire prendre au cheval des drogues vénéneuses pour lui donner une meilleure apparence. Prise en quantités convenables et suffisamment diluées pour ne pas affecter les parois de l'estomac par leur contact, elles peuvent faire du bien dans certains cas; mais les personnes inexpérimentées les donnent parfois dans toute leur force et à fortes doses, d'après le principe erroné que si un peu fait du bien, beaucoup en fera davantage.

*Symptômes.* Le cheval est frénétique de douleur. Mais les symptômes ne sont pas déterminés dans tous les cas.

On remarque les symptômes suivants, bien que non pas dans chaque cas ou simultanément: soif ardente; dégoût des aliments; rougeur des membranes; éructations fréquentes et de mauvaise odeur; salivation épaisse; roulement; trépigement; colique, ruades au ventre; difficulté de respiration; flancs retroussés; pouls vite et faible; évacuation abondante de



Cheval atteint de la gastrite aiguë

mucus; efforts; regards dirigés sur l'abdomen; diminution de forces; convulsions; rage et mort.

*Traitement.* Donnez immédiatement 2 onces de teinture d'opium; une once et demie d'éther sulfurique, et deux onces de magnésie dans une pinte de gruau froid ou de lait, et répétez s'il le faut.

Si le poison est du sublimé corrosif, donnez de quinze à vingt oeufs crus avec le remède ci-dessus.

**INFLUENZA.** Catarrhe épidémique qui court au printemps.



Spectacle fréquent quand c'était la coutume de saigner et de traiter trop violemment cette maladie.

*Symptômes.* Frisson, suivi d'une élévation de température et de fièvre; toux; écoulement de mucus des naseaux; perte d'appétit; grande faiblesse, suivie, au bout d'un ou deux jours, de l'enflure des jambe et du poitrail, etc. Ces symptômes varient un peu suivant les cas.

*Traitement.* Couvrez le cheval avec une bonne couverture de laine et mettez-le dans une écurie confortable et proprement aérée. Donnez-lui vingt gouttes de teinture de racine d'aconit dans un peu d'eau toutes les quatre heures, quatre ou cinq fois de suite, en le laissant boire de bonne eau fraîche à discrétion.

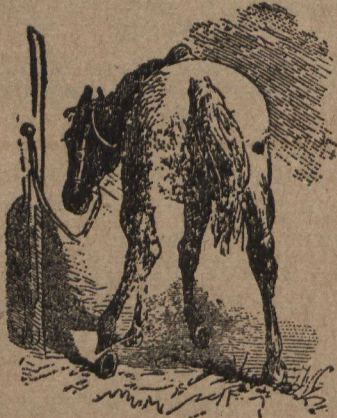


Administrez ensuite le remède suivant: quatre onces de gentiane en poudre; quatre onces de fenugrec pulvérisé; deux onces de racine de réglisse en poudre. Mélangez et divisez en vingt-cinq doses, dont vous donnerez deux ou trois fois par jour. Laissez reposer le cheval jusqu'à ce qu'il soit parfaitement rétabli.

**ENTRETAILLURE.** Cela est ordinairement le résultat de la faiblesse du cheval, bien qu'on en rejette fréquemment et à tort la faute sur le maréchal. Quelquefois cependant c'est avec raison: un peu plus de soin en ferrant le cheval lui aurait fait éviter les atteintes qui l'estropient. La cause générale n'en est pas moins la faiblesse.

*Traitement.* Donnez les poudres fortifiantes recommandées dans le traitement des oestres et une bonne alimentation.

**MALADIES DE REINS.** L'allure écartée du cheval, représentée par la gravure ci-dessous, n'est pas plus particulière



Symptômes des maladies des organes urinaux.

à une affection des reins qu'à une autre; mais elle accompagne toujours les dérangements de cet organe.

*Gravelle.* Calculs ou matière pierreuse

formée dans les rognons, et évacuée avec l'urine. Elle cause de l'irrégularité dans les éjections de la vessie.

*Traitement.* Donnez, deux fois par semaine, trente-cinq gouttes d'acide muriatique dans un seau d'eau.

Le flux de sang dans l'urine devrait être traité comme suit: Appliquez des compresses d'eau chaude sur le dos au-dessus des reins, et donnez à boire de la tisane de graine de lin, qui adoucira les parties irritées. Les vieux chevaux affectés de maladies de reins peuvent être grandement soulagés au moyen de la nourriture trempée, bouillie ou passée à la vapeur, ou bien de l'herbe fraîchement coupée, avec de la tisane de graine de lin et abondance continue de bonne eau fraîche.

*Inflammation de la vessie.* Les symptômes sont presque semblables à ceux de l'inflammation des reins. On en découvre la sensibilité en pressant les flancs du cheval.

*Traitement.* A peu près le même que celui de l'inflammation des reins, prescrit plus bas.

*Inflammation des reins.* Les causes de cette affection sont: mauvaise alimentation; travail dur; glissades ou trébuchements; refroidissement après une longue marche ou une journée de travail, ou après avoir été sous la selle pendant longtemps; administration irréflechie du nitre ou autres diurétiques.

*Symptômes.* Respiration difficile et accélérée, indice de la douleur; fièvre plus ou moins intense; pouls vite et dur; répugnance à mouvoir les jambes de derrière, que le cheval écarte en marchant, comme on le voit dans la gravure ci-dessus; regards inquiets de l'animal sur ses flancs; urine peu abondante et très colorée, et quelquefois teinte de sang. Le cheval se couche rarement et se refuse presque à mar-



cher. Il ploie l'échine sous une pression exercée au-dessus des reins, comme on le voit dans la gravure. On confond quelquefois cette maladie avec la colique.

*Traitement.* Ne donnez pas de diurétiques



Epreuve de l'inflammation des reins.

ques: ils feront plus de mal que de bien. Appliquez des fomentations chaudes sur les reins. Changez les linges souvent. Dans la première période, donnez de vingt à quarante-cinq grs. d'opium en poudre, et quinze grs. de calomel répandus sur la langue, et répétez toutes les heures ou toutes

les deux heures tant que la période aiguë continue. L'alimentation est inutile durant cette période. Il est bon cependant de mettre devant le cheval un seau de bonne tisane de graine de lin et de lui en laisser boire à discrétion. Si le pouls est vite et dur, comme cela a lieu généralement, donnez vingt gouttes de teinture de racine d'aconit, soit entre les doses d'opium et de calomel ou immédiatement après; et répétez jusqu'à ce que le pouls devienne plus lent et plus doux. Donnez au cheval un mois de repos, après quoi servez-vous en soigneusement pendant quelque temps.

**LAMPAS.** Enflure qui vient dans le haut de la bouche des chevaux, ainsi nommée parce qu'autrefois on la faisait disparaître en la brûlant avec une lampe ou un fer rouge.

*Traitement.* Pincez ou coupez les barres jusqu'à ce qu'elles saignent et frottez-les avec un peu de sel; ce qui est beaucoup mieux que de brûler la bouche avec un fer rouge.

“A SUIVRE”

## UN MATHÉMATICIEN PRODIGIEUX.

UN enfant extraordinaire, pourvu de facultés mentales splendides, fréquente une école de Findley, Ohio. Il a pour nom Roy Fork, n'est âgé que de six ans et est le fils d'un creuseur de puits.

Bien que très brillant dans toutes les matières qui lui sont enseignées, le jeune enfant est un prodige en mathématiques.

Il connaît le calendrier par coeur, et que les questions les plus embarrassantes lui soient posées sur les moindres détails de celui-ci, il ne fait jamais d'erreur.

Si vous lui dites votre âge, il vous dira en une seconde l'année de votre naissance et si vous lui en indiquez la date, il vous répondra exactement quel jour de la semaine elle tombera durant l'année courante.

Bien que ce ne fut pas l'habitude d'enseigner aux enfants les mois et les abréviations des mois, Roy les apprit quand il alla au Jardin de l'Enfance.

Il est aussi rapide que l'éclair pour résoudre les problèmes d'addition et soustraction concernant le calendrier et les questions sérieuses ne l'effrayent jamais.



## TESTAMENT ORIGINAL

A ATHÈNES, Georgie, existe un chêne blanc gigantesque que personne ne peut acheter ou couper; en effet, personne n'est le propriétaire du terrain sur lequel il est planté. L'arbre s'appartient à lui-même.

Il se tient sur le sommet d'une des collines de la ville et on estime qu'il doit avoir de 400 à 500 ans d'existence.

Au commencement du XIXe siècle, le propriétaire du domaine sur lequel l'arbre avait grandi, avait l'habitude d'aller se reposer à l'ombre du chêne démesuré.

Finalement, il devint tellement attaché à ce dernier qu'il fit son testament donnant cet arbre à lui-même. Il écrivait ainsi: "Par et en considération de la grande amitié que j'ai pour cet arbre et le grand désir que j'ai de sa conservation pour toujours, je le cède à lui-même et huit pieds de terrain tout autour de son tronc".

De telle sorte que l'arbre s'appartient à lui-même comme il possède les huit pieds de terrain qui l'entourent.

— o —

## JOURNAUX HETEROGENES AUX ETATS-UNIS

UNE des difficultés du bureau de censure des journaux, aux Etats-Unis, au cas de nouvelles complications diplomatiques, serait sans doute le contrôle du grand nombre de journaux publiés en langues étrangères, sur le continent américain.

Ceux-ci sont au nombre de 500, dont 63 quotidiens ayant pour la majorité une circulation d'au moins 5,000 copies par édition.

Les journaux italiens sont les plus nombreux; c'est-à-dire 95; on compte 55 pu-

blications polonaises, 54 suédoises, 22 hébraïques, en plus de journaux norvégiens et danois et un nombre considérable d'imprimés allemands.

Les journaux français, incluant les périodiques suisses et belges, sont au nombre de 15, tandis que les idées orientales sont représentées par deux publications japonaises et cinq chinoises.

— o —

## LA TIARE PAPALE

D'ABORD, la tiare ou triple couronne du Pape, était un chapeau haut-de-forme, un peu dans le genre de ceux que portaient autrefois les doges ou premiers magistrats de Venise. Elle fut introduite en 860, par le pape Nicolas I.

Elle ne consistait alors qu'en une seule couronne, la deuxième fut adoptée en 1295, par Boniface VIII et la troisième en 1398, par Urbain V.

Certains écrivains sont d'opinion que la tiare actuelle symbolise la Sainte-Trinité, théorie très discutable, si l'on considère que les trois couronnes ont été ajoutées à intervalles assez éloignés les uns des autres.

D'autres croient qu'elles signifient les 3 royautes du Chef Suprême de l'Eglise Romaine, dont l'une comprend le pouvoir temporel du Pape, l'autre l'autorité spirituelle sur toutes les âmes et la dernière le pouvoir souverain du premier roi de l'Eglise sur tous les rois et potentats de la Chrétienté.

— o —

A la bataille d'Argincourt, il y avait 62,000 hommes dont 11,400 furent tués, soit 18 pour cent de l'effectif. Total: Rien à côté de celle de Verdun.



## LE TARENTISMO SE GUERIT-IL EN MUSIQUE ?

QUELQUES dentistes ont réussi à s'attirer une clientèle en affirmant qu'ils arrachaient les dents sans douleur au cours d'auditions musicales. L'idée d'appliquer la musique à la médecine n'est en tout cas pas nouvelle.

Un araignée, que l'on trouve fréquemment dans le sud de la France et surtout en Espagne et en Italie, à Tarente, le lycose, surnommé *tarentule*, a été l'occasion d'appliquer ce genre de thérapeutique à laquelle beaucoup de bonnes gens croient fermement.

La tarentule fournit un venin qui produirait, lorsqu'elle pique, des crampes, des fourmillements et des symptômes analogues à ceux de la fièvre maligne. Or, cette maladie, appelée tarentismo, ne pourrait, selon le vulgaire, être guérie que par le secours de la musique et de la danse.

Inutile de dire que, de nos jours, cette légende a beaucoup perdu de sa force. Il n'en est pas moins vrai que certains auteurs ont poussé l'absurdité jusqu'à indiquer les airs de musique qu'ils recommandent comme efficaces.

On a aujourd'hui fait justice de ces histoires, la tarentule n'étant venimeuse que pour les mouches qu'elle tue avant de s'en nourrir. Il est même fort probable que les personnes souffrant de fièvres malignes les attribuent à tort à la tarentule, sans même avoir été piquées. Le tarentismo existe donc, mais il a de tout autres causes que celles que l'on pense dans les campagnes.

Quant à la façon dont on le guérit, elle paraît n'avoir rien d'extraordinaire. Les malades dansent tant qu'ils peuvent, au son de la musique. Cet exercice détermine chez eux une sueur violente qui sert, sans doute, à éliminer les mauvaises humeurs en suspens dans le sang.

Nous plaçons donc sous vos yeux une innocente tarentule. Son aspect n'est guère gracieux, il faut le reconnaître. Et c'est



La tarentule.

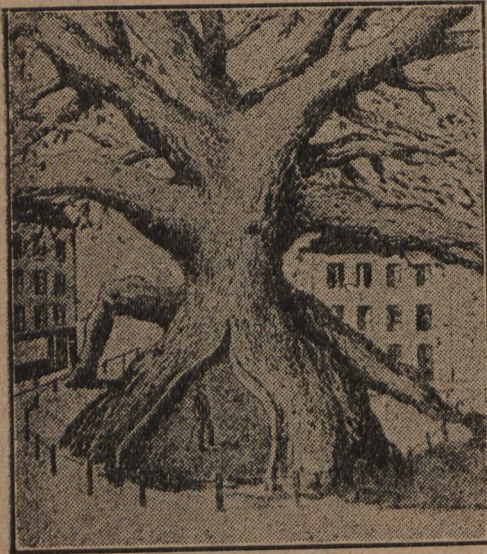
là, sans doute, qu'il faut rechercher l'origine de sa mauvaise réputation. Les tarentules ne se construisent pas de toiles, mais vivent dans les trous et dans les fentes des vieilles murailles.



## L'ARBRE QUI MANGE UNE VILLE

**THE TOWN-EATER**, le "mangeur de ville", tel est le nom curieux que les habitants de Nassau, aux Etats-Unis, ont donné au plus gigantesque spécimen connu de l'arbre à coton.

Notre gravure vous présente un aspect saisissant des dimensions exceptionnelles de son tronc. Un espace considérable est couvert par ses branches. Elles étendraient plus loin encore leurs rameaux si l'on n'était, depuis des années, obligé de lutter à coups de scie et à coups de hache contre



Le "mangeur de ville".

l'arbre qui a, peu à peu, envahi et recouvert de son feuillage les maisons avoisinantes.

"Il mange une partie de la ville", disent les citadins dans un langage pittoresque — et c'est de là qu'est venu le surnom du cé-

lèbre cotonnier. C'est aussi à cause de sa célébrité qu'on ne peut se décider à l'abattre. Ses branches s'étendent à plus de trente-cinq verges du tronc. Quant à ses racines, sorties de terre, elles s'élèvent à près de quatorze verges au-dessus du sol, crispées et comme tordues, affectant les formes les plus bizarres.

On s'est efforcé d'expliquer bien des fois l'anormal développement de cet arbre. Les raisons les plus plausibles sont dues, semble-t-il, à sa situation particulière au milieu de la ville qui le protège contre les intempéries et les ouragans. Quant à ses racines, elles sortent du sol parce que l'arbre a poussé, pour ainsi dire, sur un roc et qu'elles sont obligées d'aller chercher au loin leur nourriture et leur point d'appui.

### POUR LE RECOMPENSER

L'EX-TSAR de Russie collectionnait des oeufs d'oiseaux et des timbres-poste; il reçut un jour, de Sibérie, un minuscule cadeau. Un condamné aux mines a sculpté dans l'ivoire toutes les pièces du jeu d'échecs, de proportions si peu gigantesques que les deux armées, noire et blanche, tiennent à l'aise dans une coquille de noix. Le souverain, charmé de ce don original, a fait grâce au pauvre diable qui fit preuve de tant de patience et de résignation. Ce n'est pas là un homme à bombes.





Foulonniers anciens foulant la laine  
(d'après une peinture du musée de Naples).

## LE FOULAGES DES DRAPS

IL EXISTE, au musée de Naples, une collection de peintures qui nous renseignent sur une des plus vieilles industries humaines: la fabrication de la laine.

Une des phases les plus importantes de cette confection est le foulage. Les Romains le pratiquaient et leurs procédés différaient peu des nôtres.

L'historien Pline, qui nous décrit par le détail cette opération du foulage, nous dit qu'on plongeait la laine dans des cuves contenant de l'eau et une terre "savonneuse". Les ouvriers foulaient ensuite la laine avec leurs pieds, comme le reproduit notre gravure.

Leur but était d'abord de dégraisser la laine. Non lavée, celle-ci est naturellement grasse. Son odeur est désagréable. Sans dégraissement consciencieux, les vers s'y mettraient et elle ne se conserverait pas.

En outre, quand elle sort du tissage, elle présente l'aspect d'une étoffe grossière. Le foulage la transforme en un tissu serré et fin. Les fibres de la laine, en effet, ainsi que tous les poils d'animaux, ont la propriété de s'enchevêtrer et de se lier sous l'action d'une forte pression ou d'un long frottement. Cette propriété est utilisée dans la fabrication des feutres. De même, les fibres de laine, une fois foulées,

ne forment bientôt plus qu'une masse compacte et si serrée qu'il est impossible de la séparer sans la rompre.

Les procédés employés par les anciens ont été, cela va sans dire, perfectionnés. Le foulage exécuté au moyen des pieds, de maillets cannelés ou de pilons, était lent et imparfait. On se sert aujourd'hui de foleuses dont l'idée essentielle consiste à faire passer la pièce de drap entre deux cylindres qui la compriment énergiquement. Le tissu, rétréci par cette compression, perd en longueur et en largeur ce qu'il gagne en force.

Pour le dégraissement des laines, nous employons des eaux savonneuses ou des produits chimiques. Les anciens se servaient de terre à foulon. C'est une variété d'argile, naturellement savonneuse, et qui s'unit aux corps gras qu'elle absorbe.

Chez les Romains comme au moyen âge, les foulonniers formèrent des corporations puissantes. Ils cachaient soigneusement d'où ils tiraient la terre qu'ils employaient. En Angleterre, où la fabrication des draps fut de tout temps réputée, et où la terre à foulon est supérieure à celle de France, on prohiba même, pour protéger les industries locales, l'exportation de cette terre.

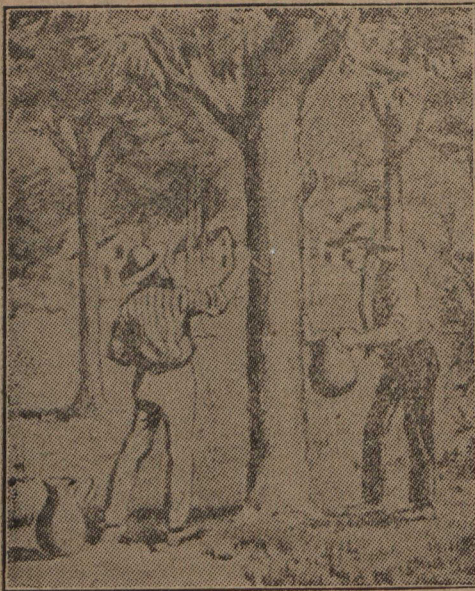
— o —



## L'ARBRE A MANNE

L'ARBRE à manne, qui fournit à la pharmacie un médicament bien connu, est une des variétés du frêne commun et il est originaire de la Sicile. Cet arbre n'a guère plus de cinq à six mètres de haut et on serait tenté de le prendre pour un jeune orme.

Au temps des grandes chaleurs, lorsque la sève est la plus abondante, on fait chaque jour une incision dans le tronc, avec un couteau. La manne coule alors, limpi-



L'arbre à manne.

de comme un filet d'eau; elle devient ensuite plus épaisse.

Quand elle s'échappe de l'écorce, la manne a une sorte d'amertume qu'elle perd lorsque les parties aqueuses qu'elle con-

tient sont évaporées. La douceur qui lui reste alors a quelque chose de fade et de nauséabond qui vous fait faire la grimace lorsque la manne vous est administrée sous forme de purgatif léger. Soumise à certaines préparations faites à temps, cette manne constitue néanmoins un aliment.

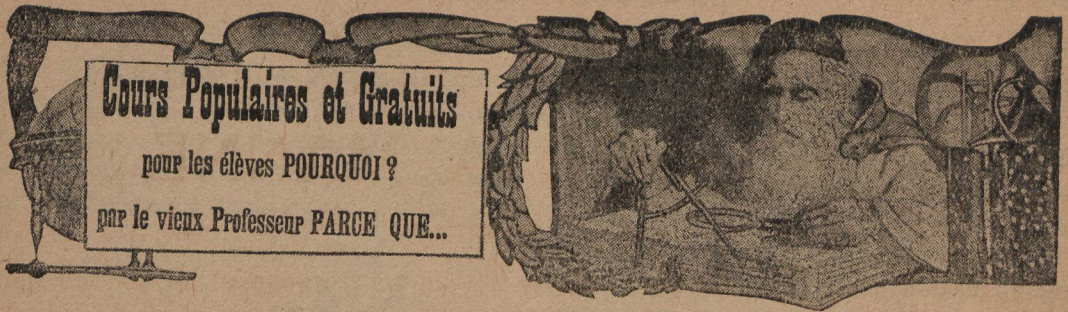
Elle est radicalement distincte de la manne "qui tombe du ciel", substance qui alimenta pendant quarante ans les Hébreux dans le désert. Cette dernière manne est une espèce fort curieuse de *lichen comestible* que le vent avait apporté et déposé sous les yeux des fugitifs. C'est de là qu'est venue l'expression de "manne miraculeuse", qui est passée dans notre langue pour désigner un aliment sur lequel on ne comptait pas.

Le lichen comestible est abondant dans les steppes de Russie, de la Perse et de l'Asie Mineure. C'est un végétal léger et qui contient beaucoup de fécule, principe très nourrissant. Ce lichen semble parfois tomber du ciel, parce que lorsqu'il est emporté par le vent, il retombe plus loin sur le sol.

### DOUCES MOEURS !

La femelle de l'araignée est toujours plus grosse que le mâle, et elle a des dispositions plus emportées. Quand son compagnon devient obstiné et désobéissant, elle le mange pour s'en débarrasser et elle en cherche un autre.





### L'ANTILOPE

LE GENRE antilope se compose d'espèces que leurs cornes creuses rapprochent des boeufs, des moutons et des chèvres, tandis que leurs formes sveltes et gracieuses, la vivacité et la rapidité de leurs mouvements, plusieurs de leurs habitudes les rapprochent davantage des cerfs.

Les antilopes sont des ruminants à cornes creuses, c'est-à-dire formées par une



L'antilope de l'Inde.

enveloppe cornée qui remplit et supporte une cheville osseuse qui n'est qu'un prolongement des sinus frontaux.

Leurs dents molaires sont au nombre de 24 et leurs incisives, au nombre de huit, sont égales, contiguës, bord à bord dans un grand nombre d'espèces tandis que dans

plusieurs autres les deux intermédiaires sont très larges, séparées entre elles et s'appuyant par leur face postérieure contre les dents suivantes, qui sont également alors placées comme à recouvrement les unes sur les autres.

On connaît plusieurs espèces d'antilopes dont l'une à quatre cornes: c'est le "tschickara", originaire de l'Inde, de la taille d'une chevreuil; entre les yeux et en avant de deux cornes principales, sont les deux cornes supplémentaires, courtes et coniques.

Parmi celles qu'on désigne sous le nom d'anticornes, à cause de leurs cornes lisses, droites, minces et aiguës, nous devons citer le "klipp pringer", ou antilope sauteuse, le meilleur gibier du midi de l'Afrique et des environs du Cap.

On trouve encore le "grisium" aux environs du Cap, lequel s'apprivoise avec facilité, petite espèce d'une gentillesse et d'une vivacité remarquables.

"Le roi des chevrotains", le "guerey" est la plus petite espèce; elle n'a pas plus de 12 à 15 pouces de hauteur et peut néanmoins, assure-t-on, s'élever en sautant jusqu'à 12 pieds.

L'antilope de Salt: cette espèce égale à peu près par sa taille l'espèce précédente, mais elle la surpasse encore par la beauté de son pelage et la finesse extraordinaire



de ses jambes. C'est sans contredit le plus gracieux et le plus mignon des ruminants.

Le "saiga" est une espèce appartenant à la division des antilopes proprement dites. Elle habite les déserts sablonneux et salés de la Russie méridionale et de la Tartarie occidentale. Ces animaux y voyagent, assure-t-on, par troupe de plusieurs milliers, pour revenir au printemps vers les climats les plus tempérés.

Les gazelles ont les cornes en forme de lyre, avec des anneaux et sans arête saillante. On en compte 4 espèces qui n'en forment réellement qu'une et dont la patrie comprend l'Afrique, presque en entier et la moitié méridionale et occidentale de l'Asie. Elles forment en Arabie, au Sénégal et en Barbarie des troupes innombrables.

Toutes les espèces de cette division sont d'une grande beauté; l'antilope à bourse du midi de l'Afrique qui porte aussi le nom de "chèvre de parade" est d'un tiers plus grande que la précédente, à laquelle elle ressemble beaucoup.



L'antilope de Salt

Le "nanguer" est une autre espèce de cette division qui n'est pas d'une beauté moins remarquable.

Le "bubale" forme avec une autre es-

pèce une division particulière; c'est un animal de grande taille et qui n'a que fort peu de rapports avec les espèces pour la plupart élégantes dont nous venons de nous occuper. Ses formes lourdes et l'aspect de la tête justifient complètement le



La bubale.

nom de vache de Barbarie, sous lequel il est fréquemment désigné.

Le "chamois", connu dans les Pyrénées sous le nom d'isard, se rapproche du genre des boeufs, chèvres et moutons. Le "nilgaut" qui porte aussi le nom de taureau-cerf des Indes. Il tient en effet du taureau et du cerf par les formes et les proportions de la tête et des autres parties de son corps.

Le "gnou" termine tout à fait la série des antilopes; c'est un animal qui se rapproche beaucoup du boeuf par sa tête, son mufle et ses cornes, mais ses jambes sont beaucoup plus légères; son cou est recouvert d'une crinière comme celle qui recouvre le cou du cheval.

#### LE ZÈBRE

LE ZÈBRE appartient à l'une des six espèces aujourd'hui bien authentiques du genre cheval. C'est l'une des trois espèces afri-



caines qui sont : le zèbre, le couaga et le daw. Toutes trois ont la robe d'un fond variable, bariolée de noir ou de brun.

Pour le zèbre, le pelage est d'un gris acier, légèrement teinté de jaune; les bandes verticales à la tête et au dos sabrent



Le zèbre ou cheval du Cap

horizontalement les jambes d'un brun noir.

Cette disposition de la zébrure — ce nom est de même pour toute disposition régulièrement rayée des couleurs sur la peau — est irrégulière à la base des oreilles, où elle se termine par une tache brune, puis toute blanche au sommet; la crinière est droite, rigide, de six à huit pouces de haut.

Le zèbre est ce qu'on appelle aussi le cheval du Cap. En effet, c'est aux environs de cette colonie, et en remontant vers le Nord-Est de cette partie du monde, que l'on rencontre les zèbres, connus déjà des anciens sous le nom de l'hippotigre.

Il n'était pour eux et ne peut être pour nous qu'un objet de curiosité, qu'un meuble de ménagerie, car il partage avec ses deux espèces co-africaines, les inconvénients d'un naturel rétif.

La femelle du zèbre a produit en Europe avec l'âne; et la ménagerie du Muséum de Paris, possède aujourd'hui enco-

re un métis ainsi issu. Cette alliance n'a pas adouci son humeur; âgé déjà de plusieurs années il demeure indompté et probablement indomptable.

### LE ZÉBU

LE ZÉBU n'est considéré, par quelques naturalistes, que comme une variété du boeuf domestique; mais d'autres, avec Linné, en ont fait une espèce distincte sous le nom de "Bos Indicus", par la considération d'un caractère véritablement d'une valeur spécifique suffisante et c'est le développement d'une loupe graisseuse au garrot.

Les zébus ont les jambes plus fines, les sabots plus serrés et plus droits; tout cela indique des allures plus légères à la course que pour les boeufs ordinaires du Nord de l'Europe, car, dans le Midi ils sont plus actifs et plus agiles.

Ce ne sont pas cependant les zébus, comme on l'a dit, que l'on attelle à des chariots, où que l'on monte aux Indes. Leur petite taille, une certaine rotondité des formes, n'indiquent pas assez de for-



Le zébu.

ce pour cet usage; c'est du boeuf des Mangles de haute taille que l'on se sert pour les usages domestiques.

Les zébus ont cela de particulier, qu'ils arrivent à une dégradation très remarquable de la taille. Il y a des zébus qui



ne dépassent pas un matin pour la taille.

Les femelles sont bonnes laitières, d'un naturel doux. Ces qualités utiles et sages peuvent faire admettre les zébus dans les grands parcs d'agrément; ce sont de jolies petites vaches agréables à voir et dont on n'aura rien à craindre.

— o —

## COMMENT LES TURCS DESIGNENT LE TEMPS

EN TURQUIE, la montre et l'horloge sont excessivement rares, et plus souvent qu'autrement, vous serez obligé de questionner des centaines et des centaines de personnes avant d'en rencontrer une seule porteur d'une montre.

En retour, les administrés du Sultan sont excessivement ingénieux dans leur moyen de trouver l'heure approximative et un grand nombre de ceux-ci la désignent exactement.

Et voici comment ils obtiennent ce résultat: Ils établissent deux points cardinaux du compas, alors se joignant les deux mains de manière à ce que l'index pointe vers le ciel et dans des directions opposées, ils observent le caractère de l'ombre.

Le matin ou le soir, à certaines heures connues, un doigt ou l'autre pointera directement vers le soleil. Une comparaison des deux ombres déterminera la différence d'heures entre elles.

Un autre système en honneur dans ce pays et d'autres contrées de l'Orient, est d'observer les yeux d'un chat. De bonne heure le matin et le soir, sa pupille est ronde. A neuf et trois heures elle est ovale et à midi elle consiste en une ouverture longue et étroite.

— o —

## UN MILLION D'ANCETRES

Avec quelle stupéfaction regarderiez-vous une personne qui compte un million d'ancêtres. Et cependant la chose est dans l'ordre du possible. En voici un exemple:

Et suivons notre calcul. Chaque personne a un père et une mère, qui tous deux eurent leurs propres parents. D'où une personne qui aurait eu quatre grands-parents, compterait huit grands-grands-parents. En suivant la lignée ancestrale pendant vingt générations, on obtiendra le chiffre de 1,048,576. De telle sorte que si tous ces ancêtres vivaient on pourrait en obtenir une population deux fois plus nombreuse que celle de Montréal.

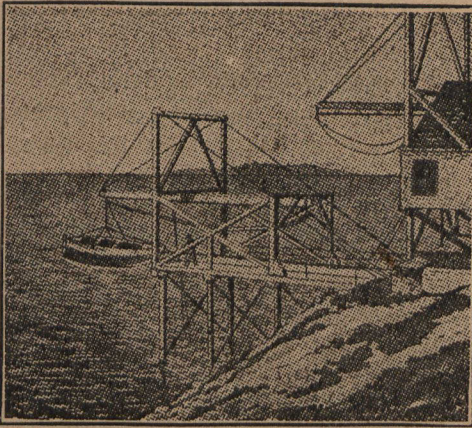
Pour être plus explicite, faisons le calcul suivant: la première génération consiste en deux personnes;

La deuxième en.....	4
La troisième en.....	8
La quatrième en.....	16
La cinquième en.....	32
La sixième en.....	64
La septième en.....	128
La huitième en.....	256
La neuvième en.....	512
La dixième en.....	1 024
La onzième en.....	2,048
La douzième en.....	4,096
La treizième en.....	8,192
La quatorzième en.....	16,384
La quinzième en.....	32,768
La seizième en.....	65,536
La dix-septième en.....	131,072
La dix-huitième en.....	262,144
La dix-neuvième en.....	524,288
La vingtième en.....	1,048,576

Et ceci, sans considération du nombre d'oncles et tantes.

— o —





## UN DEBARCADERE

UNIQUE

AU MONDE

Il est parfois très difficile de réapprovisionner les phares isolés en mer.

En certains endroits, il faut attendre un temps exceptionnellement beau pour qu'une barque de ravitailleurs puisse approcher le récif sur lequel est juchée la tour lumineuse. Il n'est pas rare que deux mois se passent avant qu'on ait pu prendre contact avec les solitaires isolés dans leur prison entourée par les eaux.

Une autre chose, enfin, et qui rend la vie très insupportable aux gardiens des phares de ce genre, c'est la pensée qu'ils ne sauraient, faute de pouvoir le mettre à la mer, avoir un bateau qui les reliât, en cas d'urgence avec la terre ferme.

Le gardien du phare d'Egg Rock, sur la côte du Massachusetts, aux Etats-Unis, fut pendant très longtemps désireux d'avoir un canot à sa disposition sur le rocher où il vit. Un beau jour, on lui accorda l'autorisation de se construire un embarcadere s'il en trouvait la possibilité.

Le brave homme chercha de longs mois avant de découvrir une solution. Egg Rock est, en effet, un très petit plateau, d'une dizaine de mètres au-dessus de la

mer. Quand on vient pour le ravitaillement, il faut monter au long du rocher, en se cramponnant à une échelle de fer. Comment donc trouver la possibilité d'abriter une embarcation sur cet écueil?

Le gardien du phare réfléchit enfin que le seul moyen de mettre une embarcation à l'eau et de la ramener sur son rocher, devrait consister à la descendre et à la remonter, absolument comme on procède à bord des bâtiments sur lesquels on hisse des canots.

Il construisit donc, à l'aide de poutres métalliques, une petite plate-forme, en avant de laquelle une poutre se prolonge au-dessus de l'eau. Le bateau est glissé jusqu'au bord de la plate-forme; puis, on le soulève au moyen de cordes et de poulies, et ainsi suspendu en l'air, il parvient jusqu'à l'extrémité de la poutre.

Il n'y a plus qu'à le laisser descendre, pour qu'il se trouve au bas du rocher, c'est-à-dire à l'eau. Quand il s'agit, au contraire, de ramener le bateau sur le rocher, après une partie de pêche, la manoeuvre est identique, mais elle s'exécute à rebours.



## LE TEMPLE DU TRESOR CACHE

DANS une petite bâtisse, connue sous le nom de "Temple du Trésor Caché", on peut reconnaître une des curiosités du monde qui excite beaucoup l'attention des habitants de la ville de Barelás, dans le Nouveau-Mexique.

Durant la grande guerre mexicaine, plusieurs familles riches des environs allèrent déposer leur or ou objets précieux dans les murs de cette modeste église.

Senor Sandoval, un riche propriétaire, choisit pour sa cachette, les murs épais du temple paroissial et la tradition veut que sa fortune n'ait jamais été trouvée.

Il y a quelques années, un groupe d'hommes décidèrent de faire des recherches, et travaillèrent pendant de longues journées pour retrouver le trésor caché, que l'on croit contenu dans une boîte de bois, mais sans résultat.

On prétend que ce fameux coffre doit contenir plusieurs milliers de dollars, en plus de pierres précieuses, telles que diamants, perles, émeraudes et une somme considérable d'or à l'état naturel.

La famille Sandoval s'intéresse beaucoup à l'église tandis que d'un autre côté elle est jalousement avertie de ne pas détériorer la propriété de la paroisse.

— o —

## METHODES CURIEUSES DE TAXATION

LA présente guerre coûte à l'Angleterre 30 millions de piastres par jour. Il est donc très naturel que ces énormes dépenses soient la cause de l'imposition de taxes nouvelles.

On espère cependant que le Gouverne-

ment n'aura pas recours aux méthodes de taxation semblables à celles qui furent en vogue, au temps de William Pitt, par exemple.

Ce fameux homme d'Etat, dans le but de financer la guerre, avait imposé des taxes sur les fenêtres, sur les fiacres, sur les permis de chasse et sur les chevaux de course et de selle.

La première taxe sur les fenêtres fut imposée en 1695, et quelques années après. Jusqu'en 1850, cette taxe avait fourni au trésor public \$9,163,420.

Nombreuses furent les ruses employées pour échapper à cette loi. A Edimbourg, par exemple, on rapporte qu'un citoyen pour s'exempter de la taxe sur ses fenêtres, les ferma et colla l'affiche suivante: "Travaux du Pitt. (Vol. I, Vol. II)".

Un cultivateur du nom de Jonathan Tratcher, s'exempta de la taxe sur les chevaux de selle en se rendant au marché voisin monté sur un boeuf.

— o —

## PERLES PRECIEUSES

APRÈS les diamants il n'y a pas de bijoux plus précieux que les perles — les perles qui ont quelque chose de la douceur de la femme. On dit que la perle la plus belle qui existe appartient au shah de Perse et est évaluée à plus de \$500,000. C'est, naturellement, un bijou historique et elle fait partie du diadème du chef d'état de la Perse.

L'impératrice de France, Eugénie, a possédé un magnifique collier de perles très précieuses qu'elle vendit, après la guerre franco-prussienne, à une comtesse allemande pour \$4,000,000. Cette Tentonne est décédée il y a quelques années, mais on n'a jamais pu retrouver le collier.

— o —



## LES ROUTES AERIENNES

ON vend déjà des cartes pour les aviateurs. Un jour viendra où ces cartes indiqueront d'une façon sûre les meilleurs tracés à suivre pour se rendre d'une capitale à une autre.

On ne voyagera donc plus au hasard comme aujourd'hui. On saura à quelle altitude on rencontre des courants défavorables aux avions et s'il vaut mieux, pour les éviter, s'élever de quelques centaines de mètres ou se rapprocher du sol.

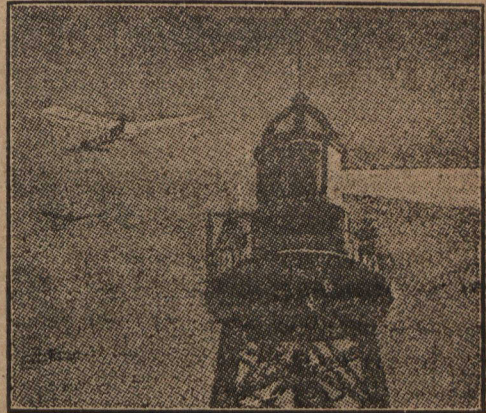
Dans quelques années donc, ces routes aériennes seront toutes établies. Il est à présumer que les aviateurs les suivront sans s'en écarter beaucoup. Certes, l'espace ne manquera pas aux navires aériens, pas plus qu'il ne fait défaut aux transatlantiques. Mais, si vous allez, par exemple, à New-York, vous croisez, et de très près, les paquebots qui suivent la même route que vous. C'est dire qu'il existe sur mer de véritables chemins que les navires n'abandonnent pas plus que la locomotive son rail; et ces chemins ont été tracés par l'expérience.

Il faudra, enfin, pour les routes aériennes, des signaux qui rempliront l'office des poteaux indicateurs et des bouées. Ce seront de hauts phares perchés sur des pylones, et dont les lueurs indiqueront aux aviateurs nocturnes la direction à prendre.

On demandera à des ballons captifs, munis de projecteurs puissants, de jouer dans l'atmosphère le rôle de jalons et de disques. Les grandes routes de l'air seront aussi repérées, à une altitude déterminée, par des ballons fixes.

Un ingénieur a récemment dressé le plan d'un de ces phares aériens qui est muni d'un appareil sonore pour rappeler sa position au cas où le brouillard empêcherait d'apercevoir sa lanterne lumineuse.

Notre dessin vous donne une idée de



Pour venir en aide à la navigation aérienne.

cette curieuse construction de l'avenir, à laquelle vous paierez, sans doute, une visite, quelque jour, en l'abordant sur votre avion.

## LES TERRAINS ET LES VERS

Dans des vieux pâturages, en Angleterre, on estime à 22,000 le nombre de vers par acre; dans les jardins richement cultivés on les estime à 54,000 par acre. Dans de riches pâturages, près de Auckland, en Nouvelle-Zélande, on les estime de 400,000 à 800,000 par acre.



## L'HOMME DANS LA LUNE

Il existe une curieuse tradition pour expliquer la croyance de l'existence de l'homme dans la lune.

Comme la plupart de ces prétendues vérités, cette dernière croyance tire son origine du temps de la Bible.

Pour plusieurs nations, l'homme de la lune est celui qui est supposé avoir fait son apparition dans le livre des Nombres (chap. XV, verset 32).

D'après leur croyance, il fut trouvé par les enfants d'Israël, quand il était occupé à rassembler des fagots, le jour du Sabbat.

Il fut conduit devant Moïse qui le condamna à la mort et fut lapidé jusqu'à ce qu'il succombât sous les coups.

Quelqu'un croirait que cette punition était suffisante pour un crime aussi terrible, mais la superstition s'en emparant le confia à la lune, où, chargé d'un fardeau de fagots sur le dos, il fut destiné à monter toujours la colline brillante, sans jamais en atteindre le sommet.

L'histoire ajoute que ses chiens eurent le permis de partager sa destinée et si vous regardez soigneusement la lune par une nuit claire, vous les apercevrez cheminant péniblement sur cette pente sans fin.

— o —

## DES POULES COMME BAROMETRES

Un éleveur de volailles des environs de Durham, Angleterre, a obtenu de curieux résultats en changeant et alternant la nourriture donnée à ses poules.

C'est un fait connu à ceux qui ont élevé des canaris pour en faire le commerce que le poivre de Cayenne, ajouté à leur nourriture, donne un résultat d'une différence

notable dans le caractère et la couleur de leur plumage. En effet, cet ingrédient donne aux plumes une teinte douce et rougeâtre, qui est de nature à augmenter le prix ordinaire obtenu pour la vente de ces oiseaux.

Si le même ingrédient est ajouté à la diète, spécialement des poules blanches provenant d'oeufs choisis, leurs plumes deviendront d'un rose pâle, qui se change en un rouge brillant quand le temps est humide et qu'une tempête approche.

De cette manière, ces poules deviennent de véritables baromètres et la progression de couleur du pâle au brillant est tellement exacte qu'une poule écarlate se promenant dans la basse-cour est considérée comme le signe avant-coureur d'une tempête qui ne saurait se faire attendre pour plus de douze heures.

— o —

## UNE COLLECTION DE POUPEES

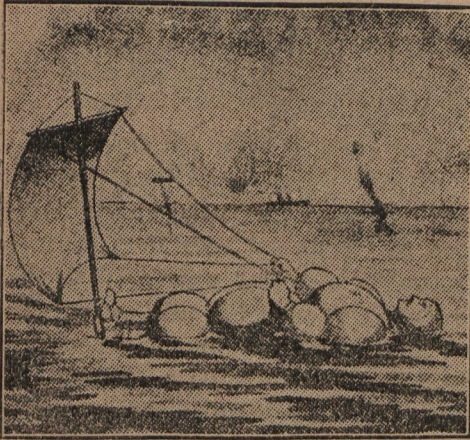
Il existe à Paris, au musée pédagogique, rue Gay-Lussac, une fort intéressante collection de poupées qui réunit tous les types connus.

« Cette collection a été constituée par mademoiselle Koenig, inspectrice de l'enseignement des jeunes filles, qui a demandé aux élèves des écoles normales de filles d'habiller une poupée de leur province en son costume régional. Rien de plus pittoresque que ce défilé de petites Auvergnates, Berrichonnes, Flamandes et Provençales !

Tout un petit bataillon vêtu de laine, de toile et de soie même, qui raconte en souriant l'histoire des costumes de la vieille France !

— o —





## L'HOMME-BATEAU

On ne saurait faire une complète énumération des plus curieux appareils de sauvetage ou de natation qui aient jamais été inventés, si l'on passait sous silence *l'homme-bateau* du capitaine Boyton.

L'homme-bateau est incoulable par excellence. Imaginez un vêtement très ample en toile caoutchoutée, serré à la taille, serré au cou et aux poignets, et muni d'un cache-tête ressemblant à un bonnet de nuit.

On revêt ce vêtement. Il est double, et, entre ses deux parois, on souffle de l'air au moyen d'une pompe à pneumatique. Ainsi équipé, l'homme est, à proprement parler, logé au milieu d'un sac pourvu de manches et de jambes de pantalon. Il est rond comme un saucisson, mais il peut se jeter à l'eau dans n'importe quelle position, sans craindre de se noyer ou même de se mouiller le moins.

Jusqu'ici, le système rappelle assez, de plus ou moins loin, quelques appareils de sauvetage. Voici ce qui constitue la grande originalité de l'homme-bateau. A son costume est adapté un sac en tissu imper-

méable. Une fois dans l'eau, l'homme ouvre ce sac et il en tire une voile. Il en tire ensuite une sorte de cylindre d'acier qui, par la pression sur un dé clic, se détend comme un ressort et prend la forme d'une longue canne ou, si vous voulez bien, d'un petit mât.

Au bout du pied de l'homme-bateau se fixe une gaine dans laquelle le mât est inséré, puis fixé. Il n'y a plus, dès lors, qu'à hisser la voile—et voilà notre homme qui va et vient, sous la poussée de la brise, ni plus ni moins qu'un véritable petit navire. Il lui suffit pour cela de "faire la planche", comme les nageurs.

Au cas où il ne vente pas du tout, on peut trouver dans le sac une pagaie, démontable elle aussi, et constituée par deux palettes que l'on fixe à chaque extrémité du mât. L'appareil Boyton a permis à des amateurs des courses à la voile d'un genre tout à fait sans précédent. Reste à savoir s'il pourrait faire ses preuves en cas de grande nécessité, c'est-à-dire au cours d'un naufrage?



## LA GOURDE SERVIETTE

Vous avez probablement vu, dans les bazars ou chez les pharmaciens, ces éponges d'un nouveau genre, de forme oblongue, de couleur jaune très pâle, constituées par une matière végétale et qui, en raison de leur solidité et de leur bon marché, tendent à remplacer les éponges ordinaires pour les services durs et grossiers.

C'est l'"éponge de terre", que l'on appelle *loufah* ou gourde-serviette.

L'"éponge de terre", n'est autre chose



Le loufah.

que le fruit d'une plante appartenant à la famille des cucurbitacées, originaire d'Égypte et d'Arabie, et nommée loufah.

Ce végétal est une plante grimpante, qui atteint jusqu'à une hauteur de dix mètres et qui porte habituellement une douzaine de fruits, pas plus.

A l'état frais, le fruit (la future éponge) est très charnu et recouvert d'un épiderme vert avec des raies longitudinales noires. Sa forme est celle d'un oeuf, sa longueur varie entre 6 pouces à 1½ pied.

On cueille le fruit lorsqu'il est parvenu à maturité et on le débarrasse de son épiderme, de sa pulpe et de ses graines. Il ne reste plus alors qu'un tissu fibreux vasculaire, très serré. On le lave et on le laisse sécher: on a en mains l'éponge désirée. Vous comprenez maintenant le pourquoi de son nom curieux de "gourde-serviette". Le fruit du loufah est en forme de gourde et on en tire une serviette ou une éponge, si vous préférez.

Elle remplace à merveille les brosses en chiendent. Mais ses fibres sont douces au toucher et prennent fort bien l'eau. Le loufah sert à de nombreux emplois, en dehors de celui que nous avons indiqué. On en confectionne des semelles à mettre dans les souliers, des dessous de selle qui protègent les chevaux contre les écorchures, des bandages chirurgicaux, etc.

## LA CREME DANGEREUSE

Dans trois échantillons de crème à la glace vendue dans les rues de Londres, on a trouvé 4,200,000 — 2,150,000, — et 5,300,000 bactéries. Les conditions qui accompagnent le vente de la crème à la glace dans les rues constituent un danger à la santé.





## L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE



AU moyen âge, à Paris, chaque écolier faisant partie des petites écoles, que nous nommons aujourd'hui primaires payait une rétribution à son maître qui, à son tour, devait en payer une au chantre de Notre-Dame.

Quelques maîtres, pour se soustraire à cette redevance, eurent l'idée d'aller tenir leur école dans des lieux écartés, et même dans les champs et les bois qui environnaient alors la capitale: ces écoles prirent le nom d'écoles buissonnières.

Telle est l'origine de l'expression: "Faire l'école buissonnière", consacrée aux écoliers qui préfèrent aller se promener que de se rendre sagement en classe.

— o —

## L'ORIGINE DE L'IMPRIMERIE

LAURENT d'Aarlem inventa l'art de l'imprimerie, vers 1430, et l'expérimenta en se servant de lettres de bois.

Guttenberg inventa ensuite les lettres en métal, mais l'art fut porté à une assez grande perfection par Pierre Schoeffer, qui imagina la méthode de fondre les lettres dans des matrices.

Frédéric Corsellis commença à imprimer à Oxford, en 1468, au moyen de types en bois, tandis que William Caxton introduisait en Angleterre, en 1474, l'art d'imprimer au moyen de métal.

— o —

## POUR ÉCONOMISER

ON vient d'inventer un nouveau procédé, appelé "Jasperson deinking process", par lequel il est possible d'enlever du papier l'encre d'imprimerie, dans le but d'utiliser de nouveau le même papier. Par ce procédé, le papier des journaux, magazines, est employé une seconde fois.

Cette sorte de vieux papier ne servait autrefois qu'à la fabrication d'un papier plus grossier, lorsque son contenu d'encre n'était pas un obstacle. L'application d'une telle découverte devrait encourager tout le monde à épargner le papier déchet.

— o —

## L'ESPRIT CHINOIS



LES CHINOIS sont, paraît-il, fort ironiques. Un voyageur a recueilli, dans leur langue si difficile, tout un choix de locutions courantes qui prouvent bien leur esprit sarcastique. C'est ainsi qu'ils appellent un individu fanfaron, mais inoffensif un "tigre en papier". Recommencer une chose, c'est "faire le bossu qui salue". Un prodige, une "fusée qui part trop tôt". On dit de ceux qui font la charité à des inconnus mais négligent leur famille "qu'ils pendent une lanterne à une perche; elle éclaire de loin, mais ne donne aucune lumière de près". L'esprit d'un peuple se révèle dans les expressions de la langue populaire.

— o —



## LES LETTRES ET LA POSTE

**D**EPUIS LOUIS XI, la poste fit de tels progrès que Mme de Sévigné s'extasiait au dix-septième siècle parce que ses lettres expédiées de Bretagne, arrivaient à Paris en neuf jours.

C'est en 1653 qu'on installa la boîte aux lettres, mais sous Louis XVI, il n'y en avait encore à Paris que six pour la province. Encore des mauvais plaisants s'amusaient-ils à y introduire des immondices et des souris.

En 1777, la Poste de France eut son fermier; la Révolution nomma douze directeurs que le peuple rendait responsables de la disparition des lettres.

Ce n'est qu'en 1848 qu'on établit la taxe égale pour l'intérieur de toute la France. Jusqu'alors, la taxe variait suivant la distance. Rapidement, le nombre des lettres expédiées s'éleva. Il n'était que de 122 millions en 1848; il dépassait 900 millions en 1913.

Il en est de même dans tous les pays civilisés, et récemment on apprenait avec quelque admiration que le poids des timbres envoyés chaque jour à Londres de Somerset-House aux innombrables bureaux de poste de l'empire britannique s'élevait à 9,000 livres.

— o —

## LES BILLETS DE BANQUE TRANSFORMES EN POUPEES



LA BANQUE de France est en train de détruire les vieux billets bleus qui lui reviennent salis.

Un billet de banque n'a pas une existence bien longue. Ceux qui tombent dans les mains des avarés peuvent seuls connaître les grands sommeils dans

les portefeuilles. Les autres, ceux qui circulent de caisses en coffres, des maisons de commerce aux guichets des établissements financiers, ont tôt fait d'être retenus par la Banque de France et retirés de la circulation. Ils sont déposés dans une grande cuve, par des employés, combien contrôlés... Et là, sous la surveillance d'inspecteurs et de chimistes, on les soumet à l'action d'acides.

Au bout de quelques minutes d'arrosage, les fibres des billets sont décomposées: ce qui était autrefois 50, 100 et 1,000 francs n'est plus maintenant qu'une bouillie sans valeur.

Sans valeur n'est pas tout à fait exact. L'industrie ne pard jamais ses droits. La bouillie est vendue aux fabricants de jouets qui en bourrent la carcasse des polichinelles. Et c'est ainsi que les petits enfants s'amuse avec des joujoux de dix sous faits d'une pâte qui jadis valut une fortune.

— o —

## 91,736 MILLES A L'HEURE



EN combinant les différents mouvements de translation et de rotation de notre petite planète, un savant est arrivé à ce résultat assez invraisemblable au premier abord et pourtant très réel, à savoir qu'en restant assis sur sa chaise pendant une heure seulement, un homme ne parcourt pas moins de 91,736 milles.

En effet, par suite du mouvement de rotation de la Terre autour de son axe, chacun de nous, même sans bouger, effectue un trajet de 1,067 milles à l'heure.

En outre, la Terre, tournant autour du soleil, ne fait pas moins de 70,667 milles en une heure. Mais ce n'est pas tout, le so-



leil lui-même se meut dans l'espace à l'allure de 467,332 milles par jour, ou 20,000 milles en 60 minutes.

En additionnant ces trois chiffres, on arrive à ce singulier résultat que tous, tant que nous sommes, même les plus sédentaires, nous parcourons plus de "deux millions de milles" par jour, — 91,736 milles par heure, — et 1,528 milles par minute!

— o —

## THEATRE D'ENFANTS



À NEW-YORK, à New-York, un théâtre d'enfants, et ce qui constitue l'originalité du *Children's Theatre*, c'est que tous les emplois sont tenus par des enfants.

Non seulement les acteurs et les actrices doivent avoir moins de quatorze ans, mais encore le directeur, le régisseur, le metteur en scène, le costumier, les contrôleurs, les ouvreuses, en un mot tout le personnel sans la moindre exception. Quatorze ans est, paraît-il, l'âge officiel à partir duquel, aux Etats-Unis, on cesse d'être considéré comme un enfant.

On donne une représentation par semaine seulement, le dimanche, et ces représentations durent deux heures: de quatre à six heures du soir. Il y a un prix unique pour n'importe quelle place, au nombre de sept cents, toutes en amphithéâtre, sans loges, ni baignoires, bien entendu, ce prix est de cinq cents. Et cet établissement, qui fait la joie de la jeunesse, est situé dans le quartier d'East-Side, l'un des plus populeux de l'immense cité américaine.

— o —

## DU THE A \$4.32 LA LIVRE



LE THÉ à une piastre la livre n'est pas considéré comme un prix exorbitant en comparaison de ce qu'il était payé en Angleterre, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Lady Newdigate, qui écrivait à son époux, en 1781, s'exprimait ainsi: "Je t'inclus le compte que mon fournisseur m'a envoyé. Comme tu le constateras, la note est assez élevée, si l'on considère que le thé se vend \$3.84 la livre. On m'a demandé \$4.32 pour celui de qualité supérieure".

Le thé fut offert en vente, pour la première fois en Angleterre, vers 1657, dans l'établissement d'un épicier de Garraway. Ce breuvage était annoncé comme suit: "Fabriqué par les marchands les plus connaisseurs des pays de l'Est", et se vendait \$3.96 la livre.

— o —

## CURIEUSE MIMOSEE



Sur les côtes du lac Tchad croît un arbuste de la famille des mimosées, nommé "Mava" par les indigènes, et qui a pour caractéristique l'extrême légèreté de son bois.

Ce bois serait, en effet, plus léger que le liège; mais il aurait sur celui-ci une grande supériorité: la texture de ses fibres est si serrée que les tribus guerrières s'en confectionnent des boucliers capables de résister au choc des sagaies et des lances.

Il est également employé de façon courante pour la confection des ceintures et des bouées de sauvetage.



Enfin, il constitue une partie indispensable de l'équipement des indigènes armés dont chacun est pourvu d'une tige de mava, longue de six pieds, d'un poids insignifiant, mais très précieux comme flotteur, lorsqu'il s'agit de traverser le lac, même dans sa plus grande largeur.

Le tronc de cette curieuse mimosée atteint en moyenne 1 pouce de diamètre à sa base et l'élève de 12 à 15 pieds de haut. Ses branches portent des fleurs jaunes et des épines.

— o —

## LAMPES ECONOMIQUES



ON A remarqué, il y a longtemps, que la substance naérée a le don d'absorber et de s'assimiler les effluves lumineux.

Des écailles d'huîtres pilées, calcinées, mélangées avec leur poids de soufre, recalcinées ensuite au creuset, et, une fois refroidies, enfermées dans un vase transparent qu'on expose au soleil s'imbibent de lumière; elles la recèlent durant un temps assez long, pourvu qu'on ait eu soin d'entourer le vase d'une enveloppe opaque. L'enveloppe ôtée dans l'obscurité, la clarté dérobée au soleil se dégage, sans aucune combustion apparente, avec une intensité très vive. Durant plusieurs minutes on peut lire à la lueur des écailles préparées comme il vient d'être dit.

Ce phénomène a conduit des savants à se demander si on ne pourrait pas pomper et emmagasiner la lumière du jour pour la dépenser pendant la nuit sans le secours d'huile, de gaz, de charbon.

— o —

## LES RELIGIONS AUX ETATS-UNIS



IL Y A à peu près cent millions d'habitants aux Etats-Unis. Or, de ce nombre, 37, 280,000 seulement, c'est-à-dire environ un tiers, sont membres attitrés d'une église quelconque. Les autres adorent l'or et le soleil, ou quelque chose de moins brillant comme le font les Mormons, par exemple.

Des 37 millions de croyants américains la plus forte part relève de l'Eglise catholique. Voici du reste un état comparatif qui parle de lui-même:

Catholiques romains.....	13,099,534
Méthodistes romains.....	7,125,069
Baptistes.....	5,924,662
Luthériens .....	2,338,722
Disciples du Christ.....	1,519,369
Prot. Episcopaliens.....	997,407
Congrégationalistes .....	748,340

— o —

## LA MONTAGNE TABLE

A CAPETOWN, dans l'Afrique Sud, le voyageur peut admirer la montagne Table, une merveilleuse curiosité de la nature qui est située à 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer et qui à une surface de  $\frac{3}{4}$  de mille carré.

Elle est tellement semblable à une table que les nuages épais qui se réunissent autour du sommet de la montagne font rappeler le tapis de table ordinaire.

Des petites fleurs couvrent le sol rocailloux, tandis que du côté nord on y trouve des arbres populaires, dont le plus joli est l'arbre à fleurs d'argent.

— o —



## DES MILLIONS POUR LA MUSIQUE



Sous le rapport des dépenses, l'Amérique peut à juste titre revendiquer le droit de se proclamer un pays musical.

D'après un estimateur, les Etats-Unis dépenseraient en musique, chaque année, une somme s'élevant à \$600,000,000.

Ce chiffre fabuleux représente trois fois l'argent dépensé, avant la guerre, par le gouvernement du Pays Etoilé, pour l'entretien de son armée et de sa marine, tandis qu'en Allemagne on dépensait dix fois plus pour l'armée et la marine que pour la musique.

En effet, on estime à \$40,000,000 par année le commerce de la musique religieuse, aux Etats-Unis, tandis qu'il se vend pour \$108,000,000 de pianos; \$8,000,000 d'orgues; \$52,000,000 de machines parlantes et disques; \$8,400,000 de musique en feuilles ou en livres.

— o —

## UNE HORLOGE FAITE EN PAILLE

UN cordonnier du nom de Wegner, qui vivait à Strasbourg, envoyait, il y a quelques années, à l'exhibition des Inventions de Berlin, une horloge du modèle grand-père. Cette dernière avait six pieds de hauteur et était faite complètement en paille — roues, indicateurs, boîte et les moindres détails.

Wegner avait pris quinze années à construire cette étrange pièce de mécanique. Elle tenait parfaitement le temps, mais sous les circonstances même les plus favorables, elle ne pouvait pas durer plus de deux années.

— o —

## LES ORIGINES DE LA HOUILLE

LE CHARBON a pris une telle place dans le monde qu'on peut bien lui faire l'honneur de rappeler ses origines.

C'est à un forgeron que les Belges attribuent la découverte du charbon de terre. Cet artisan, qui vivait, au onzième siècle, dans le village de Plenevaux, se nommait "Hullos"; de ce nom serait venu le mot "houille".

Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'en Grande-Bretagne on connut le charbon d'assez bonne heure, certainement dès le treizième siècle, puisqu'il existe une charte accordée en 1639 par Henri III, aux habitants de Newcastle-sur-Tyne pour l'exploitation des mines de houille, nombreuses dans la région. Cette exploitation prit un rapide essor. D'autre part, ce n'est que dans la seconde moitié du dix-huitième siècle que les Prussiens firent venir du charbon d'Angleterre.

— o —

## L'INLANDSIS

D'où vient ce nom et que signifie-t-il?

Ce nom a été donné au Groënland, à la calotte glaciaire ou au champ de glace qui recouvre toute la partie centrale du pays, ne laissant entre elle et la mer qu'une bande étroite de terre, interrompue de temps en temps par de puissants glaciers.

La continuité de l'Inlandsis a été établie en 1888 par Nansen, l'explorateur scandinave.

Crevassée et hérissée près du bord, l'Inlandsis est dans sa partie centrale relativement unie. Les pics qui surgissent au milieu de l'Inlandsis se nomment "nunatak".

On a, par extension, donné le nom d'Inlandsis à toutes les calottes glaciaires, à toutes accumulations de glaces reposant sur un fond continental.



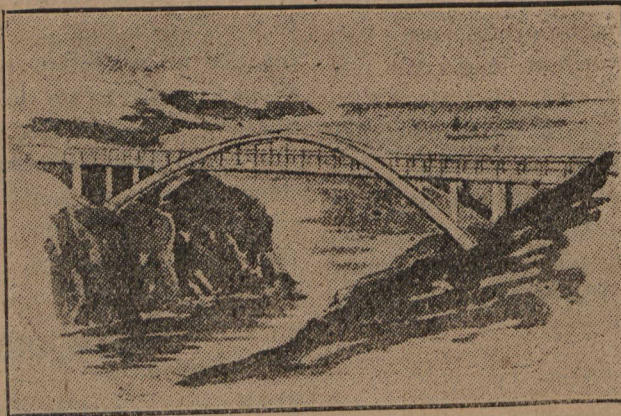
---

## REMARQUABLE PONT EN CIMENT ARME

---

NOTRE ILLUSTRATION place sous vos yeux un pont qui vient d'être construit en Irlande et qui passe pour un des plus audacieux édifices de ce genre, car il est entièrement construit en ciment armé.

Il s'agissait de réunir deux falaises que séparait un bras de mer à l'extrême point sud-ouest de l'Irlande. Les ingénieurs écartèrent de premier abord l'idée de construire ce pont en acier. Ils avaient prévu, en effet, que cette construction serait constamment inondée par les embruns et que l'eau de mer aurait rapidement compromis la solidité de l'édifice miné par l'action destructive de la rouille.



Deux matériaux s'offraient donc seulement : le bois ou le ciment armé. Or, le bois était bien "vieux jeu. On opta donc pour le ciment armé. Ce ne fut pas sans encourir les critiques les plus sévères que l'on soumit ce projet au public. Le ciment armé est, en effet, suspect à beaucoup de gens à cause de ses effondrements fréquents. Or, si à la rigueur, on peut construire un bungalow, ou maison d'un étage, entièrement en ciment armé et sans trop grand danger, il paraissait d'une extrême audace de vouloir construire avec ces matériaux un pont jeté au-dessus d'un véritable précipice.

Les ingénieurs ne reculèrent pas. Ils jouèrent même la difficulté en donnant à l'arc du pont la forme la plus gracieuse, la plus hardie aussi. Le pont fut, enfin, d'une étroitesse remarquable.

Le nouveau pont d'Irlande n'a, en effet, que 4 pieds et demi de large, tandis que sa longueur est de 249 pieds. Appuyé sur deux falaises à pic, il s'élance à une hauteur de 210 pieds au-dessus du niveau de l'eau.

— o —

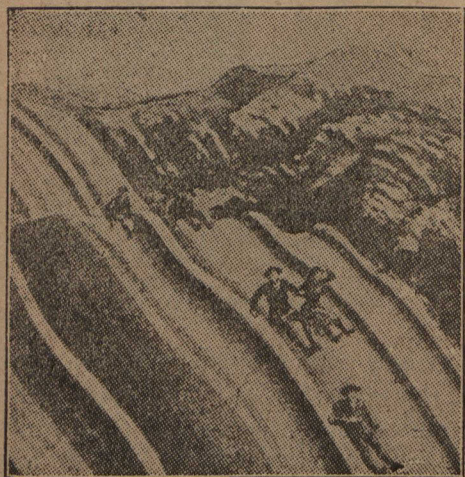


## LE RODADERO

LE JEU populaire des montagnes russes est un des plus vieux connus. Nous le retrouvons, en effet, sous une forme primitive, aux environs de Cuzco, une ville qui fut autrefois la capitale des Incas du Pérou.

Il reste très peu de documents sur l'ancienne civilisation péruvienne. On sait néanmoins que les Incas furent un peuple d'Amérique étonnamment civilisé, à en juger par les ruines cyclopéennes et par les monuments curieux que les siècles ont respectés.

Comme les Druides, comme les Egyptiens, les Incas tirèrent un admirable par-



Le "Rodadero".

ti de la pierre. Ils sculptaient positivement les roches des montagnes. Ils ont, notamment, sculpté le Rodadero, que nous plaçons sous vos yeux, un rocher si luisant et si lisse qu'il brille au soleil à plusieurs lieues de distance.

Rodadero signifie "glisseur" ou "rouleur". Elevé d'une centaine de verges, ce rocher, qui descend en une succession de valonnements et de pentes abruptes, fut creusé de quelques pistes ou sillons, aussi polis que de l'ivoire, creux comme des baignoires, et dans lesquels on s'assied. L'inclination du sillon vous contraint alors de glisser et vous partez, entraîné par votre propre poids, avec la rapidité d'une flèche, montant et redescendant suivant les accidents du terrain, sur un parcours d'environ trois cents verges.

Les habitants de Cuzco, les soirs d'été, ont l'habitude de faire plusieurs tours de Rodadero, absolument comme vous montez sur les montagnes russes. Et une vieille tradition nous dit que ce rocher n'a été aménagé de cette façon que pour permettre aux Incas, qui vivaient il y a plus de vingt siècles, ce genre de distraction qu'ils avaient inventé.

— o —

## LE CRANE DU CID

QU'EST devenu le crâne du Cid? A-t-il disparu comme la statue de Cornille?

Le maréchal Soult, qui le rapporta d'Espagne sous le premier Empire, en fit don au duc de Feltre. la relique fut conservée dans un coffre recouvert de velours et à fermoir d'or.

Le crâne de Rodrigue est-il gardé par les descendants du duc de Feltre? a-t-il connu l'aventure des ventes publiques? ou gît-il anonyme chez quelque antiquaire ignorant?



## LA MACHINE A EPROUVER LES VOILES

L'ART du voilier est excessivement délicat, de particulièrement lorsqu'il s'agit de pourvoir à la voilure d'un yacht de course moderne.

Ces embarcations sont, en effet, aussi légères que possible et on doit, pour accroître la vitesse, les charger d'une voilure souvent considérable. Il faut donc, à tout prix, alléger cette voilure et cela ne peut être obtenu qu'au détriment de sa force de résistance au vent.

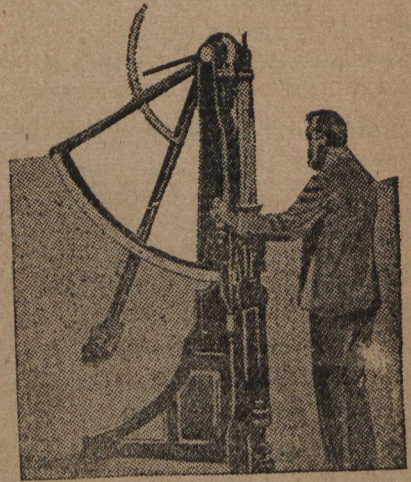
Si vous réfléchissez que la déchirure des voiles est un incident journalier à bord des trois-mâts et des goélettes qui jalonnent les mers, pour peu que le temps se mette un peu à la tempête, vous en conclurez que cet incident doit se présenter souvent à bord des yachts de plaisance.

On a donc employé les matériaux les plus légers, les plus solides et les plus coûteux pour les yachts de course. Mais, on s'est efforcé de ne rien livrer au hasard et de nombreux essais ont été tentés pour connaître la solidité des voilures employées.

Une des machines d'épreuve les plus perfectionnées vous est présentée par notre gravure. Elle vérifie si une voilure contient le moindre défaut. Pour cela, chaque bande de toile qui doit constituer la future voile est soumise à une tension d'essai sous haute pression. Vous apercevez la toile, repliée en forme de câble, à hauteur des yeux de l'opérateur. Saisie en bas et en haut par deux crampons, le mouvement

de tension lui est communiqué par un balancier dont le poids est accru par le déplacement de la gueuse de fonte visible à son extrémité.

Au fur et à mesure que s'exerce la tension, une échelle à degrés, du principe



Pour éprouver les voiles.

analogue à celui des balances dites romaines, fait connaître au voilier quelle est la pression exercée. De la sorte, on n'emploie plus que des toiles dont la force de résistance est connue.

— o —

Le collier présenté par George W. Vanderbilt, à sa fiancée, à l'occasion de son mariage, était évalué à \$475,000. Il était formé de diamants et de rubis dont le plus petit de ces derniers coûtait \$3,900.



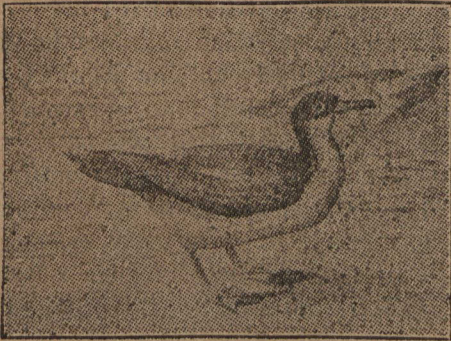
## UN OISEAU QUI SERT DE BOUGIE

**NE CROYEZ PAS** à un titre fantaisiste : c'est la vérité même. Il s'agit du *pétrel*, oiseau polaire dont le naturaliste Figuiet a écrit :

“Aux îles Féroë on fabrique des chandelles avec la matière oléagineuse que rendent les pétrels. *Souvent même les insulaires font de l'animal lui-même le flambeau naturel qui éclaire leurs veillées.* Ils passent une mèche au travers du corps de l'oiseau qu'ils viennent de tuer, l'allument et s'en servent comme d'une lampe. C'est l'éclairage économique par excellence!”

Il nous faut, pour expliquer ce singulier pouvoir éclairant du pétrel, dire quelques mots sur cet oiseau. Il en vaut la peine.

Élégant, avec son plumage argenté aux plumes aiguës, indices d'une grande puis-



L'oiseau lumineux ou le pétrel.

sance de vol, le pétrel blanc et noir est un palmipède que les navigateurs trouvent sous toutes les latitudes. On l'a rencontré dans les déserts des régions antarctiques et tout porte à croire qu'il connaît le secret des pôles. Forster s'est exprimé ainsi à son égard : “Les pétrels vivent un temps considérable sans aliments. Lorsqu'on blesse l'un d'eux, celui-ci rejette à l'instant des matières huileuses et non digérées que ses congénères avalent sur-le-champ, avec

une avidité qui indique un long jeûne.”

Quand ils le peuvent, les pétrels font du poisson et des mollusques leurs nourritures favorites ; c'est à cela que tient la grande quantité d'huile dont est imprégné leur corps. C'est cette huile qui permet aux naturels des Féroë d'employer les pétrels, naturellement fort gros, comme des flambeaux. Ajoutons que le pétrel, une fois posé sur le sol, s'élève difficilement en l'air à cause de l'envergure démesurée de ses ailes. Même sur l'eau, il attend le moment où la lame et le vent le soulèvent pour s'élancer dans l'air.

— o —

## CE QUE NOUS MANGEONS

**SI** vous êtes de pesanteur, de hauteur et d'appétit moyen et vivez jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans, vous aurez consommé cinquante-quatre tonnes de nourriture solide et cinquante-trois tonnes de liquide. C'est-à-dire treize cent fois votre propre pesanteur.

Si vous mettiez en pile le pain que vous aurez mangé durant ce nombre d'années, la dimension de l'amas serait égale à une bâtisse ordinaire. Le beurre que vous aurez employé équivaldrait à une tonne et quart.

Si vous aimez le bacon et que vous deviez étendre ce que vous avez mangé en simples tranches vous en auriez une longueur de quatre milles.

Cinq tonnes de poisson et 12,000 oeufs seront à votre crédit, tandis qu'un consommateur normal de fromage en aura avalé plus de 400 livres.

Les végétaux consommés rempliraient facilement un train de trois milles de long. Vous aurez aussi mangé 10,000 livres de sucre et 1,500 livres de sel.

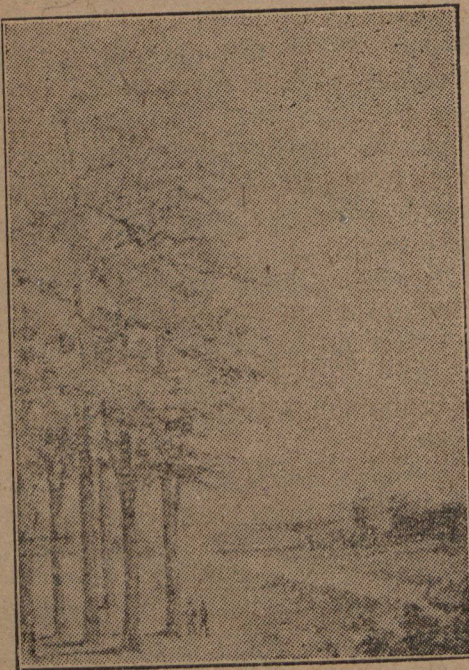
— o —



## UN ARBRE DUR COMME DU FER

C'EST UNE MODE nouvelle et assez répandue, en France, de fumer des cigarettes d'eucalyptus. Il paraît que cette pratique est favorable aux poitrines délicates. La fumée de l'eucalyptus n'en est pas moins désagréable aux gens qui n'y sont pas habitués, et certaines personnes se sont demandé si l'eucalyptus n'avait pas d'autre utilité que de faire concurrence au tabac.

L'occasion est donc favorable pour dire deux mots sur cet arbre magnifique que l'on ne sait pas, en France, apprécier à sa juste valeur.



L'eucalyptus.

L'eucalyptus est originaire de l'Australie où il atteint jusqu'à 300 pieds de hauteur. C'est donc un géant des forêts. Il est, en outre, des plus appréciés, pour les qualités exceptionnelles de son bois.

En Australie, l'eucalyptus est surtout recherché pour les constructions. Son bois est imprégné d'essences qui le rendent inhabitable aux insectes et impénétrable à l'humidité. Voilà des avantages considérables et qui suppriment l'opération toujours coûteuse du goudronnage. A tel point que dans certaines cités anglaises, australiennes et américaines, on a adopté des pavés d'eucalyptus en place de cubes de sapin créosoté que l'on considère encore en France comme le dernier mot du progrès.

L'extrême dureté du bois d'eucalyptus l'a fait parfois comparer au bois de fer. Elle est telle qu'il a pu être employé avec succès pour la construction de navires sans qu'on ait jugé nécessaire de le doubler de cuivre, pour les parties immergées du vaisseau, comme on a coutume de le faire habituellement avec d'autres bois.

Sa résistance est si considérable qu'elle empêche les incrustations d'animalcules. Le taret, par exemple, qui, si souvent, pénètre les parties boisées des bateaux, ne peut rien contre une carène d'eucalyptus.

A cause même de cette extrême dureté, la menuiserie et l'ébénisterie se sont jusqu'à présent montrées rebelles à l'emploi de l'eucalyptus. Il nécessiterait, pour être travaillé, tout un outillage spécial. En outre, ce bois est excessivement lourd, ce qui rend son transport compliqué et augmente beaucoup son prix de revient. Mais l'eucalyptus s'acclimate fort bien en France, et un jour viendra qui n'est pas loin, où la France saura en tirer tout le parti qu'en tirent les Australiens.

Le géant russe Machnow, qui débuta à l'Olympia, il y a quelques années, mesurait la taille extraordinaire de 9 pieds et 10 pouces.



---

---

## UNE REQUETE A NOS AMIS

---

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement dispendieuses surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre car le prix des matières premières est très augmenté depuis quelque temps.

Nous n'avons, cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle et les encouragements qui nous sont venus d'un peu partout nous prouvent que nous avons réussi.

### **Nous ferons mieux encore.**

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.

---

---



## D'OU VIENT L'ORANGER

ON demandait un jour quelle est la différence qu'il y a entre un citron et une orange. Une très petite différence. Oranges et citrons sont cousins et appartiennent à la même famille.

On raconte à Lisbonne une histoire curieuse, si elle est vraie, et qui donnerait l'origine de tous les orangers que l'on cultive en Europe.

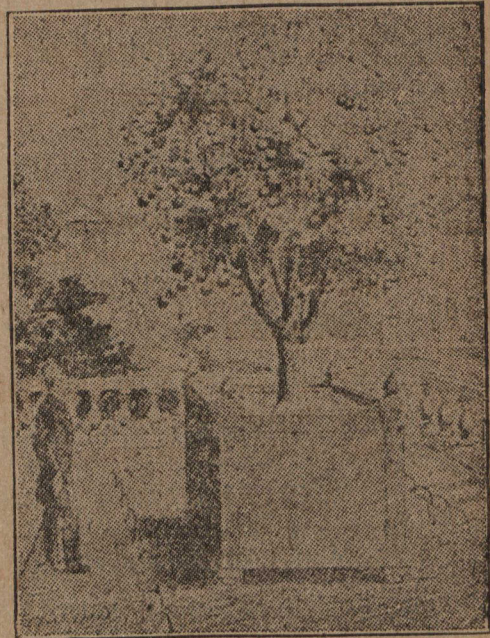
Il existe, dans le jardin d'un noble seigneur de la capitale portugaise, un vénérable oranger qui produit encore des fruits, vaillamment, et qui a été apporté de Chine, par Jean de Castro. Des boutures de cet arbre, distribuées çà et là, auraient fourni les milliers et milliers d'orangers que l'on voit actuellement en Europe.

La longévité de l'oranger de Castro n'a rien qui puisse nous étonner. On connaît de nombreux arbres plusieurs fois centenaires. Mais il est plus raisonnable d'adopter une théorie en faveur chez nos botanistes modernes, et qui veut que les orangers, originaires de Chine, se soient naturalisés de proche en proche, en suivant, à petites étapes, la route des Indes, d'Arabie et de Syrie. Quoi qu'il en soit, les oranges furent accueillies en France dès le XVI<sup>e</sup> siècle, avec une extrême faveur. Ces "fruits d'or" comblèrent de ravissement nos ancêtres. Tous en voulurent. C'est ce qui explique, quand vous visitez un ancien palais, comme Versailles ou Fontainebleau, que vous y voyez toujours une orangerie.

Nous parlions du grand âge de certains arbres. A cent ans, disent les jardiniers, un oranger est encore jeune. A Versailles, on admire un oranger, connu sous le nom de "Grand Bourbon", et dont toute l'histoire est tracée. Il naquit dans les jar-

dins de Pampelune, appartient ensuite au connétable de Bourbon, passa, en 1532, au château de Fontainebleau, et en 1684, Louis XIV le fit transporter à Versailles.

Il y a de nombreuses variétés d'orangers. L'oranger de la Chine, celui de Malte, celui de Séville, etc. Le plus récent, produit de l'horticulture américaine, don-



L'Oranger de la Floride.

ne, en Floride, des fruits de la grosseur d'un melon. Sur les tables où il paraît, on entaille au couteau une partie de la peau de ce fruit, et chacun puise dans l'orange avec une cuiller, absolument comme vous prenez de la confiture dans un pot.

— o —

L'archevêque de Cantorbéry est le plus haut dignitaire anglais, après les membres de la famille royale. Il occupe un poste supérieur à celui des pairs.



## CHACUN A SA MANIERE . . .

---

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises augmentent sans cesse et l'on se demande anxieusement où cela s'arrêtera.

**"LE SAMEDI"** augmente aussi, mais pas de la même façon...

Il augmente le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle fait comme lui, elle augmente aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais mais *n'a pas augmenté son prix de vente.*

**"LE SAMEDI"**, véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est: intéressant, instructif, amusant et *strictement moral.*

Parce que pour la très modique somme de 5 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 5 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

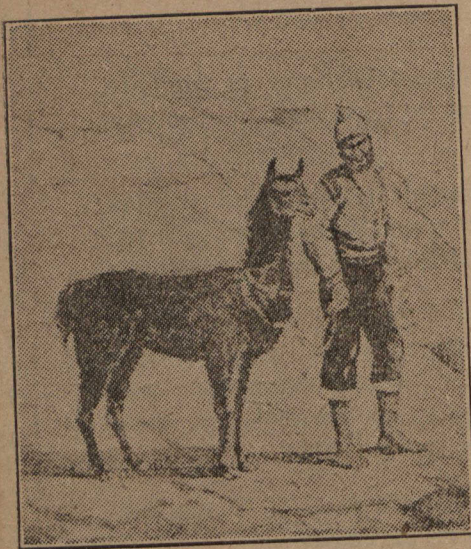
S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier, Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour \$2.50 par an ou \$1.25 pour six mois.



## LES CHAMEAUX SANS BOSSE

Il y a le chameau à deux bosses, le chameau à une bosse, qu'on appelle généralement dromadaire, et un tout petit cousin de la famille "Chameau", qui n'a pas de bosse du tout. On l'appelle *lama*. Sa taille est inférieure à celle des autres chameaux. Elle est à peu près celle du cerf.

Examinons le pied d'un chameau à bosses: il n'est pas fourchu, ses doigts sont réunis. Les doigts du lama, au contraire, ne sont pas réunis, ils conservent toute



Le lama.

leur mobilité. Et voilà un fait qui va nous apprendre toute l'histoire du lama.

La disposition des doigts de son pied lui a donné la facilité de gravir les rochers avec la même agilité que les chèvres. Le lama, s'étant senti un grimpeur émérite, est devenu un habitant des montagnes.

En fait, on le rencontre en grandes troupes sur les sommets élevés des chaînes du Pérou et de la Bolivie. Il a même été réduit en domesticité et il constitue une excellente bête de somme. Moins fort que le dromadaire, il est beaucoup plus serviable et n'a pas les accès de colère des chameaux à bosse. Il est d'une admirable sobriété. Et la laine épaisse qui couvre son corps lui permet de résister aux températures les plus rigoureuses.

En traversant les hauts plateaux péruviens, on rencontre à chaque instant des caravanes de lamas. Chacun peut porter une centaine de kilos de marchandises. On ne les frappe jamais. On les laisse aller de leur pas indolent. Ils ne font guère plus de quatre kilomètres à l'heure. Mais comme ni les chevaux, ni les mulets ne résisteraient dans ces montagnes arides et glaciales, le lama est la seule bête de somme possible.

## DES CUISINIERS BIEN PAYÉS

UN bon cuisinier français, à Londres, gagnait, avant la guerre, \$80 à \$140 par mois, plus la desserte, etc; le cuisinier de Rothschild gagnait \$10,000 par an.

M. Ménager, cuisinier d'Edouard VII, touchait \$8,000 par an. Le "chef" de l'ex-Tsar touchait \$32,000 par an; les émoluments des six sous-chefs variaient entre \$4,000 et \$6,000.



Maison Fondée en 1840

# E. AUGER

MANUFACTURIER  
ET MARCHAND

— de —

**HARNAIS, = VALISES**  
ET TOUTES SORTES DE REPARATIONS  
**EN CUIR.**

NOUS AVONS CONSTAMMENT EN  
MAGASIN DES

**SUIT CASES et SACS DE VOYAGE**  
à des prix très réduits.

**148 rue Ste - Catherine Est**

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562

Montréal.

## Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA  
TAILLE



### Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de  
Téhéran, Perse.

ont pour effet de dé-  
velopper le buste, de  
corriger la maigreur  
excessive, de suppri-  
mer le creux des  
épaules et d'effacer  
les angles disgracieux  
qui déparent une jeu-

ne fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

**SOCIETE DES PRODUITS PERSANS**

Boîte Postale 2675 Dépt. A., Montréal.



NEW YORK LONDON  
PARIS

A L'OCCASION DES

### FETES DE PAQUES

Nous avons en stock un choix superbe des marchandises suivantes:

**SOUS-VETEMENTS** en soie

**CACHE-CORSETS** en soie

**CORSETS Warner, D. & A., E. & F.,  
P. & C., etc.**

**GANTS PERRIN**, toutes les nuances.

**BAS EN SOIE ITALIENNE** dans les der-  
nières teintes.

**GANTERIE ROYALE**

483 Ste-Catherine Est - Tel. Est 3341

Cravates de fantaisie reçues chaque semaine.

#### COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois, (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au journal *Le Samedi*.

Nom .....  
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue .....

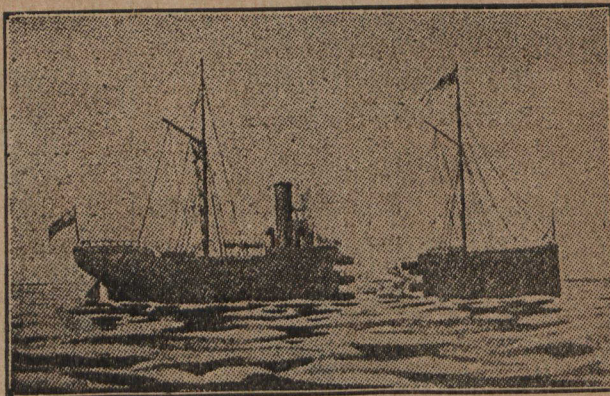
Localité .....

Adressez comme suit: MM. Poirier,  
Bessette & Cie, 129-131-133 rue Ca-  
dieux, (près Vitré), Montréal.



## GRANDS NAVIRES

### DEMONTABLES



UN jour, un transatlantique échoué sur un roc dut être coupé en deux pour être renfloué. Toute la partie avant du navire, la plus longue et la moins détériorée, fut remorquée jusqu'au plus prochain port. Là, on remit un nouvel arrière au bateau qui reprit ensuite son service.

Nous allons vous donner mieux encore.

Il s'agit de très grands bateaux dont l'avant et l'arrière sont absolument indépendants. Pour un oui ou pour un non, on les sépare et chaque tronçon du bâtiment va tranquillement son petit bonhomme de chemin dans des directions opposées.

Pour bien comprendre l'utilité de ce genre de construction navale, jetez les yeux sur la carte des Etats-Unis. Vous y remarquerez des lacs immenses, l'Erié, le Michigan, l'Ontario. Leurs rives sont le siège d'un intense développement industriel; les bateaux sont indispensables aux marchandises.

Or, pour relier ces lacs entre eux, on a creusé des canaux dont le réseau permet d'amener au fleuve Saint-Laurent les produits de toutes les régions voisines. Mais malgré leur profondeur, ces canaux ne sauraient livrer passage à de trop grands

navires. Anciennement, les chantiers ne fournissaient donc que des bateaux de médiocre tonnage. Pour obvier à cet inconvénient, certains armateurs ont imaginé de construire de gros cargos; dès que le besoin s'en fait sentir, on les démonte à l'entrée du canal Welland, qui relie l'Erié et l'Ontario à Port Colborne. Ainsi allégés, plus maniables, on les remorque aisément dans les passes étroites qui leur livrent passage. S'agit-il de souder à nouveau les deux parties, ce travail s'exécute en deux jours en cale sèche.

Notre gravure vous reproduit fidèlement la *Marylebone*, une des plus belles unités de la flottille des lacs américains. Vous observerez que les parties sectionnées de ce bâtiment offrent des arêtes permettant de s'intercaler les unes dans les autres. Cela fait, le navire forme bloc et son homogénéité est telle qu'en mer il peut affronter les plus mauvais temps.

Une société historique d'Edimbourg conserve la plume avec laquelle Marie Stuart a écrit sa dernière lettre.



Ne contient pas d'Alun



POUR FAIRE DE LA  
BONNE PATISSERIE  
DEMANDEZ À VOTRE ÉPICIER LA  
CELEBRE POUDRE  
A PATE

**COOK'S  
FRIEND**

NOUVEAU PAQUETAGE  
FER-BLANC

Vendue maintenant en Boîtes de  
Fer-blanc de forme oblongue.

Fabriquée à  
Montréal par

**W. D. McLAREN, LIMITEE**  
DEPUIS L'AN 1862

Ne coûte pas davantage que les qualités inférieures

Absolument Pure

Ne contient pas  
de substances  
nuisibles à  
l'estomac.

LEVE LA PATE  
ET LA REND  
POREUSE,  
LEGERE,  
DIGESTIVE  
ET DELICIEUSE

**LA REVUE POPULAIRE**

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE DE 164 PAGES

Pour \$1.20 par an, ou 60 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Ed'eurs, Props., 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvel

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.20 pour 1 an, ou 60c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom .....  
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)  
Rue .....  
Léclité .....

Adresses comme suit: MM. Poirier, Bessette  
et Cie, 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

les sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.



## COMMENT ON ECRIT AVEC LES LAMPES

LA publicité lumineuse a pris un développement considérable. Vous avez pu en juger par les enseignes électriques qui vous aveuglent, le soir, dans les grandes villes. On admire. Mais tout le monde ne sait pas comment cela fonctionne.

Nous allons vous décrire un des appareils les plus simples. Il est destiné, en France, dans les music-halls, à donner les numéros qui correspondent, sur les programmes, au nom des artistes qui paraissent en scène.

Il consiste en une sorte de lanterne rectangulaire qui contient 49 ampoules électriques, disposées sur sept rangées de sept, et en bon ordre, comme un damier.

Chacune de ces ampoules est contenue dans un compartiment séparé et la partie supérieure de l'ampoule est seule visible. Il s'agit de former des chiffres avec ce tableau.

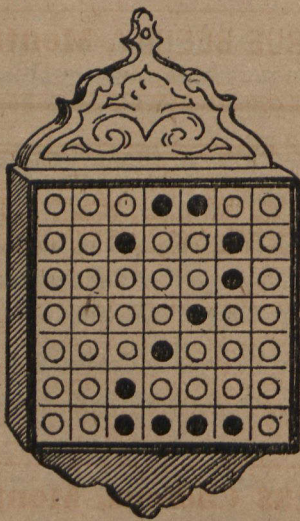


Tableau indicateur dont les lampes allumées forment le chiffre 2.

Pour cela, on allumera simplement certaines ampoules, en tournant les manettes qui commandent le passage du courant lumineux. Les chiffres de 1 à 9, prendront place sur la partie droite du tableau et le chiffre 1 sera ajouté sur la partie gauche du tableau si les nombres à indiquer vont jusqu'à 19.

Naturellement, pour écrire un nombre de plus de deux chiffres, il suffirait d'accroître le nombre des lampes. Notre figure vous indique le chiffre 2. Pour le rendre plus visible dans la demi-obscurité de la salle, la partie apparente des ampoules est généralement peinte en rouge.

Si vous avez compris ce mécanisme sommaire, vous vous êtes rendu compte que l'on peut aussi bien former des lettres que des chiffres. Dès lors, avec un tableau plus grand, on pourra indiquer un mot entier ou une phrase comme : *Allez La Revue Populaire.*

## QUELQUES GEANTS

LE CANADIEN BEAUPRÉ, qui pesait 580 livres, avait un tour de taille de 5 pieds 11 pouces, des pieds de 19 pouces de long et 9½ pcs, de large; il mesurait 8 pieds et 1 pouce. Il soulevait un cheval aisément.

Charles Byrne, qui est sans doute le géant le plus énorme qu'on ait observé scientifiquement, est mort à l'âge de 22 ans, en 1783, et mesurait 8 pieds et 7 pouces.

Au seizième siècle, l'Anglais John Middleton mesurait 9 pieds et 9 pouces.





**EXAMEN DES YEUX** GUERISON DES YEUX sans médicaments. opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal.

**LE SPECIALISTE BEAUMIER**

A L'INSTITUT D'OPTIQUE 144 RUE STE-CATHERINE EST Coln Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

**AVIS.**—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

**TROIS RAISONS**

POUR LESQUELLES VOUS  
DEVRIEZ EMPLOYER

**A FARINE PREPAREE  
XXX DE BRODIE**

La pureté de cette farine.  
Sa simplicité à pétrir et à cuire.

**Elle est plus économique que la farine non préparée.**

Conservez vos Sacs Vides pour obtenir des Primes.—Demandez à votre épicier la Farine d'Avoine Roulée Perfection de BRODIE.—Elle est propre, fraîche et parfaite.—Ne se vend qu'en paquets et chaque paquet contient une Prime.

**BRODIE & HARVIE Limitée, 14-16 RUE BLEURY, Montréal.**

**QUAND VOUS  
DEMENAGEREZ?**

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des Nos duplicata.

Nom .....

Rue .....

Localité .....

Ancienne adresse .....

Localité .....

**LA REVUE POPULAIRE, 129-131-133 Cadieux, Montréal**



## IL A CHANTE A SES PROPRES FUNERAILLES

IL EST souvent arrivé que certain personnage ait lu le rapport de ses funérailles dans les journaux, mais rarement on a entendu parler d'un mort qui ait chanté à son propre enterrement.

Et cependant, tel est bien le cas de Pietro Ficco, cordonnier de son métier, musicien amateur dans ses loisirs et spécialement très passionné pour le phonographe.

Aussi il ne manquait pas de se reproduire quand il chantait. Tout à coup, il tomba malade. Son état devint tel qu'il réalisa promptement que sa fin était proche. N'ayant pas les moyens de se payer un service funèbre, ses dernières volontés furent que son phonographe serait utilisé pour fournir la musique à ses funérailles.

Il choisit "La sérénade des Anges" et l'"Ave Maria", de Gounod, chantés par lui-même, qui furent répétés après sa mort.

Dans son testament il avait donné instructions à ceux qui l'entouraient, d'expédier à sa mère, en Italie, son phonographe et soixante-douze disques, composés par lui-même.

## PUNITION ET CRIME

DANS les records de la ville de Londres pour l'année 1364, il est fait mention d'un certain John Penrose, un tavernier, "trouvé coupable d'avoir vendu du vin malsain et nuisible à la santé dans le but de tromper le peuple, au détriment du Roi, encourageant par ce moyen la disgrâce honteuse des officiers de la ville et causant des dommages graves à la santé publique".

Sa sentence fut d'une année et un jour d'emprisonnement, de boire du vin malsain, d'avoir sa tête arrosée de la provision qui lui restait et de renoncer à jamais à exercer le métier de vendeur de vin dans la ville de Londres.

Les Anglais avaient un sens très pratique de punir selon la gravité du crime. Un autre homme qui avait, d'une manière subreptice, percé une conduite d'eau à Londres, vers 1478, fut assis sur un cheval tandis qu'un vaisseau semblable à une conduite d'eau lui fut installé sur la tête.

Du vaisseau, qui était toujours approvisionné, sortait un grand nombre de petits tuyaux. Ces derniers laissaient s'échapper de l'eau qui lui tombait sur les épaules, alors que son crime était publiquement proclamé à tous les coins de la ville.

— o —

Capital: \$10,000

Phone Est 2862



Pour vos yeux allez au

**SALON D'OPTIQUE  
CANADIEN,**

Limitée

**Opticiens et Optométristes**

**290, RUE STE-CATHERINE EST,  
DEPT F.**

près de la rue Saint-Denis.

EXAMEN DE LA VUE PAR DES LICENCIÉS

Lunettes, Lorgnons, Verres, etc.



# NOUS AVONS TOUJOURS LES DERNIERS MODELES

Profitez-en pour vos achats du Printemps.

Emmagasinage gratuit.

Le seul magasin en ville où acheter à des

**PRIX AUSSI BAS QUE CEUX QUE NOUS  
EN DEMANDONS ;**

Un ameublement complet ou partiel

— DE —

*Boudoir,  
Chambre  
à Coucher,  
Salle à Manger  
Bibliothèque,  
Salon.*



*Spécial :  
Tapis,  
Prélart,  
Rideau,  
Portières.*

Une visite vous intéressera et sera de nature à vous convaincre que notre devise n'est pas un vain mot, que réellement nous vendons à des

**PRIX PLUS BAS  
QUE  
PARTOUT AILLEURS**

De plus nous vous offrons une ligne complète de Phonolas, cette machine parlante si connue.

Nous avons en main plus de 5,000 records comprenant ce qu'il y a de plus nouveau.

## THE J. S. PRINCE COMPANY

WILLIAM LALONDE, PRÉSIDENT.

85 BOULEVARD SAINT - LAURENT,

TEL. EST 209



# BEAUTÉ ET FERMETÉ DE LA POITRINE

Disparition des creux des épaules et de la gorge  
par l'emploi du

**Traitement DENISE ROY en 30 Jours**

LE TRAITEMENT DENISE ROY, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger. approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *Poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une

ACTION RECONSTITUANTE, CERTAINE ET DURABLE  
SUR LE BUSTE,

sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.  
Bienfaisant pour la *Santé*, facile à prendre, il convient aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme faite*.

**Prix du Traitement Denise Roy  
de 30 jours au Complet, \$1.00**

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3c en timbres.  
Toutes correspondances strictement confidentielles.

Mme DENISE ROY, Dept. 8, Montréal, Qué.  
BOITE POSTALE 2740



## LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.20 pour un an, 60 cents pour six mois (*excepté Montréal et banlieue*) d'abonnement à la REVUE POPULAIRE.

Nom .....

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité.)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit:— MM. Poirier, Bessette et Cie., 129-131-133 rue Cadieux, (Près Vitré) Montréal.



**DECHAUX FRERES,**  
**EXPERTS NETTOYEURS**  
 - - **FRANÇAIS** - -

**ATELIERS : 661, RUE MONTCALM, MONTREAL**

**L'HOMME D'AFFAIRES**

apprécie la valeur que donne l'apparence du bon vêtement. Il sait que l'apparence personnelle compte pour beaucoup dans ces temps modernes.



Vous ne pouvez permettre de négliger, même pour quelques jours, l'apparence de vos habits.

Notre service prolonge la durée de vos vêtements.

C'est une vraie économie.

**VOTRE ROBE DE SOIREE**

pour paraître de son mieux toutes les fois que vous la portez, a besoin d'un minutieux nettoyage à sec et d'un habile pressage à de fréquentes intervalles.

Nos prix sont des plus raisonnables et un service toujours prompt.



SUCCUR SALES :  
 197 STE-CATHERINE EST — 710 STE-CATHERINE EST  
 TELEPHONES : EST 51 — EST 52 — EST 301



**Lait  
Condensé  
BORDEN'S  
MARQUE "EAGLE"**

*Lait Borden*  
**EAGLE**  
BRAND  
**CONDENSED  
MILK**  
THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable  
au bébé pour qu'il digère bien,  
dorme bien, se porte à merveille  
et soit une vraie joie pour le  
foyer.

**Borden Milk Co, Limited, Montreal**